

64e année, No 46

*A-C*

Montréal, 28 mars 1953

# Le Samedi

PER  
S-400  
EX.2

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

**DANS CE NUMERO :**

- ALLEMAGNE 1953, par GERARD VIOT
- HUGUETTE BENFANTE, CANADIENNE par LUCETTE ROBERT
- BING CROSBY et GABRIELLE DORZIAT par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
- LE MASQUE NOIR un roman policier de LEO GESTELYS



*Claude Dauphin*

vous obtiendrez plus **MAINTENANT** pour votre batterie  
usée par l'hiver

Très Grosse  
Allocation d'Echange

pendant la

**COLLECTE PRINTANIÈRE  
DE BATTERIES**

**Willard**



Pendant 60 jours, votre Marchand Willard vous accordera une allocation très généreuse pour votre vieille batterie, quels qu'en soient la marque, l'âge ou l'état, quand vous l'échangez pour une Willard qui est fraîche comme au sortir de l'usine et assure des démarrages rapides. Ne laissez pas une panne de batterie vous laisser en plan. Voyez votre Marchand Willard aujourd'hui—grâce à son allocation supplémentaire pour mars et avril, c'est plus avisé pour vous d'échanger votre batterie maintenant que de courir un risque.

**VOUS NE PAYEZ PAS PLUS POUR UNE WILLARD**—Depuis plus de 50 ans, Willard consacre toute son énergie et toute son habileté à produire des batteries qui ont acquis une réputation mondiale pour démarrages rapides—et longue durée. Mais une Willard se vend au même prix que beaucoup de batteries ordinaires—et coûte beaucoup moins à la longue.

**OUI WILLARD VOUS OFFRE . . .**

**Construction à Remplissage** de sécurité pour une protection absolue contre le trop-plein, cause du giclage de l'acide et de la corrosion dangereuse.

**Plaques Metalex** pour 100% plus de protection contre la surcharge, l'ennemi Numéro 1 des Batteries d'aujourd'hui.

**Jusqu'à 119% de puissance de démarrage** à zéro que ne l'exigent les standards S.A.E.

**Garantie Nationale . . .** la garantie écrite que vous obtenez quand vous achetez une Willard sera honorée partout où vous conduisez.

LES WILLARD SE VENDENT **\$17<sup>25</sup>**  
À PARTIR DE

Moins une très grosse allocation d'échange pour votre vieille batterie

# Willard

BATTERIES À "REPLISSAGE DE SÛRETÉ"

WILLARD STORAGE BATTERY CO. OF CANADA LTD., TORONTO, ONTARIO

## LE COURRIER DE GENEVIÈVE

Chère Geneviève,

Je suis une jeune maman bien inquiète et sans expérience, de sorte que je fais appel à la vôtre. J'ai un petit garçon entêté qui se refuse à prendre tout médicament: tantôt il ferme la bouche très serrée, tantôt il repousse violemment la cuillère dont le contenu se renverse sur ses draps.

C'est difficile de gronder un petit malade, et pourtant je voudrais tellement que le mien guérisse. Comment dois-je m'y prendre?

CÉLINE L.

Chère Madame,

Je comprends qu'il vous en coûte de vous montrer sévère à l'égard de votre petit garçon, même si c'est pour son bien. Rappelez-vous que la fermeté n'exclue ni la douceur, ni le sourire.

Selon moi, deux conditions sont essentielles quand on fait prendre un médicament à un enfant.

La première est de se persuader que tout se passera normalement et sans aucune difficulté. Si vous êtes craintive cela se verra tout de suite à votre voix mal assurée, à l'expression tendue de votre visage, à la brusquerie involontaire de vos gestes. Même un jeune enfant sera en mesure de s'en rendre compte et deviendra méfiant.

La deuxième condition est de réfléchir au fait que votre petit malade peut, contrairement à vous, n'éprouver aucune inquiétude au sujet de sa santé et n'a pas la moindre idée du rôle important qu'un remède, ponctuellement administré, peut jouer dans sa guérison. Votre calme assurance sera la meilleure garantie qu'il restera dans cette heureuse ignorance.

Un bébé distingue mal entre un médicament et sa diète habituelle, seulement il s'apercevra que le premier a un goût désagréable. Il ne doit pas en conclure qu'il s'agit d'une punition, ce qu'un enfant de trois ou quatre ans pourrait fort bien se mettre dans la tête si vous étiez, non pas calme et souriante, comme à l'ordinaire, mais nerveuse et impatiente.

A un enfant de plus de trois ans, on doit expliquer qu'un remède a pour but de le guérir bien vite, que s'il le prend gentiment, sans chercher à le répandre, ni sans laisser une partie de la dose dans la cuillère, il pourra bientôt se lever et même aller jouer dehors avec ses petits camarades.

A un bébé auquel on ne peut faire comprendre ces choses, on promettra un bonbon convoité ou, mieux encore, on donnera à boire un peu de jus d'orange qui fera aussitôt disparaître tout arrière-goût du remède.

Pour encourager un enfant, vous pouvez goûter au médicament avant de le lui faire prendre, dans l'espoir qu'il sera porté à vous imiter. Un bébé a parfois du mal à avaler une pilule sans la croquer, et cela laisse un goût amer dans sa bouche. Mieux vaut alors l'écraser et mêler cette poudre à une cuillerée de miel ou de confiture.

Est-il besoin d'ajouter que les ordonnances du médecin doivent être suivies à la lettre? notamment en ce qui concerne la dose exacte et l'heure à laquelle un médicament doit être administré. Règle générale, on ne doit pas réveiller un enfant parce que l'heure de prendre son remède est venue, à moins d'un ordre formel du médecin. Après tout, le sommeil n'est-il pas la manière la plus naturelle de se reposer et de reprendre des forces?

### NOTRE COUVERTURE

CLAUDE DAUPHIN, artiste français de la scène, de l'écran et du micro, — de son vrai nom Franc-Nohain — est le fils d'un célèbre homme de lettres, le frère du poète Jaboune et d'une illustratrice pour livres d'enfants. Eminemment sympathique, il s'est distingué pendant la guerre dans les rangs de l'armée alliée. Parfaitement bilingue, il joue aussi bien à Hollywood qu'à Paris. De plus il tient un grand rôle dans les émissions françaises à destination de l'Amérique. On le trouve surtout dans des rôles fantaisistes. Claude Dauphin a déjà fait un long voyage au Canada.

### LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637\*

GEORGES POIRIER  
Président

GEORGES POIRIER, fils  
Vice-président

JEAN CHAUVIN  
Directeur

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

GERARD VIOT ..... Secrétaire de la rédaction  
ODILON RIENDEAU ..... Chef du tirage

#### ABONNEMENTS

	Canada		Etats-Unis
1 an .....	\$3.50	1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.00	6 mois .....	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

DANS L'INTIMITE DE NOS VEGETES

# HUGUETTE BENFANTE

par LUCETTE ROBERT

LE BEAU VISAGE DE HUGUETTE BENFANTE révèle, selon l'angle présenté, une hérédité aussi intéressante que diverse. Née d'un père italien, M. Ugo Benfante, et d'une mère belge, cette artiste compte (à trois générations en arrière) des aïeux bohêmes et hongrois. Et qui sait, me dit-elle, si le nom Benfante ne vient pas de l'arabe *ben Fante*? Le visage régulier, à premier abord, vous livre l'inattendu d'une fossette au menton, du large espace entre les yeux et d'une bouche dont les coins relevés trahissent l'habitude du sourire. Cette Canadienne de fraîche date (les Benfante sont arrivés en Amérique au début de 1948) s'est adaptée avec tant de souplesse à notre pays qu'elle et ses frères et soeurs ont été connus et acceptés très vite (Giannina est aujourd'hui Mme Paul Gouin, fils, et Paule est chef-pharmacienne à l'hôpital Notre-Dame; cependant que les deux fils Benfante sont avec leurs parents en Argentine, où leur père installe un laboratoire de chimie pour une grande industrie). Pour comprendre son goût du théâtre, il faut remonter à son enfance et la fin de ses études qui se fit pendant la guerre.

Née dans la ville de Tirlimont, en Belgique, elle étudia la danse jusqu'à l'âge de douze ans; prit, pendant cinq ans, des leçons de chant à l'École de musique et suivit, jusqu'à seize ans, à l'École des Beaux-Arts, les cours de dessin, de peinture et de sculpture donnés par des maîtres qui venaient de Bruxelles, chaque semaine, pour cet enseignement. Au Théâtre Municipal (où avaient débuté deux célèbres comédiens d'origine belge, Fernand Ledoux et Victor Francen) elle apprenait les classiques en regardant jouer les meilleures troupes en tournée et rêvait déjà d'être Bérénice ou Célimène. La guerre la força à des distractions plus sérieuses, comme la couture, et donna à son caractère ce sérieux assez rare chez les jeunes filles de son âge.

Son impression la plus forte d'Amérique fut, non pas les gratte-ciel de New-York, mais un coucher de soleil sur le grandiose lac Champlain. Elle s'inscrivit aussitôt à l'Atelier des Compagnons et,

La jeune artiste fredonne-t-elle intérieurement: "Tire, tire, tire l'aiguille, ma fille; demain, demain, tu te maries..." en se coupant cette robe-cocktail en faille brochée d'or.



HUGUETTE BENFANTE ajoute quelques retouches à ce tableau du lac Millette vu des hauteurs de Sun Valley Farm, dans les Laurentides.

pendant son noviciat à l'Union des Artistes, joua en province dans *La Farce du Pendu* dépendu de Henri Ghéon, et travailla avec François Rozet. Au Théâtre des Compagnons, elle joua dans *Roméo et Juliette*, *Le meurtre dans la Cathédrale*; créa quelques pièces canadiennes, comme *Ames captives* de Yvette Naubert, *La belle au bois dormant* et *Légende aux Etoiles* de Paul Clos. Dans ce dernier spectacle-féerie-ballet, on mit à contribution les talents de sculpteur de la jeune artiste qui fit les masques en terre cuite du loup-garou et autres bêtes allégoriques.

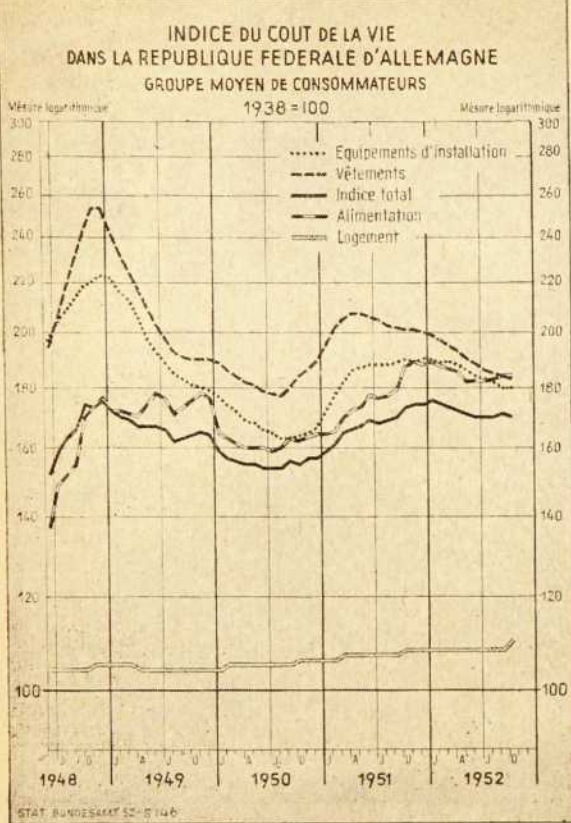
Huguette Benfante fait partie de nombreux programmes radio-phoniques, comme *Grande Soeur*, *Béni fut son berceau*, *Slim Callaghan*, *L'ardent voyage*, à Radio-Canada; *La Louve* de Pallascio-Morin, à CKAC; *Docteur Claudine*, de Jean Desprez, à CKVL. Elle imite les accents étrangers à la perfection et souhaiterait qu'on lui permette de jouer un rôle avec l'accent flamand, comme elle a déjà réussi le tchèque (dans *Béni fut son berceau*) et l'espagnol (dans le roman de Peter Cheney). Pendant trois étés consécutifs, elle fut monitrice des terrains de jeux pour enfants de la Ville de Montréal et s'amusa à donner des leçons de tissage à ses petits amis. Comme elle comprend et aime l'enfance, elle enseigne, (trois matinées par semaine) depuis quelques mois, à l'école de Mme Yvette Baulu-Germain: *maternelle* qui va jusqu'au cours classique et qui a une réputation d'excellence et de savoir.

Devant une vie aussi pleine, je me hasarde à demander s'il y a place pour les distractions. Mais oui! Huguette Benfante me parle avec enthousiasme de sa peinture qu'elle a reprise avec ferveur pendant ses vacances, l'été dernier, à Sun Valley Farm, dans les Laurentides. Elle compare les ciels bas de sa Flandre natale au ciel de notre pays qui donne, paraît-il, une sensation formidable d'immensité. Elle fait toute sa couture... même ses manteaux; elle adore la lecture et aimerait, par-dessus tout refaire de la sculpture s'il lui était possible d'avoir un atelier. Je n'ai pas poussé mon questionnaire jusqu'au domaine secret du sentiment, bien qu'elle ait déjà confié à un confrère qu'elle aimait, chez un homme, « la réserve, et la pensée profonde derrière cette réserve ». Rien de ce qui la touche ne peut être médiocre, car elle a une distinction de coeur et d'esprit qui marque ses gestes et ses propos sans leur enlever du naturel charmant de son âge.

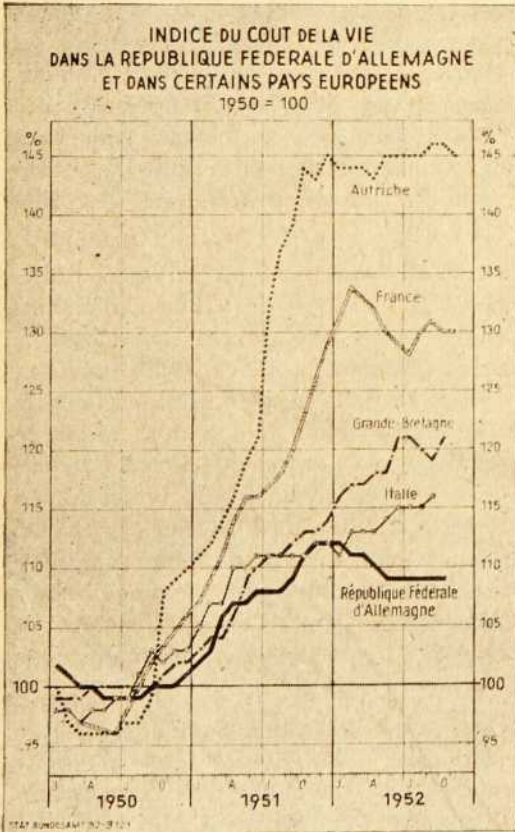
La jeune artiste avait arrangé son programme de vie pour jouer dans la pièce de Paul Toupin, *Le Seigneur amoureux*, mais l'auteur a retiré sa pièce afin de participer au concours international de Genève. Le comité d'organisation du concours exige l'inédit des manuscrits et l'auteur ne pourra disposer de la sienne que le 16 mars prochain. Si le théâtre et les interprètes choisis d'abord sont toujours libres, nous reverrons Huguette Benfante à côté de Denise Pelletier, Gilles Pelletier et Guy Letourneau au théâtre des Compagnons.

# ALLEMAGNE

par GÉRARD VIOT

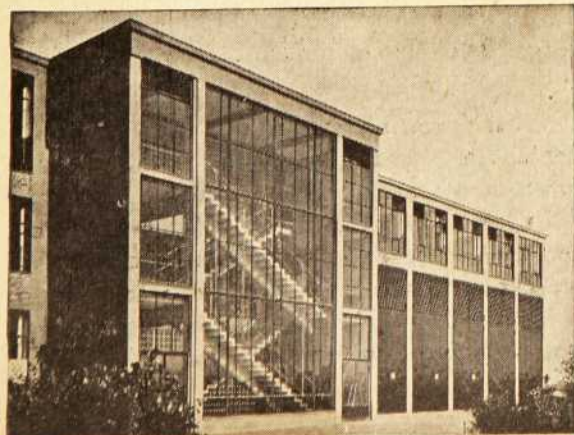


Cette courbe fait ressortir le déséquilibre qui régnait ces dernières années encore entre les différents indices qui déterminent le coût de la vie. On voit aussi que l'ensemble tend vers une normalisation. Seuls les loyers sont restés artificiellement, comme dans beaucoup de pays d'Europe, à un taux très bas. Cependant, la fin de 1952 laisse prévoir une hausse qui s'est confirmée pour permettre l'amortissement des nouvelles constructions.



Ce graphique ne fait pas ressortir les niveaux de vie mais révèle surtout les répercussions économiques qu'ont eues la guerre de Corée et le réarmement sur les différents pays d'Europe. En maintenant ses salaires, la République Fédérale d'Allemagne de l'Ouest a pu encaisser la hausse mieux que tous les autres. Du reste, dans l'ensemble, 1952 a vu un retour progressif à l'équilibre.

A Cologne se dresse la nouvelle usine où sont fabriqués des châssis Ford. Comme pour les autres constructions que nous montrons ici, on voit que l'Allemagne n'a pas hésité à choisir l'ultra-moderne.



QUOIQUE présentant certaines similitudes de base — problème démographique et ruine de 1945 —, l'aspect de l'Allemagne et de la France diffèrent profondément. Pour la France nous avons principalement insisté sur un phénomène de modernisation et de productivité venant renforcer la reconstruction. En Allemagne nous enregistrons plutôt une reconstitution — en plus moderne, cela va de soi — d'un potentiel industriel déjà très puissant avant-guerre.

Bien entendu, nous ne ferons état ici que de l'Allemagne de l'Ouest, dite République Fédérale. Sa population est actuellement de 48 millions au moins — au dernier recensement de 1950 — contre 18 millions en Allemagne de l'Est. Sur ces 48 millions, 38 seulement sont des autochtones. Nous touchons ainsi tout de suite le problème crucial: les accords de Potsdam et la crainte des Russes ont refoulé en Allemagne de l'Ouest quelque 10 millions de réfugiés auxquels il a fallu fournir travail et logement. Pourvoir aux besoins d'une surpopulation de 25% (parmi lesquels, — les Russes y ont veillé, — beaucoup sont inaptes au travail) dans un pays où 17% des maisons ont été rasées, n'est pas une tâche aisée. Cependant, le gouvernement de Bonn s'y est courageusement attaqué en faisant appel au civisme de ses administrés qui, d'ailleurs, n'a pas failli.

Notons, en outre, que ces migrations tragiques d'Est en Ouest ne semblent pas à leur terme. Actuellement Berlin accueille une moyenne de 2,000 réfugiés par jour. Ils viennent à l'Occident démunis de tout. Il faut leur faire franchir le « couloir de Berlin » à l'aide du pont aérien qu'assure l'aviation américaine.

L'aspect démographique de cette population n'est pas, non plus, très satisfaisant en raison des saignées de deux guerres sans merci. Bien qu'aucune évaluation précise n'ait pu être établie, on estime que de '39 à '45 les Allemands ont perdu 3 millions de soldats et 2 millions et demi de civils, sans compter 5 millions d'infirmités ou grand blessés pensionnés. En outre, 2 millions de réfugiés sont morts dans les quelques mois qui ont suivi la cessation des hostilités.

Si nous considérons la pyramide indiquant en pourcentages les âges de la population, nous y trouvons de terribles trous faisant ressortir les difficultés présentes et laissant prévoir celles à venir. D'une façon générale il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes et principalement dans les générations prêtes au mariage. Ceci crée un malaise psychologique et so-

cial: drame de la jeune fille; et un malaise économique car les femmes tombent plus facilement à la charge de la collectivité. On aurait tort de sous-estimer l'acuité de ce problème.

Sur la même pyramide nous remarquons aussi qu'il y a peu de nouveau-nés mais un grand nombre d'enfants entre 8 et 13 ans: travailleurs de demain, ils ne figurent actuellement que dans la catégorie des consommateurs. Puis, c'est un trou béant de 20 à 40 ans. Tandis qu'il y a aux Etats-Unis 40 hommes sur mille qui ont entre 25 et 30 ans, en Allemagne de l'Ouest il n'y a que 19.4. Entre 30 et 35 ans, les Allemands ont 41 femmes pour 24 hommes. Aux E.-U., ces chiffres sont respectivement 40 et 38. En remontant l'échelle des âges, nous constatons une amélioration. Ce sont les générations qui étaient trop jeunes en 14-18 et trop âgées en 39-45. Plus haut nous retrouvons les traces de la Grande Guerre quoique cette couche sociale tende à disparaître d'elle-même par le phénomène normal de vieillissement.

Nous faisons de préférence nos comparaisons avec les E.-U. car, selon les ethnologues, ce sont eux qui présentent la population la mieux équilibrée. Le Canada est actuellement sous le coup d'une évolution trop rapide pour servir utilement d'étalon.

Dans l'état actuel des choses, il y a donc en Allemagne une tranche encore relativement solide d'hommes entre 35 et 55 ans parmi lesquels recruter les travailleurs. Ceux-ci ont à subvenir aux besoins des retraités et surtout d'un très grand nombre d'enfants.

Que doit-on prévoir?

Eh bien, quand ces classes actives seront en retraite à leur tour il n'y aura pas grand monde pour assurer la relève et une charge énorme pèsera directement sur de tout jeunes travailleurs qui auront à soutenir de très nombreux anciens. De plus, une réduction sensible de la natalité est à prévoir du fait même que les promotions les plus prolifiques sont les plus décimées. En cascade, nous devons escompter d'autres vides figurant les enfants de ceux qui ne sont pas nés. Nous pouvons donc conclure que l'édifice démographique de l'Allemagne est très compromis, qu'il faudrait des générations et des générations de paix pour le rétablir. Comme la France d'aujourd'hui, mais pour plus longtemps qu'elle encore, l'Allemagne doit compter sur les progrès techniques pour maintenir son économie et améliorer le niveau de vie de ses citoyens.

Tandis que la France de 1945 devait faire face sur tous les fronts et diviser son effort pour parer au



Ci-contre: Immeubles d'habitation à Stuttgart. De l'autre côté de la rue c'est encore un terrain vague. — Ci-dessous: l'Ecole des Syndicats Ouvriers à Lohr sur Main. (Toutes les photos et graphiques que nous reproduisons ont été obligeamment fournis par l'Ambassade de la République Fédérale d'Allemagne de l'Ouest à Ottawa).



# 53

Un pays qui nous donne l'exemple d'un énergique redressement ayant sa répercussion sur le marché mondial mais qui se heurte à de sérieux problèmes : crise du logement qu'accroît la présence de nombreux réfugiés dont le flot n'est pas encore enrayé, chômage, niveau de vie peu élevé et difficile à améliorer sans réduire dangereusement le courant indispensable des exportations.

plus pressé, l'Allemagne, elle, n'avait d'autre souci que son relèvement. Elle l'opéra avec tant d'ardeur qu'aujourd'hui nous la trouvons sur tous les grands marchés mondiaux. Point de secret à cette réussite : un travail acharné, une utilisation rationnelle et bien centrée de l'aide Marshall après la réforme monétaire de 1948. Bien que tout ait été fait simultanément, nous devons, pour la clarté de notre exposé, dissocier les divers aspects de ce redressement.

Après la cessation des hostilités, des millions de chômeurs erraient sur les routes d'Allemagne cherchant en vain un point de chute et un logis. Aujourd'hui, le chômage, sans cesse alimenté par un afflux de réfugiés, s'est résorbé pour osciller entre 1 million et 1.2 million d'hommes et femmes qui, avec leurs familles restent la plus lourde charge du gouvernement. Il est souvent difficile de réadapter des réfugiés intellectuels pratiquant des professions libérales, des paysans ne connaissant qu'un mode bien défini de culture ou des militaires de carrière.

Construire fut un des buts principaux. Tout en créant l'emploi, le bâtiment permet de pallier à la crise aiguë du logement. Les villes allemandes se sont relevées à une cadence accélérée : 400.000 unités d'habitations sorties de terre pour la seule année '52 — contre 71.000 au Canada. Pour 1953 l'objectif reste le même. Il fallait également reconstituer les usines, les écoles, les églises, les hôpitaux et autres monuments publics. On s'y attela.

La première remise en état de l'Allemagne s'opéra un peu au hasard, grâce à la volonté populaire. On se mit au travail sans trop savoir qui paierait, parce qu'il fallait bien vivre et déblayer les ruines. C'est ainsi que la fameuse usine de voitures Volkswagen fut remise en route comme par enchantement. Les ouvriers et leurs ingénieurs s'étaient rassemblés et d'instinct, ils fouillèrent les décombres, en sortirent des machines et des pièces, commencèrent à assembler des autos en plein air. [ Lire la suite page 29 ]

A Essen, un établissement de surface de la mine Zollverein 12, reconstruite depuis la fin de la guerre.



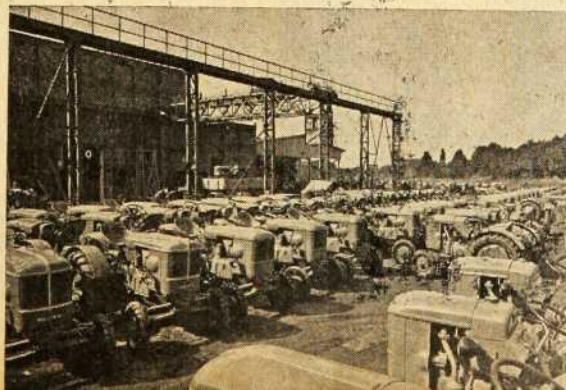
On sait que l'Allemagne est un pays très catholique. Voici une des nombreuses églises provisoires édifiées un peu par tout sur le territoire. Les matériaux sont souvent pauvres, mais le dessin sobre ne manque ni de grâce ni de piété.

## ÉCHANGES CANADA-ALLEMAGNE

Depuis deux ans, nos services d'immigration ont admis plus de 50,000 allemands au Canada. D'autres voudraient venir en grand nombre mais le quota est limité. Sur ce chiffre, les deux tiers restent dans les provinces de l'Est tandis que les autres vont tenter leur chance dans l'Ouest. La majeure partie de ces Allemands sont choisis parmi les ouvriers spécialisés et techniciens, encore que l'on voit venir maintenant bon nombre d'intellectuels. Qui n'en connaît ? Par leur compétence, leur ardeur au travail et la facilité avec laquelle ils s'assimilent au pays, nous pouvons penser que ces nouveaux citoyens sont une bonne acquisition. Par sa politique d'immigration, le gouvernement canadien a prouvé combien il était clairvoyant devant les problèmes qui agitent le monde. Cycliquement, à travers les millénaires, les populations se sont déplacées d'est en ouest. Tout porte à croire que nous sommes à la veille d'une nouvelle tentative d'envahissement. Or, on ne résiste pas longtemps aux poussées démographiques. La vague dont est victime l'Allemagne d'aujourd'hui peut fort bien, demain, déferler sur nous. Pourquoi ne pas, dès lors, prendre les devants en assimilant ceux qui viennent à nous sous le signe de la paix ? Notre gouvernement a donc agi sagement, conformément au désir de SS Pie XII et pour notre meilleur avenir.

Réduits à zéro durant les années qui ont immédiatement suivi la fin de la guerre, les échanges commerciaux Allemagne-Canada se sont rapidement développés. En 1950, la balance s'équilibrait aux environs de 10 millions de dollars. Ventes et achats portaient, alors, sur des produits industriels. Dès 1951, le Canada exporta beaucoup plus qu'il n'importa. Au total, \$55 millions répartis équitablement entre les produits alimentaires et industriels, contre des achats d'articles manufacturés légèrement supérieurs à \$25 millions. En 1952, ces chiffres atteignirent respectivement \$99 millions et \$30 millions environ. L'Allemagne achète, maintenant, 2% du total de nos exportations. C'est encore peu, mais c'est un beau début. Les paiements s'effectuent par l'intermédiaire de l'Union Européenne des Paiements.

Des tracteurs Diesel sortent maintenant par milliers des usines restaurées de Kloeckner-Humboldt-Deutz.



Autrefois pratiquée dans l'Allemagne de l'Est, la fabrication artisanale des guitares a été reprise en Allemagne de l'Ouest par les réfugiés.





MARCEL DALIO et YVES VINCENT dans la scène du cabaret.



TILDA THAMAR et YVES VINCENT pénètrent dans le casino où le douanier risquera de se déshonorer.

# PORTE D'ORIENT

*un film policier et sentimental palpitant*



Les deux jeunes gens, plus sympathiques l'un que l'autre tombent follement amoureux. Nous les voyons ici dans trois des scènes sentimentales du film.



UN grand paquebot long-courrier entre au port de Marseille, et se dirige vers les quais de la Joliette. Dans son bureau l'Inspecteur de la Douane Maritime, Vaucourt, au téléphone vient de rompre avec son amie la jeune danseuse Arlette. Il est interrompu dans une discussion orageuse par son ami le Capitaine Palmade qui vient lui demander des instructions. Les passagers commencent à débarquer et gagnent les services de la douane pour la visite des bagages. Comme à l'accoutumé diverses petites fraudes sont découvertes.

Une jeune femme fort jolie et d'une rare élégance, Madame Valnis, a une discussion animée avec la visiteuse pour quelques paquets de cigarettes. Vaucourt, très galant homme, les lui fait restituer, en s'excusant des exigences du contrôle douanier. A ce moment, survient Zarapoulos qui se dit « Importateur-Exportateur » mais est en réalité le tenancier d'une boîte de nuit



« Le Pélican Vert » et d'une maison de jeu. Il rejoint Madame Valnis qu'il présente à Vaucourt. Celui-ci depuis longtemps soupçonne Zarapoulos d'introduire en fraude de la drogue, mais il n'a jamais pu rien prouver contre lui.

Vaucourt a été fortement impressionné par le charme et la beauté de Madame Valnis. Ne pouvant se résoudre à la quitter aussi brusquement, il l'accompagne jusqu'à la somptueuse voiture de Zarapoulos. Un peu plus tard Vaucourt confie à son ami Palmade qu'il a l'impression d'avoir déjà rencontré Madame Valnis, car ses traits ne lui sont pas inconnus. Mais où est-ce?... et quand... il ne peut s'en souvenir.

A ce moment Arlette téléphone une seconde fois à Vaucourt pour essayer de le fléchir. Il lui confirme sa décision de rompre avec elle, acceptant toutefois de la rencontrer une dernière fois au « Pélican Vert » où elle vient d'être engagée comme danseuse par Zarapoulos.

Ce soir-là, Vaucourt, s'y rend accompagné de Palmade. Il repousse à nouveau les avances d'Arlette, lorsque Zarapoulos l'invite à sa table où déjà se trouve Madame Valnis. A la fin de la soirée, pendant laquelle ils ont fait plus ample connaissance, elle accepte l'offre de Vaucourt de l'accompagner jusqu'à son hôtel. Une grande passion vient de naître entre eux.

Dès ce moment, Vaucourt ne pense plus qu'à Madame Valnis et dès qu'il a un moment de loisir, il ne manque point d'aller la rejoindre chez elle. Il ne tarde pas à être secrètement irrité par de mystérieux coups de téléphone, d'énigmatiques télégrammes au sujet desquels elle se refuse à toute explication. Il supporte difficilement une telle situation, car il la voudrait toute à lui, sans réserve. A chacune de ses absences Madame Valnis ne manque pas d'envoyer chaque jour à Vaucourt un télégramme reproduisant une phrase tahitienne « E héré voia Oé » gravée sur son étui à cigarettes, qui signifie : « Je vous

aime ». Elle accepte enfin de partir avec Vaucourt pour une randonnée en voiture. Ces quelques jours passent comme une idylle sans nuages lorsqu'un télégramme rappelle d'urgence Madame Valnis à Marseille.

Vaucourt l'accompagne jusqu'au « Pélican Vert ». Alors qu'il l'attend dans sa voiture, Zarapoulos vient à lui et réussit à le persuader de la rejoindre dans les salons de jeu. Vaucourt une fois là ne peut refuser de jouer au baccarat, tenté par ailleurs par le secret espoir du gain. En effet, à plusieurs reprises, Madame Valnis lui avait exprimé le désir d'acquérir un bijou de prix. Mais la chance ne favorise pas Vaucourt qui perd une assez forte somme.

Zarapoulos insiste sur le fait que la chance ne peut manquer d'être avec tout nouveau joueur, et lui remet une somme de 200,000 francs que Vaucourt ne tarde pas à perdre à la roulette. Durant ce temps à l'insu de Vaucourt, Madame Valnis, Zarapoulos et un mystérieux personnage Le Pacha ont un long entretien. Ensuite, elle rejoint Vaucourt et par sa tendresse arrive à lui rendre confiance et ils partent ensemble.

Cette perte a complètement ruiné Vaucourt qui pour rembourser Zarapoulos se voit obligé de vendre les quelques biens qu'il possède ainsi que sa voiture.

Le lendemain Vaucourt reçoit la visite de Zarapoulos qui lui demande de ne pas être trop strict lors du contrôle douanier de ses importations, car alors s'il savait fermer les yeux au bon moment, non seulement il lui serait fait remise de sa dette, mais encore il pourrait rapidement réaliser de substantiels bénéfices. Vaucourt refuse de se prêter à de telles manoeuvres et lui assure que sa dette sera remboursée dans les 48 heures.

A l'insu de Madame Valnis, Vaucourt prend par hasard connaissance d'un



GABRIELLE DORZIAT  
et BING CROSBY dans  
le film *Little Boy Lost*.



*Ambassadrice de l'élégance  
parisienne. Amoureuse de son  
métier comme toutes les  
grandes vedettes  
internationales.*

# GABRIELLE DORZIAT

par Louise Gilbert-Savage (Notre correspondante à Hollywood)

Je venais de voir entrer une femme dont la parfaite élégance s'alliait à une aimable simplicité. Je compris qu'il s'agissait de Gabrielle Dorziat. En effet, ces deux qualités s'unissent harmonieusement en cette artiste française que j'étais venue interviewer. Elle avait tourné, pendant deux mois chez Paramount, un film aux côtés de Bing Crosby, "Little Boy Lost".

Cette renommée d'élégance l'avait d'ailleurs précédée à Hollywood, où l'on savait que l'an dernier, à Paris, elle fut décrétée, par un jury de connaisseurs, l'actrice dont l'élégance fut classée hors concours dans la ville Lumière.

Vêtue d'une simple robe de crêpe de laine bleu marine, rehaussée d'un collet blanc, elle ne portait, ce jour-là rien de bien spécial, si ce n'était ce maintien qui, très naturel au fond, rehausse le bon goût de la plus simple toilette.

Oui, Gabrielle Dorziat est réellement élégante. Née en Champagne, à Epernay, si j'ai bonne mémoire, elle est allée une fois à Montréal, il y a environ un quart de siècle. Elle m'annonce qu'elle posséda depuis toujours le don de la comédie, et que c'est tout naturellement que lui est venu le goût du théâtre.

De caractère heureux, elle préfère tourner les films qui la mettent pleinement à l'aise. Rien de plus humain.

Elle débuta au théâtre, à Paris même. « C'est là que j'ai commencé ma carrière ; c'est aussi là que je désire

la terminer. J'ai joué un peu partout à travers l'Europe. A Paris, à Londres, en un répertoire anglais, au Mexique, au Canada...

« J'ai d'abord débuté par le théâtre proprement dit. C'est par là que devraient commencer tous ceux qui désirent faire du théâtre en artiste. Cela, c'est le métier qui entre. »

— « Comment estimez-vous le passage de la scène à l'écran ? »

— « La technique est assez différente ; mais, je vous avoue qu'après un stage devant la caméra, j'ai trouvé plus facile mon travail professionnel de la scène. Cela se comprend aisément, si l'on songe combien les deux sont étroitement liés. »

« On m'a déjà demandé d'accepter une chaire au Conservatoire comme professeur dramatique. J'ai refusé. »

— « Quelles qualités doit surtout posséder un bon professeur dramatique ? »

— « Ce doit être quelqu'un qui connaît à fond son métier, capable de l'enseigner, et surtout, il ne faut pas qu'il soit en possession d'une personnalité si accentuée que les élèves n'aient pas la chance de rester eux-mêmes. Si j'avais accepté le poste de professeur, je crois que j'aurais mis en évidence chez mes élèves, la nécessité de la critique, celle des auteurs, des acteurs, des pièces que l'on va voir, entendre. Etre bon

critique, s'habituer à analyser une pièce de théâtre, c'est comprendre mieux son art. C'est ça qui forge les bons acteurs. »

— « Selon votre expérience, quelles sont les qualités qui font les bons acteurs ? »

« Disons tout de suite, avant d'aller plus loin, que je suis de ceux qui n'encouragent pas toujours les jeunes qui viennent à nous, désireux de devenir acteurs de cinéma. Et la raison est toute simple : c'est que la plupart de ceux qui désirent faire du théâtre ne possèdent pas ce don qui fait les acteurs. Ce sont, trop souvent des hallucinés, aveuglés par les feux de la rampe et de l'écran. « D'autres fois, ils sont les victimes d'une mère sacrifiant le bonheur véritable d'un enfant pour une ambition qui n'a rien à voir avec l'aptitude positive indispensable. C'est pour cela qu'il se trouve tant de ratés dans les rangs du théâtre, ici, à Paris et partout. »

— « Que j'aime vous entendre parler ainsi, car je raisonne de la même façon. Depuis que j'habite Hollywood, je n'ai pu que me persuader de plus en plus du petit nombre de ceux qui sont vraiment appelés dans cette profession. Pas plus qu'on est artiste-peintre ou écrivain sans le don, pas plus peut-on s'intituler acteur de droit si l'on n'en possède pas le talent. »

[ Lire la suite page 30 ]

Roman policier

# LE MASQUE NOIR

par LEO GESTELYS

« **E**H BIEN! Eusèbe, tu ne rentres pas te coucher? Les pompiers ont terminé leur ronde. On peut boucler la porte.

Du couloir qui constituait l'entrée des artistes et au fond duquel s'amorçait l'escalier conduisant aux loges, la voix d'Eusèbe Monestier, concierge du Nouveau Théâtre lyrique, répondit :

— Une minute, ma bonne : Mme Doriane n'est pas encore descendue.

— Mme Bianca ? Ah ! par exemple, c'est bien étonnant ! Elle qui se presse tant, d'habitude. Les autres artistes sont sortis il y a bien dix minutes... mais c'est vrai que je n'ai pas vu passer Mlle Rose qui, en me remettant la clé, me dit toujours un petit bonsoir... Et la clé n'est pas à son clou !

— Tu vois bien, fit l'homme. Et il reprit sa faction, attendant la sortie de la vedette pour éteindre l'électricité dans l'escalier et dans le couloir.

Au bout de quelques minutes, la loge se rouvrit et Mme Monestier apparut, le front orné d'épingles métalliques qui remplaçaient l'indéfrisable jugée trop coûteuse par l'économe ménagère qu'était Adèle Monestier.

— Eusèbe, tu ne trouves pas que c'est bizarre ? Il y a trois quarts d'heure que le rideau est baissé. Si tu montais voir ce qui se passe ?

— Tu as raison, Dédéle : je vais monter.

Eusèbe s'était engagé dans l'escalier, tandis que son épouse regagnait la tiédeur de sa petite salle à manger-bureau qui, avec une chambre à coucher et une minuscule cuisine composaient l'appartement attribué aux concierges du théâtre.

Eusèbe atteignit la scène, plongée dans les ténèbres. Il gravit un étage de plus. Le long couloir qui desservait les loges des premiers sujets, était, lui aussi, obscur. Seulement, sous la porte la plus voisine un rais de clarté filtrait. Au-dedans, on n'entendait aucun bruit.

— Elles se seront endormies toutes deux, grommela Eusèbe et il frappa deux coups retentissants. Rien ne bougea à l'intérieur de la pièce.

— C'est trop fort ! Mme Doriane sera partie sans que je la voie, et cette petite Adèle aura gardé la clé !

A tout hasard, il avait saisi la poignée et la tourna doucement. Le battant s'ouvrit sans difficultés.

Eusèbe ne pénétra pas dans la loge : le spectacle qu'il avait sous les yeux le cloua sur le seuil.

La loge de Bianca Doriane, soprano dramatique de réputation mondiale, venue d'Italie avec une troupe de premier ordre afin de donner, au Nouveau Théâtre lyrique, des représentations d'oeuvres de compositeurs italiens anciens et modernes, était, comme il convient pour une vedette, relativement élégante.

Face à l'entrée, se trouvait une grande coiffeuse, qu'un superbe miroir surmontait. Une glace encore, celle-là encastrée dans la cloison, permettait à la cantatrice de se voir de la tête aux pieds. A côté, un divan pour le repos nécessaire. Le troisième pan de mur était dissimulé derrière un paravent. C'est là où l'artiste faisait ses changements quand des visiteurs s'attardaient dans sa loge.

Bianca Doriane était encore assise devant la tablette où s'alignaient les pièces d'un nécessaire en vermeil et les fards dont elle s'était servie. Son buste était rejeté en arrière, un peu tourné de côté, sa tête renversée sur le dossier du fauteuil.

Eusèbe pouvait ainsi apercevoir le visage, d'une pâleur de cire, les yeux grands ouverts et fixes, mais, plus encore que ces traits définitivement sculptés par la mort, le sang, qui avait

coulé d'une blessure invisible, tachait le peignoir blanc que portait la jeune femme ; le napperon brodé posé sur la toilette et jusqu'à l'accoudoir du fauteuil, révélèrent le drame qui venait de se dérouler.

Tremblant d'épouvante, le pauvre homme n'osait ni avancer ni prendre la fuite. Une sorte d'envoûtement morbide le tenait là, devant ce cadavre encore tiède.

Soudain, il songea que le criminel était peut-être dissimulé dans un coin de la pièce, derrière le paravent, sans doute, et une terreur panique s'empara de lui. Avec une célérité extrême, il fit volte-face, sans même refermer la porte derrière lui. A ce moment, il lui sembla entendre un gémissement et la pensée de la petite Rose, la femme de chambre de la cantatrice, lui traversa l'esprit. Mais il ne se sentait pas le courage de rétrograder ; cependant, en passant devant le commutateur, il donna de la lumière. Le couloir lui apparut d'un bout à l'autre, avec sa rangée de portes fermées. Tout à côté de celle où le drame avait eu lieu, il distingua une masse sombre, gisant sur le sol. S'il avait fait un pas de plus avant de frapper chez la vedette, il l'aurait heurtée du pied.

Et, de nouveau, la plainte retentit. Pris entre ses sentiments d'humanité et son légitime effroi, le brave homme s'approcha et se pencha sur la forme recroquevillée sur elle-même. C'était bien une femme qui gisait là, une femme dont on avait entouré la tête d'une étoffe sombre sous laquelle elle suffoquait.

D'un geste rapide, Eusèbe l'arracha et le pauvre petit visage de Rose lui apparut. Elle avait les yeux clos, les traits congestionnés, mais elle n'était pas morte. Le concierge allait la soulever dans ses bras, quand il eut l'impression d'un frôlement ; le bruit lui semblait venir du fond du couloir. Ce côté, cependant, n'avait d'autre issue qu'une fenêtre qui ne s'ouvrait jamais et qui donnait sur une petite cour intérieure.

Repris de panique, Eusèbe se redressa. Sur le rectangle sombre de la fenêtre, il crut apercevoir une grande silhouette noire qui se profilait.

C'était plus que le malheureux n'en pouvait supporter. Abandonnant l'évanouie, il s'élança, sautant plusieurs marches à la fois. Enfin, il atteignit le couloir d'entrée et bondit jusqu'à sa loge où Mme Monestier, tranquillement, venait de regagner sa chambre à coucher.

Elle crut, d'abord, que son mari était devenu fou, car il demeura en face d'elle, tremblant de tous ses membres et incapable d'articuler un mot. Enfin, il parvint à prononcer quelques paroles.

— Assassinée ! On a assassiné Mme Doriane !

— Tu es maoul ! Et la petite Rose ?

— Je crois qu'elle n'est pas tout à fait morte !

— Mais il ne faut pas rester comme ça ! Eusèbe, téléphone à la police ! Qu'on vienne, qu'on ne nous laisse pas seuls avec des cadavres ! J'ai peur, Eusèbe ! Dépêche-toi !

— Je pourrais aller voir s'il n'y a pas d'agent devant le théâtre ou sur l'avenue ?

— Me laisser ! Je te le défends bien. Téléphone tout de suite à Police-Secours.

— Oui, tu as raison.

Tandis que d'une main tremblante, Eusèbe manipulait l'appareil, Adèle se rhabillait en hâte, ne voulant pas être surprise en ce trop simple appareil. Elle achevait à peine de rendre la liberté à ses cheveux qui, débarrassés de leurs tuteurs d'acier, s'empressèrent de reprendre leur raideur première, quand le car de Police-Secours annonça son arrivée.

Le Nouveau Théâtre lyrique, tout nouvellement construit en vue de représentations d'opéras et de ballets, avait sa façade sur l'avenue des Champs-Élysées, mais la sortie des artistes aboutissait, par un long couloir, à la rue Marbeuf, à peu près déserte à cette heure.

La salle, de dimensions moyennes, mais fort luxueuse, avait été inaugurée deux ans auparavant par une sensationnelle série de représentations des opéras de Mozart, depuis *la Flûte Enchantée* jusqu'au *Mariage de Figaro*, en passant par *Don Juan* ; tous ces ouvrages exécutés par des artistes de l'Opéra de Vienne. Des ballets mexicains avaient ensuite occupé l'affiche et, actuellement, en commémoration du cinquantième de la mort de Verdi, *Falstaff* alternait avec *Othello* et *le Trouvère* chantés par les pensionnaires des plus grandes scènes italiennes.

Parmi ces artistes, Bianca Doriane, seule, était d'origine française, mais elle avait fait ses études de cantatrice à Milan et des débuts triomphaux au théâtre Pergola de Florence.

Ce n'était pas la première fois que la prima donna venait à Paris où elle avait toujours conservé un pied-à-terre, assez modeste à la vérité, mais qui contenait pour elle de précieux souvenirs, puisque sa mère y était morte quelques mois avant la libération et sans que sa fille, alors fixée en Italie, ait pu la revoir et recueillir son dernier soupir.

Emouvante Desdémone, Bianca Doriane obtenait chaque soir de nombreux rappels après la scène finale où le Maure, jaloux, étrangle son irréprochable épouse.

Et, c'était justement après une représentation d'*Othello* et dans le déshabillé blanc qu'elle portait au cinquième acte, que le concierge avait découvert le cadavre ensanglanté de l'artiste.

Une animation inaccoutumée régnait maintenant du faite aux sous-sols de l'immeuble.

Guidés par Eusèbe, les policiers avaient fait irruption dans la loge et commençaient les premières constatations. Le docteur qui accompagnait les inspecteurs, n'avaient pu que constater la mort.

Bianca avait été frappée d'un coup de couteau ou de poignard, en pleine poitrine. La lame avait rencontré le cœur et la mort avait été presque immédiate. La jeune femme n'avait pas esquissé un mouvement de défense. Elle s'était renversée sur le siège qu'elle occupait. Son agonie avait été sans convulsions : le sang avait coulé abondamment, car le meurtrier avait eu la précaution de retirer son arme de la plaie et de l'essuyer à une serviette qui se trouvait sur la table à maquillage.

## NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

*Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.*

*Les Amours des bassins, les Naiades en groupe*

*Voient reluire au soleil en cristaux découpés*

*Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.*

*Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois*

*Tressaille au son du cor ; nous n'irons plus au bois.*

*Où des enfants joueurs riait la tolle troupe*

*Parmi les lys d'argent aux pleurs du ciel trempés,*

*Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.*

*Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.*

THÉODORE DE BANVILLE.

L'artiste avait-elle jeté un ultime appel ? La présence du corps de son habilleuse auprès de la porte le laissait supposer.

Délaissant le cadavre qui, après les opérations de l'identité judiciaire, serait transporté à l'Institut médico-légal, le docteur Duchemin, donnait maintenant ses soins à la jeune Rose, camériste et habilleuse de la jeune cantatrice.

La jeune fille ne paraissait avoir aucune blessure. Son évanouissement prolongé était dû à la suffocation consécutive au manque d'air provoqué par l'épaisse étoffe — un peignoir de velours pris, sans doute, dans la loge de la vedette — dont on avait brutalement recouvert son visage en assurant sa solidité par une cordelière nouée autour du cou. Si Eusèbe n'avait pas fait glisser le vêtement dont elle était bâillonnée, Rose, à cette heure, aurait cessé de vivre.

Bientôt, grâce aux soins énergiques du médecin, la jeune fille reprit ses sens, mais elle demeurait comme hébétée, ne répondait que par des hochements de tête aux questions des policiers et portant, d'un mouvement machinal, sa main sur son front.

Son transport dans un hôpital s'imposait. Le lendemain, sans doute, il serait possible de l'interroger.

Maintenant, réunis dans la loge, les inspecteurs commençaient à interroger Monestier, un peu revenu de son effroi.

— C'est bien simple, monsieur le Commissaire, expliquait-il, s'adressant de préférence au commissaire de police du quartier dont la présence les rassurait un peu, oui, bien simple. Les pompiers avaient fait leur ronde, vérifié les appareils de sécurité. Tout était bien tranquille. La dernière des ouvreuses partie après avoir mis les grandes housses sur les fauteuils. Et voilà que je m'aperçois que, seule, Mme Bianca n'était pas descendue de sa loge. Même qu'Adèle me pressait de venir me coucher, mais, pour moi, le service, monsieur le Commissaire, c'est le service. Faut vous dire que les artistes nous confient toujours leur clé et celle de la première chanteuse n'était pas là. Elle aurait pu oublier de la déposer, que vous me direz, mais ça m'aurait étonné d'une personne aussi sérieuse, aussi distinguée. Ah, c'est qu'elle n'était pas comme les autres artistes dames qui se sont succédé ici, toujours entourées d'un tas d'adorateurs, allant souper et danser après les représentations, même qu'Adèle leur donnait des conseils : « A faire cette vie-là, que disait Adèle, vous n'aurez plus de voix à trente ans ! » Mme Doriano, elle, soignait sa voix. Faut avouer qu'on n'entend pas souvent de pareille.

— Voyons, arrivez au récit du crime.

— Au récit du crime ? Mais, je ne sais rien du tout. Je ne puis dire qu'une chose : je suis monté sans méfiance. L'escalier était éclairé seulement par le bas. A l'étage des loges, on n'y voyait pas très clair, c'est ce qui a fait que j'ai aperçu tout de suite la lumière sous la porte de Mme Bianca. Faut aussi que je vous explique que sa loge est la plus proche de l'escalier. Comme de bien entendu, j'ai frappé. On n'a pas répondu... Et pour cause ! Un peu inquiet, j'ai tourné le bouton, et qu'est-ce que j'ai vu ? Non ! c'est trop affreux ! J'aime mieux que vous l'imaginiez !... D'ailleurs, vous avez vu la même chose que moi puisque je n'ai pas touché à rien. J'ai fait demi-tour sans refermer la porte...

— Une imprudence de votre part. Si l'assassin se trouvait encore là, il vous était facile de l'enfermer et il aurait été pris au piège.

— La clé était en dedans et j'étais bien trop ému pour la retirer. Et puis, n'avez pas de souci : l'assassin n'était plus dans la loge vu que j'ai aperçu son ombre !

— Mais, c'est très intéressant ! fit le commissaire Delavigne ! Pourquoi n'avez-vous pas dit cela tout de suite ?

— Parce que je n'y ai pas pensé, et puis...

— Et puis ? insista le commissaire de la P. J. qui avait pris en main l'interrogatoire.

— Et puis, j'aurais eu peur que l'on se moque de moi, puisque cette ombre elle était suspendue dans le vide. Je ne l'ai vue qu'à travers les vitres de la fenêtre, une fenêtre que l'on n'ouvre jamais, rapport aux courants d'air !

— Où donne cette fenêtre ?

— Dans le vide, monsieur le Commissaire ! Il n'y a même pas de barre d'appui. Bien malin serait celui qui se tiendrait debout sur le rebord ! Et les étages sont hauts !

— Il n'y a pas d'autres bâtiments à proximité, un toit quelconque ?

— Rien, absolument rien : un mur lisse comme ma main et, en bas, une cour cimentée ; celui qui ferait ce saut-là, faudrait le ramasser avec une cuiller !

— Bon ; on vérifiera ceci. Cette ombre, un homme, une femme ?

— Ah ! je n'en sais rien ! Une ombre noire, plus noire que nature, sans forme... ou, plutôt, celle d'une grande chauve-souris.

— Eh bien ! le meurtrier avait peut-être des ailes, ce qui lui a permis de s'échapper. Qu'en pensez-vous ?

— Oh ! je n'ai pas pris le temps de réfléchir. C'était juste pendant que je déficelais la pauvre petite Rose, mais quand j'ai vu cette chose noire à peut-être dix mètres de moi...

— Vous avez foutu le camp ?

— Que voulez-vous, monsieur le Commissaire, ce n'est pas mon métier de me bagarrer avec les assassins, moi, je suis le concierge du théâtre. Et puis, il y avait Adèle qui devait commencer à s'inquiéter. C'est même elle qui m'a dit de téléphoner tout de suite à Police-Secours. Ah ! c'est qu'Adèle est une femme de tête !

— Je ne vous fais pas compliment de votre bravoure. Ainsi, vous supposiez que le meurtrier était encore sur les lieux, et vous abandonniez sans secours cette malheureuse que l'assassin de Mme Doriano pouvait venir achever ?

— Je n'ai pas pensé à tout cela, monsieur le Commissaire ! Mettez-vous à ma place, je suis bien sûr que vous en auriez fait autant.

Sans relever cette incongruité, le commissaire Lhortier échangea un coup d'oeil avec son collègue.

— Une nouvelle inspection des lieux s'impose. Ne le pensez-vous pas, monsieur le Commissaire ?

— Allons, fit simplement celui-ci.

Le groupe des policiers reprit l'escalier des loges. Une épaisse fumée de magnésium emplissait encore le couloir. Les photographes avaient terminé leur besogne. Sur le sol, un tracé à la craie indiquait l'emplacement qu'avait occupé le corps de la jeune camériste. Deux marques analogues avaient été dessinées sur la carpette bleu pâle qui recouvrait le plancher de la loge. C'était le contour des petits souliers de satin que portait [ Lire la suite page 13 ]



*Une main gantée, un visage masqué sèment la frayeur sur la face de cette charmante jeune femme. A-t-elle reconnu celui qui la trappa ? Crime crapuleux ou passionnel ? Une passionnante intrigue policière.*

NOUVELLE

# UNE FEMME SUR LA ROUTE

par JEAN DAGUENEAU



Dessin de JEAN MILLET

Seule sous la pluie, elle attend au bord du chemin.

Elle est très belle. Sur son visage est peinte l'angoisse.

Est-elle poursuivie? La menace-t-on? Où fuit-elle?

Une intrigue savamment nouée. De nobles caractères.

« ARRÊTE OU J'ARRÊTE PAS?... »

Le dilemme tenaillait l'esprit de Charles Dubreucq.

« C'est contraire à mes principes... à nos principes de routiers » se dit-il, arc-bouté au volant de son Berliet-Diésel, le cou tendu et le front plissé de rides soucieuses.

Mais l'apparition d'une frêle silhouette féminine, à cent mètres sur l'accotement, dans le faisceau de lumière des phares puissants et sous la pluie torrentielle qui cinglait le pare-brise de sa large cabine, l'incita bientôt à stopper.

En dix secondes, Charles Dubreucq — Charlot, pour les copains — avait évoqué l'image de son coquet et douillet petit appartement de Colombes, dans lequel, à cette heure, Madeleine, sa douce et jeune épouse, dormait du sommeil du juste.

— C'qu'elle fout là, c'te gosse? maugréa Dubreucq, tandis qu'il actionnait les freins de son camion lourdement chargé de planches.

Dubreucq estimait que le temps n'était pas aux balades pédestres, surtout par cette nuit de cauchemar. Et la présence d'une femme seule, en rase campagne, ne manquait pas de l'étonner.

« Enfin! soupira-t-il, ouvrant la portière, on verra tout! »

L'inconnue était petite, fluette ou maigrichonne. Sa tête, ceinte d'un foulard, émergeait à peine du plancher de la cabine. Mais Dubreucq ne pouvait encore discerner ses traits. Tout juste remarqua-t-il, en se penchant un peu, qu'un imperméable en toile cirée, la vêtaït complètement.

— Eh ben quoi, montez! ordonna-t-il comme la jeune femme hésitait. Pas de temps à perdre!

Elle obéit gauchement, maladroitement... et faillit choir à la renverse.

Dubreucq haussa les épaules, impatient.

— N... d... D! jura-t-il.

La portière claqua.

— Ça y est? questionna-t-il, la lorgnant sans aménité.

— Oui, merci, répondit-elle, très humble.

Dubreucq embraya, presque rageusement, fit craquer sa vitesse et débraya sans douceur.

Ça l'ennuyait et ça le réjouissait à la fois d'avoir une compagnie.

Didier, son coéquipier habituel était malade. Aucun autre serviteur, dans la Maison, ne pouvait mieux le seconder.

— Je partirai seul, avait-il dit à son patron. Une fois, n'est pas coutume!...

Maintenant, le routier vivait par l'esprit le trajet qui lui restait à parcourir! Nevers, Moulins, Roanne, Lyon, Valence, Avignon...

« Je serai à Marseille vers 16 heures... demain », estima-t-il.

Une heure plus tôt, Dubreucq s'était arrêté à Toucy, chez Carette, au relais du *Lion d'Or*. Puis, restauré, il avait rejoint la N. 7 à Cosne.

La pluie tombait en rafales.

L'inconnue, toujours muette, à peine assise sur la banquette fixait obstinément la route.

Dubreucq réalisa tout à coup qu'elle ne lui avait rien demandé.

La lampe du tableau de bord éclairait une partie de ses jambes, deux jambes fines, gainées dans des bas souillés de pluie et de boue.

Dubreucq les avisa rapidement et murmura d'une voix sourde:

— Prenez une couverture si vous avez froid!

Elle détourna la tête et Dubreucq entrevit pour la première fois l'éclat de ses prunelles et le galbe de son pur visage.

— Merci, dit-elle, en s'exécutant.

Puis il s'enquit, affectant un air détaché:

— On vous dépose où?

Un silence plana. Elle hésitait à répondre.

— Pas d'importance, balbutia-t-elle.

Alors, Dubreucq sentit l'inquiétude le gagner.

Il bredouilla pour masquer son trouble:

— Quelle pissée, hein!

L'aube pointait lorsque Lyon fut atteinte.

La pluie n'avait pas cessé.

Dubreucq, l'estomac vide, fut pris de vertiges.

Durant le parcours — pénible, harassant — la femme ne lui avait guère adressé la parole, sinon pour répondre à quelques-unes de ses questions.

Le routier savait maintenant que sa compagne se prénomait Simone, qu'elle était âgée de vingt-cinq ans et que sa préoccupation était de trouver rapidement un emploi. [ Lire la suite page 31 ]

# DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

**La sexagénaire Coupe Stanley est une arme à deux tranchants !  
Comment cela ? direz-vous.**

Depuis 35 ans, les mogols de la Ligue Nationale de Hockey attribuent le championnat à l'équipe, ayant terminé la saison régulière en tête du peloton. Rien de plus logique.

Toutefois, ils décernent la fameuse Coupe Stanley, qui célèbre son 60e anniversaire, cette année, au club vainqueur des joutes classiques de fin de saison. Une semblable situation nous a déjà paru illogique. Pourquoi ? Les caractéristiques de ce trophée, emblème du titre suprême, ne sont pas précisément de celles qui permettent de donner au gagnant de cette dure épreuve le titre de meilleur club de l'univers. La Coupe Stanley ne vaut même pas la somme de \$500, même aux prix élevés du filet mignon et du caviar, de nos jours. Pour une ligue professionnelle majeure, ce n'est pas ce qu'il y ait de plus délicat ! Son donateur, Lord Stanley, versa la somme de \$50 seulement, en 1893, pour obtenir cette coupe, à laquelle on ajouta, de temps à autre, des falbalas, certains ornements de toilette...

A notre avis, le championnat de la N.H.L., par sa régularité, la multiplicité de ses rencontres pendant cinq mois et demi, mérite seul ce qualificatif. Les joutes de la Coupe Stanley restent des épreuves attachantes par leur incertitude même, par la grande part qu'elle laisse au hasard, à l'imprévu, en un mot à la bonne ou mauvaise fortune.

Aujourd'hui, le titre de gagnant de la Coupe Stanley est, aux yeux de presque tout le monde, plus reluisant que celui de champion de la N. H. L. A notre sens, la meilleure équipe du monde, la plus glorieuse, devrait être celle qui a joué 70 parties, au cours de la saison, pour décrocher la timbale, pour remporter la palme, après avoir surmonté une multitude d'obstacles.

Pour être bon prince, nous envisageons le côté matériel, financier, sans oublier les goûts de la majorité des partisans du hockey majeur. Alors, nous sommes tenté de plaider la cause des gouverneurs de la N. H. L., qui n'ont, certes, pas besoin de cette défense, puisque leurs succès financiers sont assurés, d'année en année. C'est ce qui nous contraint de dire : Si la Coupe Stanley n'existait pas, depuis 60 ans, il faudrait l'inventer. Pourquoi ? Parce que cette épreuve de fin de saison est un stimulant incomparable pour les joueurs professionnels. Nous ne parlons pas seulement de ses attraits pécuniaires, mais plutôt de l'enthousiasme qu'elle suscite et nourrit, chez tous les clubs du grand circuit.

Mais voici où la Coupe Stanley peut devenir une arme à deux tranchants. La nature et la régularité des programmes du championnat de la N. H. L. tendent à créer une atmosphère, dans laquelle certains joueurs, assurés de prendre part aux joutes de la Coupe Stanley, au début de mars, s'abandonnent à une sorte de « je ne fais pas mon possible ». Certains joueurs, surtout ceux qui ont placé un petit magot à la banque, disons, de \$25,000 à \$40,000, ne semblent plus avoir cette volonté obstinée de vaincre vents et marées, dans les dix dernières joutes de la saison régulière, une fois certains qu'ils goûteront à la tarte sucrée Stanley.

Dans la N. H. L., nous comptons près de 20 joueurs, qui ont su mettre de côté quelque argent, au lieu de le jeter par les fenêtres des clubs de nuit. Sans doute, ils méritent une corbeille de félicitations pour cette prévoyance. Mais on ne peut pas en dire autant pour leur tenue au jeu, où ils emploient la loi du moindre effort, dans les dernières joutes de la saison, ayant en tête l'idée bien arrêtée de ne pas trop se fatiguer, en vue des parties classiques de la Coupe Stanley.

D'un autre côté, les joueurs des équipes tenant, à tout prix, à terminer en quatrième place, dans le but de tremper leurs lèvres dans la coupe, accomplissent leur besogne avec acharnement, rudesse, brutalité même.

On le voit, ces joutes classiques de la Coupe Stanley sont d'un intérêt formidable, aux yeux du public payant, des joueurs et des propriétaires. Elles font tomber dans les goussets des mogols un revenu additionnel de près d'un demi-million de dollars, dans les poches des joueurs un cachet supplémentaire de près de \$100,000, en trois semaines. Vous ne feriez pas la moue, devant cette manne, n'est-ce pas ?

Quant aux spectateurs payants, s'ils n'aimaient pas le système des joutes éliminatoires, ils bouderaient ces joutes, qui ont le don de revivifier l'atmosphère, leur prodigent l'occasion de s'agiter, de se démener, d'applaudir à tout rompre, de hurler à se fêler les cordes vocales, de lancer toutes sortes de projectiles à l'adresse de l'arbitre (leur chambrée fait plus de pétard qu'un stade plein à crouler), de voir leur visage ruisseler de sueur et d'allégresse. Pour un grand nombre, c'est l'unique occasion de parier des sommes rondelles sur les chances de leurs favoris. Quelles minutes inoubliables !

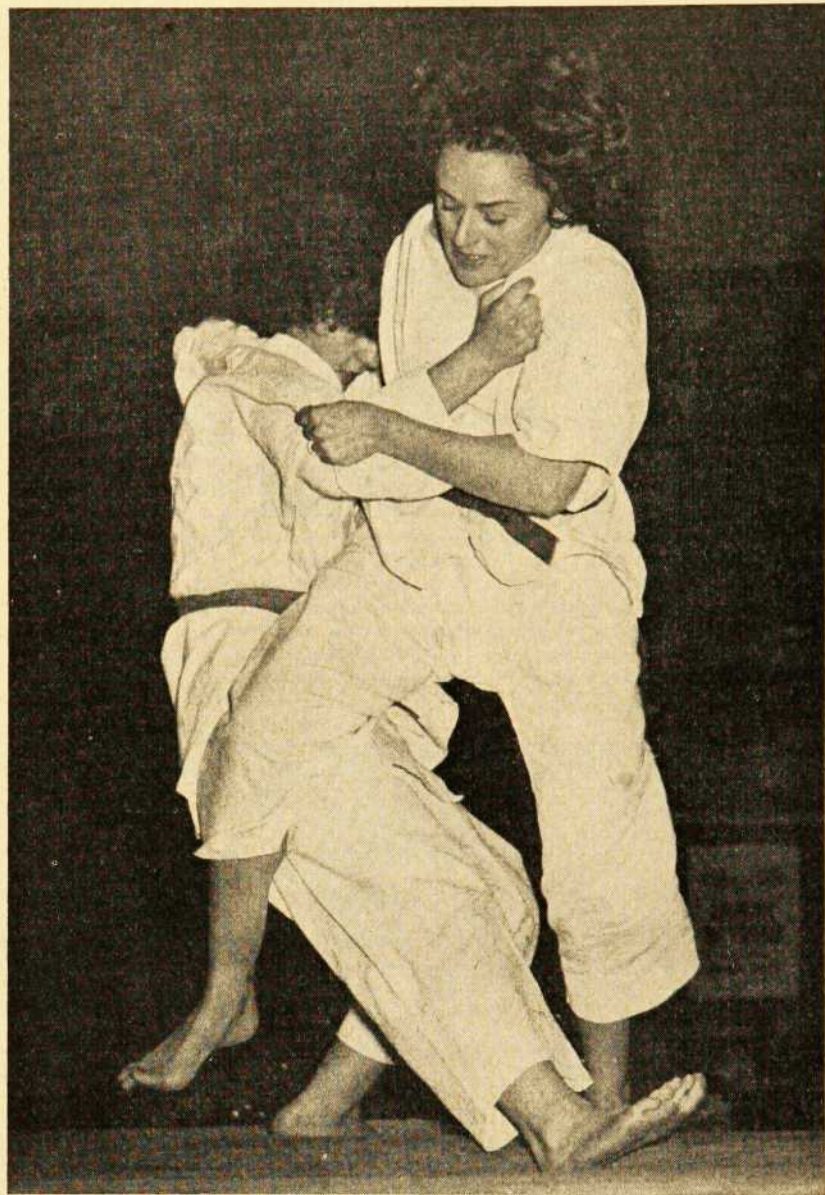
La Coupe Stanley contente, donc, tout le monde, tout particulièrement les proprios des équipes de la N. H. L., à l'exception des infortunés perdants, qui n'y participent pas. Entre nous, ne vous trouez pas les méninges pour les pauvres ramasseurs de casquettes ! Ils reçoivent leur obole quand même, une obole de \$50,000, peut-être plus.

**Non, pas ça !**

Les gouverneurs de la N. H. L. aiment à jouer le rôle de cachottiers, depuis toujours ! Hommes d'affaires avertis, pour la plupart les goussets cousus d'or, ils légifèrent à leur manière, c'est-à-dire avec l'intention de ne pas dévoiler leurs trucs aux spectateurs payants, le moins possible...

Etiez-vous au courant, vous qui donnez votre écot depuis un certain temps, de ce règlement, de cette entente tacite, en vigueur depuis cinq ans ? Au cours d'une discussion, sur la glace, entre joueurs et arbitres, les combattants doivent argumenter dans la langue anglaise seulement... même en pays bilingue ? ...

Depuis quand, cet état de choses ? Tenez-vous bien ? Il y a cinq ans environ, le Canadien livrait une lutte acharnée au Détroit, sur la surface polie du Forum. Le capitaine du club Tricolore, Emile « Butch » Bouchard, osa mettre son grain de sel en français, en s'adressant à l'arbitre Georges Gravel, pendant que deux des joueurs du Détroit, Sid Abel et Ted Lindsay s'évertuaient à critiquer toutes les décisions du maître du logis...



**La force et l'habileté ne sont plus l'apanage du sexe fort, au judo, du moins. Le beau sexe, depuis quelques années, s'adonne à ce sport très sérieusement. De plus, la femme y réussit merveilleusement. On voit, à droite, Mme BIGOT, adversaire de la bigoterie, terrassant sa principale rivale, sur l'arène de la salle Wagram, de Paris, il y a quelques semaines. Au cours de la même soirée, cette habile lutteuse, qui se prétend championne féminine du Judo, en ce bas monde, a mis à la raison trois autres adversaires, en quelques minutes. A ce sport, paraît-il, il n'y a pas de chiqué. Tant mieux ! (Photo Intercontinentale, Cliché "Le Samedi").**

Abel, ombrageux, n'y comprenant rien, apostrophe le grand Butch, de cette manière laconique : « Parle donc anglais ! » Bouchard, sans perdre une seconde, lui répondit : « Je fus contraint d'apprendre, non sans difficulté, la langue anglaise, pourquoi ne t'efforces-tu pas d'apprendre la langue française ? Alors, tu pourras nous comprendre et laisser au rancart le substantif fanatisme ? » ...

Les deux joueurs du Détroit formulèrent leurs plaintes aux gouverneurs du hockey majeur. Depuis, le président Clarence Campbell, dans sa sagesse, décréta, non pas un séjour en prison pour ceux qui parlent français sur la glace, mais défense formelle de s'exprimer dans la langue de Molière, au cours d'une discussion avec l'arbitre ! ...

Heureusement, comme nous vivons dans un pays supposé démocratique, aucune amende n'est épinglée au tableau

de la N.H.L., au détriment d'un excellent joueur de hockey professionnel, qui ne peut s'exprimer convenablement qu'en une autre langue que celle de Gratien Gélinas, Tit-Coq au cinéma !

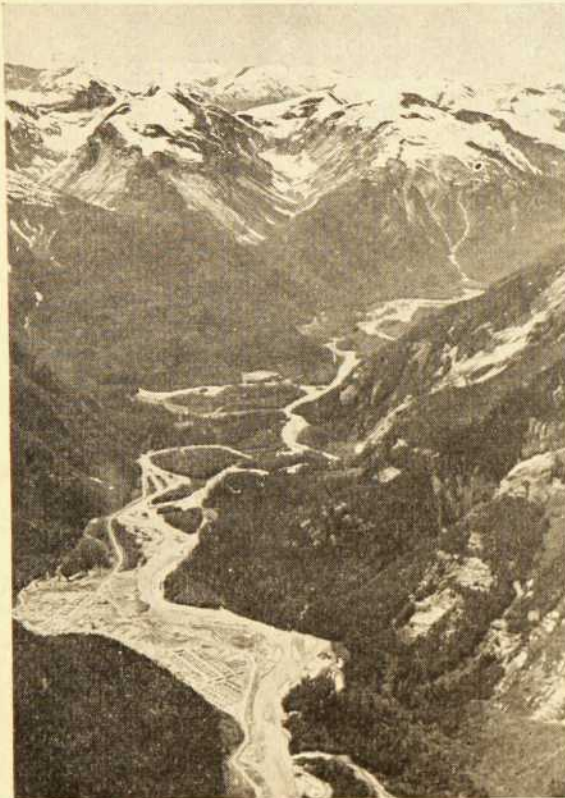
**Un cas douteux**

Un boxeur de Montréal se présente chez le psychiatre, pour s'y faire examiner :

— Mes amis, dit-il, croient qu'il y a quelque chose d'anormal en moi, tout simplement parce que j'aime les galettes de sarrasin et la soupe aux fèves brunes.

— Mais, cher pugiliste, de dire le médecin, il n'y a rien d'extraordinaire à cela ! Moi aussi j'aime beaucoup les galettes de sarrasin !

— Oh ! vous aussi vous les aimez ! s'exclame avec joie le boxeur. Alors, vous viendrez chez moi, l'un de ces soirs, j'en ai treize valises remplies !



Sinueuse et capricieuse, la rivière Kemano conduit au chantier de construction que l'on aperçoit en bas, à gauche. Voici le cadre grandiose choisi pour Kitimat où vivront quelque 12 mille hommes. Des équipes d'ouvriers y percent un tunnel sur le flanc ouest du mont Portal et vont à la rencontre de l'autre équipe occupée aux mêmes travaux sur le versant West-Tahtsa.

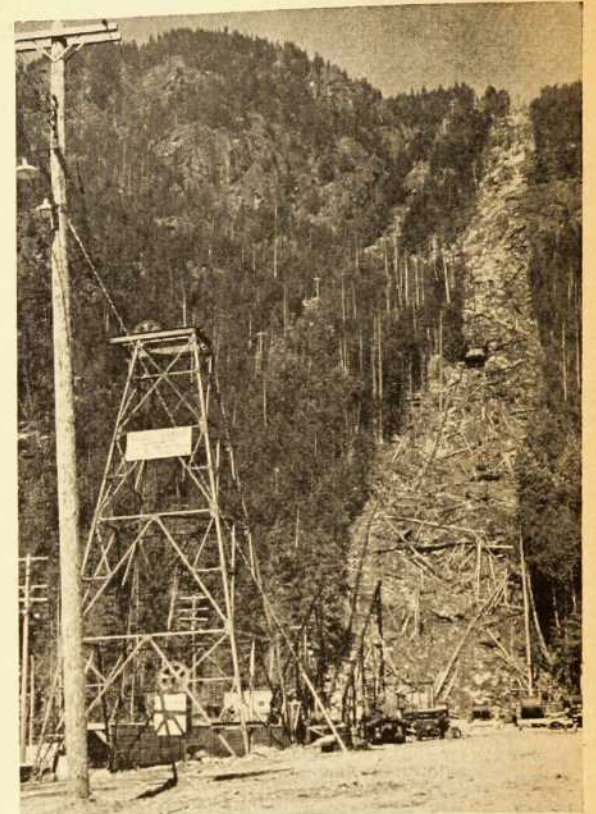
## Ça et là

SUR LE PLUS GRAND  
CHANTIER DU MONDE

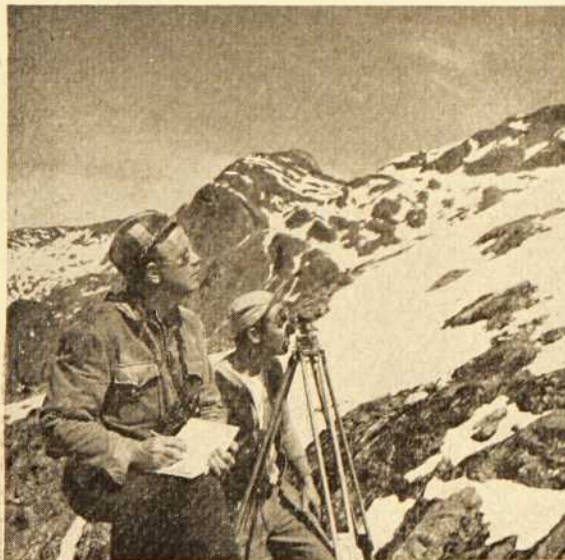
# KITIMAT

(C.-B.)

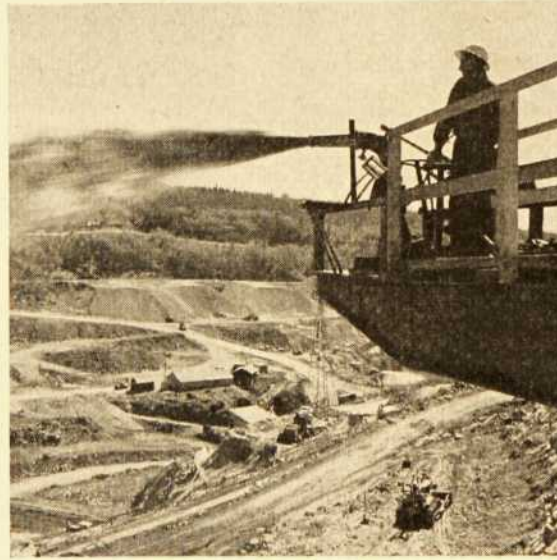
*où s'investissent des centaines de millions de dollars pour la création d'une nouvelle "ville de l'aluminium" à plusieurs centaines de milles de la civilisation.*



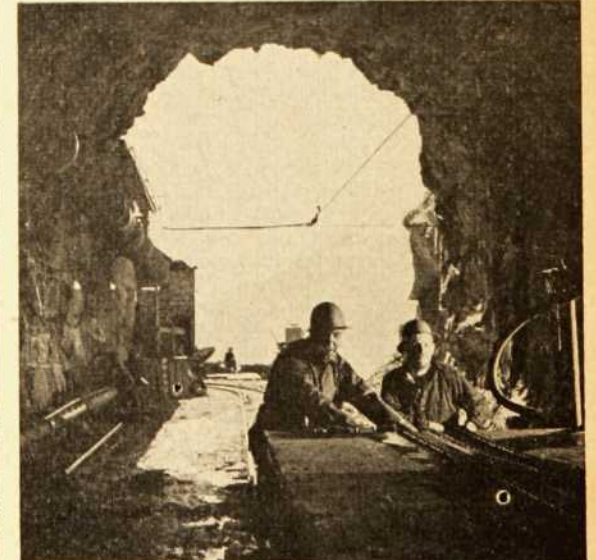
Une trouée a été hâtivement pratiquée dans la forêt pour laisser le passage à un téléphérique qui hisse les ouvriers et leur outillage au sommet du Kemano.



Des ingénieurs-géomètres transformés en alpinistes tracent la route que suivra la ligne de transmission sur le col Kildala, soit à plus de 5,000 pieds.



Une vue impressionnante de quelques terrassements effectués à Kitimat. Le matériel de remblai destiné au barrage Kenney, sur la rive Nechako, est arrosé par de puissantes moto-pompes. Ce barrage déviara le lit de la rivière vers l'Ouest et retiendra un vaste plan d'eau.



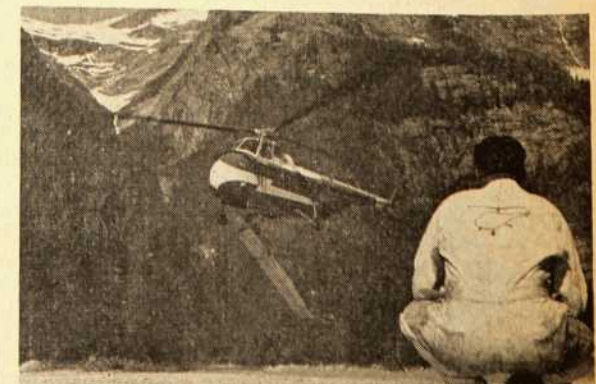
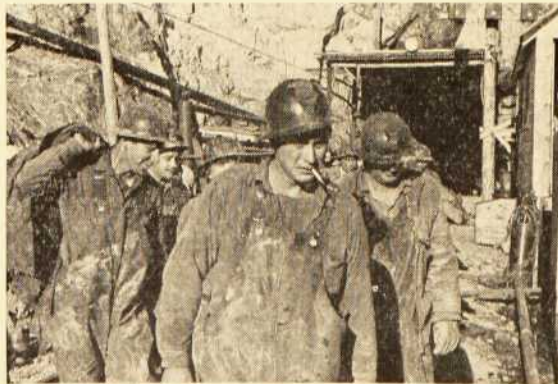
Le tunnel creusé sous le mont Portal sera finalement subdivisé en huit conduites alimentant séparément les turbines génératrices de courant électrique. Le premier rendement sera de 650,000 c.v. que l'on pourra facilement porter à 1,600,000 c.v.

Des douzaines de puissants camions et d'énormes pelles mécaniques travaillent sans cesse au transport de la terre et des rocs indispensables au barrage Kenney. A Kitimat les montagnes disparaissent ou se dressent comme par enchantement.

Plus de 6,000 hommes travaillent actuellement sur le chantier de l'Alcan. Une équipe de mineurs harassés par le rude travail souterrain quitte le tunnel pour un repos bien mérité. Les hommes sont éblouis par la lumière du jour.

Sur le col Kildala, on ne travaille que cinq mois par an. L'hélicoptère s'est avéré le meilleur moyen de transport pour les hommes, leur ravitaillement et leur matériel. On gagne ainsi le temps précieux qu'aurait nécessité le percement d'une voie d'accès.

(Photos O.N.F.)



## LE MASQUE NOIR

[ Suite de la page 9 ]

la cantatrice. Le corps, en se renversant, avait fait que les jambes s'étaient allongées. Les pieds touchant presque le mur contre lequel se trouvait la coiffeuse.

Le sang, maintenant figé, formait une mare à gauche du siège: de larges maculatures se voyaient sur le tapis et sur les dentelles recouvrant la table de toilette. Quelques gouttes avaient jailli sur le miroir.

Le corps était maintenant étendu sur le divan afin de faciliter les constatations médicales, en attendant le transport à l'Institut médico-légal.

Lhortier s'en approcha, le regarda longuement. L'expression du visage n'était point celle de la terreur, mais plutôt d'un intense étonnement. Seuls, les yeux grands ouverts et la crispation des mains révélaient les courtes affres de la rapide agonie.

Sur une chaise, une serviette blanche traînait. Le policier la plaça sur le visage de cette femme, qui avait été belle, célèbre et venait, en pleine jeunesse, en plein triomphe, de trouver une si épouvantable fin. Ayant accompli ce geste pitoyable, l'inspecteur quitta la loge et rejoignit le petit groupe que Monestier avait guidé vers le fond du couloir.

— Vous voyez, messieurs, il est impossible de se dissimuler ici. Si j'avais donné la lumière, l'assassin était fait comme un rat... En supposant, bien entendu, que vous vous soyez trouvés là, sans ça, c'est moi qui étais fait. Donc, remarquez bien la topographie des lieux: l'escalier en face, à gauche, le mur de la scène, pas une ouverture, naturellement; à droite les loges. Celle de l'Etoile est la première, ensuite, la seconde chanteuse, Mlle San Loranço, car toute la troupe, ou presque, vient d'Italie avec le chef d'orchestre, qu'on nomme le signor Barcelki. A la suite, le ténor, le baryton, la basse. Cinq loges en tout. Les autres artistes s'habillent au troisième étage.

— Vous possédez les clés de ces loges?

— Et même les doubles pour le cas d'incendie. J'ai apporté mon trousseau, c'est plus commode.

— Ouvrez.

L'une après l'autre, les quatre pièces furent minutieusement visitées. On n'y découvrit rien d'intéressant, si ce n'est le désordre qui suit une représentation et le démaquillage hâtif des artistes. Dans la loge de la signorina San Loranço, une superbe gerbe de fleurs trempait dans un pot à eau.

La loge du ténor était entièrement tapissée de photographies féminines, la plupart dédicacées en différentes langues: italien, espagnol et anglais, ce qui témoignait des nombreux voyages accomplis par l'artiste et des succès de tous ordres qui avaient illustrés ces voyages.

Enfin, la dernière porte refermée, on arriva au niveau de la fameuse fenêtre. Elle était, en effet, assez haute mais étroite, car elle ne tenait que la moitié du couloir, un lavabo occupant l'autre moitié.

Eusèbe avait dit la vérité en affirmant que cette fenêtre ne s'ouvrait que fort rarement. Quand on voulut manoeuvrer l'espagnolette, il fallut qu'un agent déployât toute sa force.

A l'aide d'une lampe électrique, l'inspecteur Lhortier examina scrupuleusement le rebord de la maçonnerie. Une averse était tombée au cours de la soirée, l'avait délavé: cette circonstance aurait été plutôt favorable. Or, pas la moindre trace ne se distinguait sur la pierre encore humide. Les inspecteurs purent, en outre, constater que ni gouttières ni échelles de secours

ne se trouvaient à proximité; quant à la distance du sol, le concierge n'avait pas exagéré.

Il fallut donc conclure qu'Eusèbe avait eu une hallucination. D'ailleurs, comment le meurtrier aurait-il pu quitter le théâtre, puisque toutes les issues en étaient closes et que la sortie réservée aux artistes était sous la surveillance du couple qui, en attendant l'arrivée de la police, avait de bonnes raisons pour demeurer en éveil.

II

DÉFINITIVEMENT chargé de poursuivre l'enquête par le juge d'instruction, M. Malpèrier, l'inspecteur Lhortier avait décidé, avant toute autre démarche, de se rendre à l'hôpital où la jeune habilleuse de la morte avait été transportée et de l'interroger, si elle était enfin sortie de l'inquiétante prostration que les médecins avaient constatée.

Lhortier savait peu de choses sur cette jeune fille: seulement qu'elle était française: une orpheline que Mme Doriano, dont le vrai nom était Blanche Dortal, avait recueillie au cours de son dernier séjour en France, il y avait de cela trois ans, détails qu'il tenait d'Adèle Monestier, laquelle était en très bons termes avec la jeune fille et, naturellement, en avait profité pour la questionner sur sa maîtresse et sur elle-même.

Quand il se présenta à l'hôpital Beaujon, et demanda à parler à l'infirmière sous le contrôle de laquelle se trouvait la salle où la malade avait été admise, il eut la chance de tomber sur une femme pleine de compréhension qui, d'elle-même, avait donné l'ordre d'isoler la nouvelle venue.

Rose reposait donc dans une petite chambre où elle était seule.

Sur la blancheur de l'oreiller, l'inspecteur aperçut un mince visage dont une chevelure mousseuse, d'un blond cendré, accentuait la pâleur. Deux grands yeux, d'un gris tirant sur le mauve, se fixaient sur lui, interrogatifs et peureux.

— Ne craignez rien, mademoiselle, je sais que vous avez encore besoin de beaucoup de ménagements. Si mes questions vous fatiguent, nous remettons à un autre jour, mais je sais que vous étiez très attachée à votre patronne. Vous devez souhaiter que le meurtrier soit puni.

La jeune fille joignit les mains. Un tremblement secoua ses frêles épaules.

— Mon Dieu! Elle est morte!

Deux grosses larmes coulèrent sur la joue couleur de cire.

— On ne vous l'avait pas dit, fit le commissaire, fort ennuyé de sa maladresse.

— Non, monsieur!

— Alors, je regrette infiniment... Voulez-vous que je vous laisse?

— Non. Je veux avoir la force. Il faut la venger, n'est-ce pas?

— On tâchera, mademoiselle. Voyons, que savez-vous?

— Oh! bien peu de choses. Ce soir-là, comme tous les soirs, j'avais accompagné Madame au théâtre. Elle ne voulait que moi pour l'habiller. Je la suivais aussi sur la scène, afin de lui mettre son manteau sur les épaules quand elle avait terminé. Comme ça, je l'entendais chanter. C'était si beau! Surtout ce cinquième acte d'Othello, quand Madame chantait la prière à la Vierge, et puis l'air que vous appelez en français la *Chanson du Saule*. Quand elle commençait son récitatif: « *Mia madre avea una povera ancilla* », il me semblait que c'était de moi qu'elle par-

lait: une pauvre servante. Ah! sans Madame, que serais-je devenue?

— Ne vous exaltez pas, mon enfant. Vous allez vous faire du mal.

Il la laissa pleurer silencieusement durant quelques minutes. Enfin, d'elle-même, elle reprit son récit.

— La soirée s'était passée comme de coutume, sans incident; c'avait été l'habituel triomphe après la scène de la mort... de la mort!

Elle sanglota encore.

— Nous sommes remontées ensemble. Je suivais Madame et, derrière moi se trouvait le signor Tullio Baracci, celui qui joue Othello, vous savez? Il me plaisait, disant que j'étais toujours sur les pas de ma maîtresse comme un petit chien fidèle. Nous sommes entrées dans notre loge, le signor a continué son chemin. J'ai refermé la porte. Là, se place un incident, mais cela n'a certainement aucune importance.

— Tout a de l'importance, petite.

— Eh bien! Madame avait l'habitude de s'envelopper dans un grand peignoir de velours bleu de nuit, un vêtement très chaud, car elle était très frileuse. Or, ce peignoir que nous avions laissé sur une chaise, se trouvait à terre et une boîte de poudre avait été renversée sur lui. Madame m'a traitée de maladroit, mais je vous jure que ce n'est pas moi qui avais commis cette sottise. Enfin, j'ai emporté le vêtement dans le couloir pour le brosser; quand je suis revenue vers la loge, j'ai vu la porte s'ouvrir et une silhouette sombre s'interposer entre la lumière et moi.

— Mais le couloir était éclairé?

— Oui, monsieur, mais il est éclairé par deux ampoules assez faibles. L'une, celle qui est à l'entrée de l'escalier, ne fonctionnait pas depuis la veille au soir. On avait bien prévenu l'électricien. Il avait oublié, sans doute. L'autre se trouve à l'extrémité, auprès des lavabos. C'est de là que je venais. J'avais même essayé d'ouvrir la fenêtre, mais l'espagnolette était rouillée et je n'en ai pas eu la force.

— Pourquoi vouliez-vous ouvrir cette fenêtre?

— Pour secouer la poudre au-dehors, monsieur.

— Oui, je saisis, fit Lhortier, souriant devant ce souci de bonne petite ménagère. Bon, continua-t-il, vous voilà donc face à face avec un homme qui sort de chez votre maîtresse. Vous avez dû, cependant, entrevoir son visage, son aspect physique?

— Je n'en ai pas eu le temps. Il m'a frappée sur la tête tout en m'arrachant le peignoir que je portais sur le bras. J'ai suffoqué, perdu connaissance...

— Mais son visage?

— Il n'avait pas de visage, monsieur l'Inspecteur. Il portait un masque noir. Cela, j'en jurerais!

— Un masque! En êtes-vous certaine?

— Absolument certaine, monsieur l'Inspecteur.

— Il n'a pas dit un mot, en vous voyant devant lui?

— Pas un mot. Il a frappé tout de suite. Je ne sais rien de plus.

— Mais cet homme ne vous rappelait pas un des familiers de votre maîtresse?

— Oh! non. D'ailleurs, la signora — je veux dire Mme Doriano — recevait très rarement dans sa loge. Quelques journalistes, les jours de premières, pour sa publicité. Les admirateurs ou adorateurs étaient consignés.

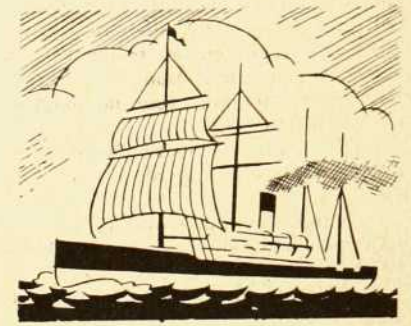
— Elle devait cependant en avoir. Bianca Doriano était très belle.

— Elle était aussi belle que bonne, monsieur, et son talent...

Les larmes recommençaient à inonder le petit visage triste.

— Chez elle à son domicile, elle recevait bien quelques intimes?

L'histoire de la Poste canadienne—No 3



## Le premier service postal transatlantique du Canada

Il y a près de 100 ans, en septembre 1855, que fut inauguré le premier service postal transatlantique canadien entre la Grande-Bretagne et le Canada par la voie du Saint-Laurent. Les paquebots-poste, exploités à l'entreprise pour le compte de ce qui était alors la province du Canada, traversaient l'Atlantique en 12 ou 13 jours vers l'ouest, et en 11 ou 12 jours vers l'est. Au commencement, les dépêches faisaient la traversée toutes les deux semaines mais, en 1859, le service devint hebdomadaire et fut tellement apprécié que le gouvernement des États-Unis y recourut pour transporter le courrier d'Europe destiné aux États de la Nouvelle-Angleterre et à la région florissante située entre Détroit et Chicago.

Avant l'établissement d'un service de paquebots jusqu'à Québec et Montréal, le courrier d'outre-mer parvenait à la province du Canada par voie d'Halifax. Il prenait presque deux semaines à traverser l'Océan. Ensuite, il était transmis par voie de terre à Pictou (N.-E.) et, 5 jours et demi plus tard, arrivait à Québec.

### L'aéroposte transocéanique



Aujourd'hui, le paquebot-poste traverse l'Atlantique en beaucoup moins de deux semaines. En outre, des avions transportent en quelques heures vos lettres et vos colis entre le Canada et les pays d'outre-mer. Pour une livraison commode et très rapide, utilisez la poste aérienne pour outre-mer. En voici le tarif:

Royaume-Uni, Irlande du Nord, république d'Irlande et Europe	15¢ par quart d'once
Bermudes, Antilles, Amérique centrale et du Sud	10¢ par quart d'once
Afrique, Asie, Océanie	25¢ par quart d'once

NE MANQUEZ PAS D'AFFRANCHIR EN ENTIER VOS ENVOIS-AVION—Autrement, le destinataire aura à payer le double de l'insuffisance de port! Pour plus de sûreté faites peser ces lettres au bureau de poste. N'essayez pas d'en deviner le poids. Aidez votre bureau de poste à vous bien servir.



## POSTES CANADA

L'hon. Alcide Côté  
C.R., M.P.  
Ministre des Postes

W. J. Turnbull  
Sous-ministre  
des Postes

— Oh! bien peu nombreux: des camarades de théâtre, des artistes de passage que Madame avait connus au cours de ses tournées. Parfois, une personnalité de la colonie italienne, des gens qui l'avaient entendue à Rome, Florence ou Milan et tenaient à lui rappeler leur admiration.

— Parmi ces gens, vous ne soupçonnez personne ?

— Oh! non, monsieur! Personne n'a pu commettre un si abominable forfait!

— Il faut cependant que je vous pose une question délicate. Jeune, belle et célèbre, Bianca Doriano n'avait pas d'ami? Comprenez-moi, je veux dire une liaison?

— Non, monsieur! Je comprends ce que vous voulez dire. Il n'y avait personne dans la vie de ma pauvre maîtresse. Personne!

— Cependant, à l'encontre des autres artistes qui se font appeler Mademoiselle jusqu'à l'extrême vieillesse, Bianca Doriano était désignée sous le titre de Madame ?

— C'est qu'elle y avait droit, monsieur, car elle avait été mariée.

— Pouvez-vous me donner quelques détails sur ce mariage ?

— Presque rien, monsieur l'Inspecteur. Je suis entrée au service de Madame alors qu'elle était déjà séparée de son mari.

— Qui se nommait ?

— Je ne l'ai jamais su son nom.

— Il vit en Italie ?

— Je ne sais pas. Je sais que Madame avait été très malheureuse et que la séparation définitive était intervenue.

— A titre de simple indication, mon enfant, pouvez-vous me dire votre nom et me donner quelques détails sur vous-même? sur votre entrée chez Mme Doriano ?

— Certainement, monsieur. C'est bien simple: je m'appelle Rose Leduc. Je suis née à Paris, dans le dix-huitième, le 21 mai 1929. J'ai perdu ma mère étant toute petite. Mon père était un simple artisan. Il avait un modeste atelier d'horlogerie, dans la rue des Abbesses. J'avais dix ans quand la guerre a éclaté. Mon père, m'a-t-on dit, faisait de la résistance contre les Allemands. On l'a arrêté, déporté en Allemagne. Il y est mort. Une vieille tante m'a recueillie. C'est elle qui prenait soin du ménage de Mme Dortal et l'a soignée durant la maladie qui l'a emportée. Quand Mme Bianca a pu revenir en France, ma tante, elle aussi, venait de mourir. On lui a conté ma détresse. J'étais seule, j'avais seize ans. Elle a eu pitié de moi et a offert de me prendre avec elle. Depuis, je ne l'ai jamais quittée. Dans tous ses voyages, je l'ai accompagnée et, par-tout, elle ne voulut que moi pour la servir.

La voix de la jeune fille s'assourdissait: ses pommettes, si pâles quand le commissaire était entré, se coloraient d'une rougeur fébrile.

Lhortier jugea qu'il serait inhumain de continuer un interrogatoire qui avait donné, évidemment, tout ce que pouvait révéler la petite suivante de la cantatrice.

Il se retira donc après quelques paroles encourageantes et reprit le chemin du Quai des Orfèvres où l'attendait le rapport du médecin légiste à qui avait été confiée l'autopsie.

III

L'avis du praticien était formel. La victime avait été frappée à l'improviste, alors qu'elle recevait, sans appréhensions ni craintes, celui qui allait être son meurtrier. L'artiste était assise, presque dans la position où le corps avait été découvert. L'homme — la force déployée pour frapper un

coup mortel excluait un crime commis par une femme — s'était avancé tranquillement jusqu'à toucher presque le dossier du fauteuil sur lequel Bianca était assise. Soudain, il avait levé le bras et frappé en plein coeur la femme dont le buste s'était légèrement tourné vers son interlocuteur.

La lame, dirigée de haut en bas, avait rencontré le coeur. La mort avait été quasi instantanée. Le poignard retiré de la plaie avait laissé le sang s'écouler comme l'eau d'une source. Avec beaucoup de sang-froid et d'adresse, l'assassin avait pu éviter de tacher ses mains et ses vêtements.

Le commissaire Lhortier réalisait parfaitement la scène et la complétait même.

Le meurtre accompli, l'homme avait mis un masque sur son visage, car il savait imminente le retour de la petite camériste. En effet, sur le seuil, il s'était heurté à Rose Leduc, l'avait frappée, bâillonnée sous l'étoffe du peignoir... puis il s'était sauvé. Là, une difficulté surgissait.

Était-il parvenu à quitter le théâtre, favorisé par le désordre qui suit toute représentation, parmi les allées et venues des artistes, des machinistes, des habilleuses? Les choristes qui ne participaient pas au dernier acte devaient encombrer l'escalier et un inconnu, se mêlant à leur flot, n'aurait pas été remarqué. Mais, d'après le témoignage des habilleuses, les choristes étaient déjà partis quand le rideau se baissa pour la dernière fois, également le second ténor chargé du rôle de Cassio et les personnages de second plan qui avaient paru au cours de l'ouvrage.

Restaient donc les protagonistes du dernier acte qui, tous, pour une raison parfaitement plausible et contrôlable, s'étaient hâtés de sortir laissant, à l'encontre des autres jours, la prima donna seule à cet étage. Et puis, il y avait le témoignage — un peu sujet à caution, telle la pusillanimité du pauvre homme était grande — du concierge au sujet de cette vision, née peut-être de son imagination troublée.

Les circonstances du crime paraissent, par contre, parfaitement déterminées. Pour le commissaire, la scène se déroulait avec une parfaite netteté. L'homme, errant dans le théâtre, se dissimulait en attendant le moment d'agir. Du recoin où il se cache, il voit sortir de leurs loges la seconde chanteuse, et les deux hommes titulaires du rôle d'Othello et de celui d'Iago, pressés de se rendre à un concert où ils doivent se faire entendre. Tous trois, ont à peine pris le temps de changer de costume.

Presque aussitôt, Rose quitte la loge de la première chanteuse, le peignoir sali sur le bras.

Ici, le policier émettait une hypothèse qui devait être exacte. C'était le meurtrier lui-même qui avait jeté le vêtement à terre et renversé la boîte de poudre afin de provoquer la brève sortie de la jeune fille et pouvoir aborder Bianca alors qu'elle était seule. Fausse clé, étourderie de la femme de chambre oubliant de refermer la porte avant de descendre sur la scène? Ce point serait facile à élucider. Ensuite, les événements avaient suivi leur cours, conduits par une volonté diabolique et puissamment aidée par la chance.

Restaient les mobiles qui avaient pu pousser l'inconnu à tuer cette femme? Le vol devait être écarté. Le sac de la victime qui contenait une assez forte somme n'avait pas été touché, pas plus que le collier de perles, souvenir d'une triomphale tournée en Amérique, et les quelques bagues de prix que l'artiste portait sur elle.

L'intérêt étant écarté, restaient la jalousie ou la vengeance.

Lhortier en était là de ses déductions quand la sonnerie du téléphone retentit. Le Chef de la Police Judiciaire l'appela d'urgence à son bureau.

Le commissaire trouva son supérieur le front soucieux, se promenant de long en large dans son bureau.

— Eh bien, commissaire: du nouveau pour l'affaire du *Lyrique* ?

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	3	8	2	5	4	3	7	2	6	4	3	5	2	6	4
L	N	U	U	E	S	O	P	N	A	O	M	S	E	R	Y
4	8	3	6	5	2	7	4	3	6	2	5	4	6	3	8
E	N	B	G	P	M	R	Z	R	E	E	E	P	N	E	E
7	6	2	7	5	4	8	2	6	3	7	4	2	5	3	6
O	T	I	J	R	L	A	L	V	U	E	U	L	E	X	I
7	4	6	3	5	2	8	4	3	6	2	5	4	6	2	7
T	S	E	V	Z	E	U	C	I	N	U	E	O	D	R	S
8	6	2	7	5	4	6	2	8	3	6	4	2	5	3	7
B	R	E	P	N	U	A	S	A	S	A	R	E	C	I	L
7	5	3	6	7	2	8	4	3	5	2	6	4	3	7	6
E	O	T	P	N	M	I	A	E	R	A	O	G	U	D	I
4	7	2	8	5	3	6	2	7	4	8	2	7	6	3	4
E	I	I	N	E	R	N	N	D	U	E	E	E	T	S	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Pas encore, patron. L'assassin n'est pas tombé de la dernière averse; il a pris ses précautions. Pas la moindre empreinte n'a été relevée par nos services.

— Embêtant, très embêtant; enfin, je vous ai appelé pour vous mettre au courant des découvertes faites, ce matin, au domicile de la défunte. D'abord, son identité... une identité... voyante, si j'ose m'exprimer ainsi. Bianca Doriano, née Blanche Dortal, s'appelle, en réalité, la Princesse Reggiani.

— Mince! Une princesse sur les planches! On aura tout vu.

— Ne plaisantez pas, Lhortier. Voici d'ailleurs les notes que je reçois à l'instant de l'ambassade? En 1934, Blanche Dortal, après un an d'études au Conservatoire de Paris, accepte les offres d'une ancienne cantatrice italienne qui, de passage en France, a entendu par hasard la jeune élève et lui promet de faire sa fortune. Elle l'emmena à Florence où elle débute avec succès, environ deux années plus tard. Ce fut le commencement d'une carrière exceptionnellement brillante. En 1939, la guerre éclatait. Bianca chantait alors à Naples, au théâtre San-Carlo. Je ne sais à la suite de quelles circonstances, elle fit la connaissance du prince Angélo Reggiani, Sicilien d'origine. Elle devint sa femme. Le ménage ne fut pas très heureux car l'Etoile reprit, presque aussitôt, le cours de ses engagements. On chuchotait que le prince, fort désargenté et ne se maintenant que grâce aux libéralités du Duce, dont il était un fervent partisan, ne dédaignait pas d'empocher les cachets que touchait son épouse. Celle-ci se fatigua sans doute de ce rôle: elle envoya promener son prince.

— Qu'est-il devenu ?

— Ça, c'est une autre histoire. Quand l'Italie se libéra de l'emprise fasciste et de l'Allemagne, Angélo Reggiani prit le même parti que son illustre patron. Il s'enfuit, avec l'intention probable de se réfugier en Allemagne. Plus chanceux que le Duce, il ne fut pas repris. Court-il encore? A-t-il trouvé la mort dans la retraite? En tout cas, il est acquis que la princesse n'a pas porté le deuil de cet antipathique mari auquel on attribue de funestes et sanglantes activités contre les ennemis de Mussolini. Bianca Doriano n'a jamais voulu être appelée Princesse Reggiani; elle a vécu, affirmé-t-on, de son talent, avec une parfaite dignité.

— En somme, patron, tout ceci ne peut guère faire avancer l'enquête ?

— Attendez! Parmi les papiers de Mme Doriano, le juge d'instruction a découvert un testament.

— Et alors ?

— Un testament qui institue Rose Leduc légataire universelle de Mme Doriano, alias princesse Reggiani, testament tout récent, puisqu'il date de l'arrivée de la cantatrice à Paris.

— Pressentiment de sa mort prochaine ?

— Je ne crois pas aux pressentiments, mais il me semble que le mobile du crime commence à apparaître.

— A mon tour de ne pas saisir votre pensée, chef.

— Cela me surprend de la part d'un vieux routier comme vous, Lhortier. Voyons, à qui profite la disparition de Bianca? A sa légataire, Rose Leduc. De là à supposer que cette fille, parfaitement au courant de tout ce qui était relatif à sa maîtresse, ait organisé le coup...

— Vous croyez que cette petite ?...

— Elle seule, évidemment pas. Mais elle a su se créer un complice. Rose Leduc est parisienne. Elle a dû trouver d'anciennes relations. Enfin, pour M. Malpérier, sa culpabilité ne fait pas de doute. Je pense même qu'il va

lancer un mandat de dépôt contre cette fille.

— Mais, c'est insensé! J'ai la ferme conviction que cette petite n'est pour rien dans ce drame. L'arrêter sera un déni de justice et une maladresse, car, pendant ce temps-là, le véritable criminel aura la partie belle et nous filera entre les doigts.

— Avez-vous une autre piste? Non, n'est-ce pas?

« Alors, le mieux est de suivre celle-ci, le plus consciencieusement possible. C'est ce que je vous demande de faire, commissaire.

L'ordre était formel. Sans ajouter une parole, le policier s'inclina et gagna la sortie.

L'entrevue qu'il eut ensuite avec M. Malpérier fut assez décevante.

Le juge tenait à son idée et, surtout, à donner une prompt solution du problème aux journalistes de tous pays qui assaillaient son cabinet.

Ce que la presse nommait le « crime du Théâtre lyrique » avait causé une vive émotion, aussi bien aux Parisiens que dans les pays où le nom de Bianca Dorian s'était imposé, soit par des tournées dont l'artiste était la vedette, soit par le disque et la radio.

En Italie, l'effet avait été plus grand encore car bien peu nombreux étaient les initiés sachant que la prima donna était Française.

Depuis que la découverte d'un testament semblait désigner une coupable possible — sinon exécutrice du meurtre, du moins instigatrice et bénéficiaire — le juge pouvait, devant l'auditoire qui le guettait dans les couloirs du Palais de Justice et, parfois, arrivait à forcer la porte de son cabinet, prendre des airs mystérieux, énoncer des sous-entendus en disant long. Aussi, les articles de première page annonçaient, avec l'assurance que M. Malpérier avait insufflée à leurs auteurs, que la police était sur le chemin de la vérité et que l'arrestation de l'assassin était une question d'heures.

Et, cependant, en face du commissaire chargé des recherches, M. Malpérier dut bien avouer qu'il n'avait aucune preuve tangible contre la malheureuse Rose.

— Mais c'est à vous, Lhortier, qu'il incombe de les découvrir. Que diable! Je vous donne la clé, à vous de vous en servir. Il faut fouiller le passé de cette fille. N'oubliez pas qu'elle a vécu à Paris jusqu'à sa treizième année, traîné sur le pavé de Montmartre. Elle a dû fréquenter pas mal de mauvais garçons. Que l'un d'eux ait été son ami, voilà ce qu'il faut savoir. Mme Dorian, seule au monde, s'était attachée à sa protégée. Celle-ci obtient que l'on teste en sa faveur. Naturellement, dès son arrivée à Paris, la fille Leduc a renoué les relations douteuses d'autrefois. Qu'elle ait eu l'idée du crime ou qu'on la lui ait imposée, sera à établir pour déterminer son degré de culpabilité. Allons, mettez-vous à l'oeuvre, commissaire, et réussissez promptement. Il y va du prestige de la police. Votre chef pense exactement comme moi.

— Monsieur le Juge, je vais immédiatement commencer cette enquête mais, d'avance je suis certain qu'elle ne donnera pas ce que vous croyez. Rose Leduc est innocente.

— Innocente! s'exclama M. Malpérier qui avait bondi sur son fauteuil. Innocente! mais tout l'accuse. La minute avec laquelle le crime a été préparé, l'absence des protagonistes du cinquième acte, la poudre renversée... D'ailleurs, si elle était innocente, le meurtrier l'aurait tuée comme il avait tué sa maîtresse.

— Ce n'est pas certain. Dans la pénombre, Rose ne pouvait voir son visage qui, du reste, était masqué.

— Masqué! c'est cette petite qui le dit.

— Admettons qu'elle dise vrai et la logique confirme cette assertion. Malgré toutes ces précautions, l'homme aurait pu se trouver face à face avec une habilleuse, un pompier, un visiteur attardé, quelqu'un descendant du troisième étage. J'admets donc la nécessité du masque noir.

— En tout cas, masqué ou non, il ne fait aucun mal à la demoiselle.

— Aucun mal? Vous oubliez le coup porté au sommet du crâne?

— Si peu grave que les premières constatations médicales n'en font mention.

— La jeune fille était sans connaissance. De l'avis même du docteur si elle n'avait pas été secourue par Eusebe, l'asphyxie n'aurait pas tardé à faire son oeuvre.

— Ce sont les risques à courir.

— Si l'assassin ne s'est pas servi de son arme, c'est probablement qu'il avait eu le soin de l'envelopper ou de la remettre dans un fourreau, ou bien qu'il aurait pu n'être pas aussi adroit qu'il l'avait été devant une femme assise et sans méfiance. Rose, simplement blessée, aurait crié: l'alarme aurait été donnée.

— Mais le théâtre était désert.

— Pas à ce moment, sans doute, car le crime a été commis peu de temps après le dernier rideau.

— Qu'en savez-vous?

— Le fait que Madame Dorian portait encore le déshabillé blanc de Desdémone le prouve. Elle avait juste eu le temps de recoiffer ses cheveux qu'elle laissait épars dans son rôle. Ensuite, elle a demandé sa robe de chambre. Rose l'a cherchée, retrouvée sur le sol. Il est à peu près certain que les pompiers avaient à peine commencé leur ronde.

— Fait bizarre, ils n'ont pas vu le corps de la camériste?

— Faute de service, évidemment. Aucun appareil de sécurité ne se trouvant dans ce couloir, personne n'a songé à s'y engager.

— Vous avez réponse à tout, commissaire. Donc, d'après vos savantes déductions, nous n'aurions guère de chances de mettre la main sur ce fameux masque noir? Permettez-moi de penser différemment et de compter sur les aveux de la fille Leduc pour nous le désigner.

— Vous allez l'arrêter? Mais, son état?

— Je sais: le directeur de l'hôpital n'est pas d'avis de la transporter à l'infirmerie du Dépôt avant deux ou trois jours. Je viens de lui téléphoner. En attendant, j'irai à Beaujon, interroger la fille Leduc... Vous m'accompagnez, Lhortier?

— J'allais vous le demander, Monsieur le Juge.

— Je pense que vous sortirez vaincu de cette entrevue et n'aurez plus qu'à procéder à l'arrestation du meurtrier: quelque voyou, assurément!

IV

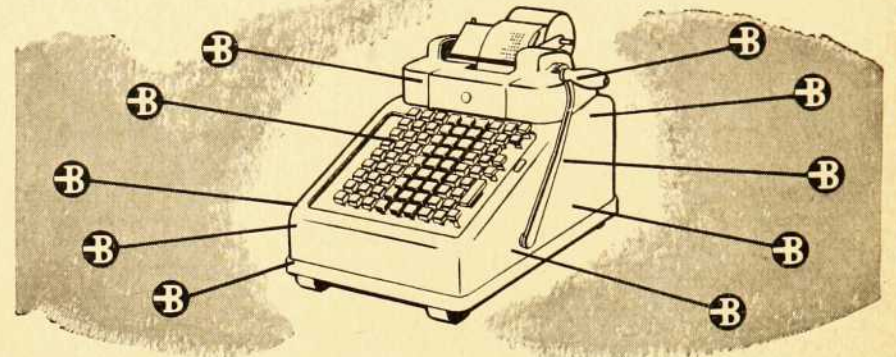
**M.** MALPÉRIER était revenu de Beaujon moins victorieux qu'il ne l'escomptait. Devant les trois hommes qui entouraient son lit — le juge d'instruction avait emmené son greffier — Rose, incompréhensive, d'abord, révoltée et épouvantée ensuite, n'avait pu qu'opposer ses véhémentes protestations à l'accusation, sinon formelle, du moins sous-entendue.

A bout d'arguments sous la logique desquels il espérait anéantir tout esprit de résistance, le juge avait asséné un dernier coup à la patiente: celui du testament. Mais Rose se dressa sur sa couche, soulevée par l'indignation.

— Je ne savais pas! Je jure que

Vérifiez ces avantages additionnels de

Burroughs



chez le marchand Burroughs de votre voisinage...



Ces avantages — réunis dans une Burroughs seulement — font des Burroughs vos meilleurs achats de machines à additionner.

- ✓ La soustraction est aussi rapide que l'addition
- ✓ Total ou sous-total avec un seul coup de clef
- ✓ Les zéros s'impriment automatiquement — épargne de temps de 30% dans le doigter
- ✓ Listes et totaux toujours visibles
- ✓ Apparence moderne, compacte
- ✓ Les clefs pressées par erreur se corrigent facilement avant l'impression du montant
- ✓ Des formules étroites peuvent être insérées dans le charriot pour listes et totaux directs
- ✓ Des signaux clairs assurent le dégagement positif de la machine
- ✓ Les clefs et la barre du moteur peuvent être pressées simultanément pour plus de vitesse
- ✓ Précision à vie — prouvée par les 67 ans de service de Burroughs dans les affaires.

Vous pouvez essayer ces caractéristiques Burroughs. Demandez une démonstration chez le marchand Burroughs ou à la succursale Burroughs de votre voisinage. Voyez comment vous pouvez épargner du temps, de l'effort et de l'argent avec la Burroughs appropriée à vos calculs. Burroughs Adding Machine of Canada, Limited, Windsor, Ontario.



PARTOUT OÙ IL Y A DES AFFAIRES, IL Y A

Burroughs



# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

### Rizotto aux tomates

2 c. à tb. de beurre  
1 oignon finement haché

1/2 tasse de riz

1 tasse d'eau bouillante  
2 tasses de tomates

Faire revenir dans le corps gras bien chaud l'oignon. Y ajouter le riz préalablement lavé et asséché dans un linge puis les tomates et l'eau et 1 c. à thé de sel. Laisser mijoter jusqu'à parfaite cuisson du riz, 1/2 heure environ. Si l'on brasse le riz, le faire avec une fourchette, pour ne pas écraser les grains. Bien assaisonner. Dresser sur plat chaud et mettre sur le dessus des tranches de bacon rôties ou de la saucisse. Servir bien chaud. 4 services.

### Porc à la basquoise

3 livres de porc dans l'épaule  
2 c. à tb. de farine  
1 gousses d'ail

2 tasses de lait chaud  
1 oignon  
Sel et poivre

Faire chauffer à blanc 1 petit chaudron en fer si l'on en a ou à défaut, une casserole d'aluminium. Y faire dorer la viande de tous côtés. Ajouter la gousses d'ail écrasée et l'oignon haché. Délayer dans le lait les 2 c. à tb. de farine et verser sur la viande. Laisser cuire 3 heures à petit feu. 1/2 heure avant la fin de la cuisson, y mettre les pommes de terre préalablement cuites dans l'eau bouillante salée, 15 minutes seulement. La cuisson se terminera avec la viande. Cette façon de faire cuire le porc est délicieuse et digestible.

### Rarebit au macaroni

1 tasse de fromage râpé ou coupé en tranches minces  
1 tasse de macaroni cuit et coupé en petits bouts  
Quelques grains de cayenne (poivre rouge)  
1/4 de c. à thé de moutarde en poudre

1/4 de tasse de lait  
2 c. à tb. de beurre  
1 jaune d'oeuf battu

Mettre dans un bain-marie le beurre et le fromage et brasser jusqu'à ce que le fromage soit fondu. Battre le jaune d'oeuf avec le lait et ajouter graduellement au fromage fondu. Assaisonner avec la moutarde, le sel et le poivre de cayenne, quelques grains seulement car le poivre de cayenne est du poivre rouge très piquant; il faut en user modérément. Ajouter le macaroni et servir très chaud sur des tranches de pain grillées. 4 services.

### Timbales d'oeufs

2 c. à tb. de beurre  
3/4 de tasse de lait  
1/8 de c. à thé de poivre

3 oeufs

2 c. à tb. de farine  
1/2 c. à thé de sel  
1 c. à tb. d'oignon haché

Faire chauffer le beurre et y faire revenir l'oignon légèrement. Ajouter la farine puis le lait et cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter les jaunes d'oeufs légèrement battus. Battre les blancs et les incorporer au mélange. Verser dans des tasses beurrées ou des moules et placer dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude. Cuire à 350° F. 40 à 45 minutes ou jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Démouler et servir avec une sauce aux tomates.

Sauce aux tomates :

1 tasse de sauce blanche épaisse  
2 tasses de tomates  
1 gousses d'ail  
1 feuille de laurier

Faire cuire les tomates et les assaisonnements 20 minutes. Cculer et bien mélanger avec la sauce blanche faite comme suit :

Mettre dans une casserole 3 c. à tb. de beurre, 3 c. à tb. de farine, délayer avec 1 tasse de lait et cuire jusqu'à épaississement. Servir avec les timbales d'oeufs. 4 à 5 services.

### Brioche chaudes à la cannelle

1 c. à tb. de sucre  
1 tasse de lait  
1 enveloppe de levure granulée

2 oeufs

1 c. à thé de sel  
3 à 4 tasses de farine  
2 c. à tb. de shortening

Faire dissoudre la levure dans 1/2 tasse d'eau tiède et 1 c. à thé de sucre. D'autre part, faire chauffer le lait jusqu'à ce qu'il soit tiède, y ajouter le shortening, le sucre et le sel puis les 2 oeufs légèrement battus. Y mettre la levure préalablement dissoute durant 10 minutes puis ajouter 1 tasse de farine. Bien battre le mélange puis y mettre le reste de la farine ou jusqu'à ce que la pâte ait la consistance d'une pâte à tarte. Renverser sur une planche à pâtisserie et pétrir la pâte jusqu'à ce qu'elle soit élastique et bien lisse. Y ajouter de la farine si nécessaire mais il est préférable de ne mettre que la quantité indiquée si l'on veut obtenir une pâte légère. Mettre dans un bol beurré, badigeonner le dessus de shortening fondu, couvrir d'un linge sec et laisser lever au double du volume. Renverser la pâte sur la planche, étendre à 1/4 de pouce d'épaisseur. Badigeonner de beurre fondu, saupoudrer généreusement de cannelle et de sucre, 1 c. à thé de cannelle pour 2 c. à tb. de sucre. Rouler comme un gâteau roulé. Couper à l'épaisseur d'un pouce. Badigeonner un moule de beurre et de cassonade, y mettre les rondelles de pâte, les unes à côté des autres sans les tasser, couvrir d'un linge, laisser lever, badigeonner de beurre fondu, saupoudrer de cannelle et de sucre et faire cuire durant 20 minutes dans un four de 400° F.

je ne savais pas! Jamais Madame ne m'avait parlé de cette intention!

Intervenant pour la première fois, Lhortier questionna :

— Mme Doriano était-elle riche ?

Un peu rassurée par le ton bienveillant du commissaire, Rose leva vers lui ses grands yeux candides.

— Je ne sais pas, monsieur. Madame gagnait de très beaux cachets, cependant elle disait souvent que le métier d'artiste ne conduit pas à la fortune et qu'un ou deux mois de repos font perdre le bénéfice d'une fatigante tournée. Elle plaisantait, peut-être ?

— Vous étiez bien traitée, vous aviez de bons gages ?

— Oh! oui. Madame me considérait presque comme une amie. J'avais au-delà de mes besoins. Quant à mes gages, Madame plaçait chaque mois à mon nom, une petite somme. Elle disait que ce serait ma dot quand je me marierais.

— Vous avez donc des projets de mariage ? intervint le juge.

— Oh! non, monsieur! J'étais trop heureuse avec Madame pour songer à la quitter.

— Alors, vous avez un ami ?

— Un ami! Mais, c'est faux!

Une telle sincérité éclatait dans le ton de cette réponse que le magistrat n'osa insister.

La seule indication que Lhortier emporta de cet interrogatoire fut que, le surlendemain de son arrivée à Paris, Bianca avait reçu une lettre adressée au théâtre. Elle l'avait mise dans son sac et ne l'avait lue qu'en rentrant chez elle, à l'issue de la répétition. Cette lecture avait paru la bouleverser. Or, le testament portait la date du lendemain, ce fut par conséquent après l'arrivée de cette lettre que Bianca Doriano rédigea le testament olographe retrouvé dans ses papiers et qui instituait comme légataire universelle, sa petite protégée. Pressentiment de sa fin prochaine, précaution prise contre un héritier éventuel que l'artiste désirait écarter ? Sans doute, la missive contenait-elle des menaces, mais de qui venait-elle ?

C'est ce que le commissaire aurait bien voulu éclaircir.

— Patron, du nouveau au sujet de l'affaire !

C'était l'inspecteur Floche, le fidèle second de Lhortier, qui, pénétrant dans le bureau du commissaire, s'annonçait de cette façon.

— Du nouveau ?

— Oui! Je suis arrivé à faire avouer au chef des choeurs, un macaroni qui parle quelques mots de français mais est têtue comme une mule piémontaise que, le soir du crime, l'un de ses choristes était absent. Malade depuis plusieurs jours. Il s'était fait remplacer par un de ses compatriotes. Or, ce chanteur d'occasion n'a pas reparu, bien que son camarade gardât encore le lit.

— Quelle raison a-t-il donnée ?

— Il a prétendu ne pas connaître l'opéra qui a remplacé *Othello* à l'affiche.

— On l'a donc revu ?

— Non, mais il a fait avertir par un autre choriste, celui à qui il rendait ce service.

D'un mouvement brusque, le commissaire prit son chapeau.

— Allons vite, conduis-moi chez ce garçon.

Le choriste logeait rue St-Denis, dans un hôtel de modeste apparence.

Il ne fit aucune difficulté à reconnaître le fait. S'étant trouvé indisposé au cours d'une partie de cartes qu'il faisait avec un compatriote, dans un petit bistro du quartier des Halles, où tous deux prenaient leurs repas, le camarade lui avait proposé de

prendre sa place le soir même. Il avait fait le métier, disait-il, avant la guerre et lui fredonna de façon satisfaisante, la partie qu'il avait à inter-préter. L'Italien accepta avec reconnaissance et, tranquilisé, partit se coucher.

L'indisposition devait durer plusieurs jours mais, le lendemain du crime, son remplaçant s'était refusé ne connaissant pas, affirmait-il, les autres ouvrages et, de plus, ayant signé un engagement.

Tout ce que le choriste put faire, c'est de donner un signalement de l'homme et l'adresse de la chambre meublée que celui-ci occupait rue du Sentier.

Là, le policier tomba sur une dame très communicative, mais qui savait fort peu de choses sur ce locataire lequel, ayant loué pour un mois sa chambre et payé d'avance, l'avait quittée sans crier gare dix jours avant que la date fût échu.

Il s'était inscrit sous le nom de Renato Baldi et avait indiqué Venise comme sa ville natale.

Du métier qu'exerçait son locataire, la bonne dame ne pouvait rien dire, pas plus que de ses moyens d'existence. La date de son arrivée concordait, à quelques jours près, avec celle de la venue à Paris des artistes italiens engagés au Nouveau Théâtre Lyrique.

Lhortier demanda à visiter la chambre qui n'était pas encore relouée...

En partant, le locataire n'avait rien laissé derrière lui, aussi n'avait-on eu aucun mal à remettre la pièce en ordre. Cependant, l'inspection fut minutieuse. Au moment de sortir, le policier eut l'idée de déplacer un fauteuil bas, d'aspect démodé, orné de franges qui tombaient jusqu'à terre. Rapidement, il se baissa, saisit une sorte de tampon d'étoffe qui traînait sur le tapis.

Quelques instants plus tard, ayant pris congé de la complaisante logeuse, il sautait dans un taxi et se faisait conduire quai des Orfèvres. Sans même s'arrêter dans son bureau, il monta jusqu'aux laboratoires de l'identité judiciaire; avec de grandes précautions il sortit de sa poche la trouvaille qu'il venait de faire et qu'il avait soigneusement enveloppée dans un mouchoir.

— Je vous apporte de la besogne et de la besogne pressée. S'il y a des empreintes sur ce bibelot, il s'agit de les avoir le plus nettement possible.

— Drôle de bibelot, commissaire : un bas de femme, en soie noire — soie naturelle. — Tiens ; on a coupé le pied et noué l'un des bouts. On dirait une bourse... un bonnet de coton. Et ces deux fentes ?...

— Un masque, fit simplement Lhortier. Le masque noir !

— Ah! vous êtes toujours sur l'affaire du « Lyrique » ? Vous avez dégoté l'assassin ?

— Pas précisément, mais je compte sur ceci pour y arriver.

Un vent de colère balayait les couloirs de la P. J. Depuis le matin M. Daurigny, le chef de la Sûreté, ne cessait de tempêter.

La veille au soir, il avait fait demander l'inspecteur Lhortier et il avait bien fallu lui avouer que Lhortier, ce jour-là, n'avait point paru à la P. J.

Personne ne connaissait le motif de son absence, pas même son fidèle second, l'inspecteur Floche.

Si le commissaire avait été lancé sur une piste périlleuse, il y aurait eu lieu de s'inquiéter, mais c'était le calme plat : cette affaire du Théâtre Lyrique que M. Malpérier s'obstinait à considérer comme devant être rapidement solutionnée, dès que la petite

Rose Leduc, encore en traitement à Beaujon, se déciderait à entrer dans la voie des aveux.

Le chef des services de l'identité judiciaire avait bien expliqué que le commissaire était venu le trouver au sujet d'un bas de soie, mais ce bas ne portait aucune empreinte et Lhortier l'avait repris, assez déçu, lui avait-il semblé.

Toute la journée s'écoula. Les appels téléphoniques demeuraient sans effet car le bureau du commissaire était obstinément vide. Un planton envoyé au domicile du policier, revint, disant que celui-ci n'était pas rentré de la nuit et que sa femme de ménage, personne dévouée et très au courant des façons de procéder de son maître, commençait à être bien tourmentée par cette absence prolongée.

Avec la nuit tombante, l'exaspération du « Patron », au lieu de se calmer, ne faisait que croître. Le juge d'instruction avait décidé de ne plus surseoir à l'arrestation de la fille Leduc et demandait au chef de la Sûreté d'envoyer le commissaire Lhortier, puisque c'était lui qui conduisait l'enquête, procéder à cette arrestation.

— C'est trop fort ! Monsieur le Commissaire prend des vacances ! Monsieur le Commissaire marie sa soeur ou enterre sa vieille tante ! Télégramme venu de province, pas le temps de passer à la boîte !... Je la connais, celle-là !

Un coup frappé à la porte interrompit le diatribe qu'écoutait, dans un déférent silence, la dactylo venue pour la signature du courrier.

— Entrez, cria le chef avec un ton dépourvu d'aménité.

Sur le seuil, on vit apparaître la solide silhouette du commissaire Lhortier, poussant devant lui un homme enveloppé dans une vaste cape noire, un chapeau de feutre rabattu sur le front. Le visage blême, les coups d'oeil hagards qu'il jetait autour de lui, accusaient la peur et un complet désarroi.

Surpris par ce tableau, M. Dautremont ne pensait plus à ses motifs de rancune.

— Qu'est-ce que vous amenez-là, Lhortier ?

— Le masque noir, patron ! autrement dit l'assassin de Bianca Doriano !

— Il a avoué ?

— Il lui serait bien difficile de nier, maintenant.

L'homme eut un ressaut d'énergie, et, tout de suite, le chef de la Sûreté sentit qu'il avait devant lui un rude joueur.

— Je nie, au contraire, et de toutes mes forces ! Ce policier m'a arraché, par la menace, de prétendus aveux. Je me plaindrai à mon ambassade.

Bien que parlant un français très intelligible, le prisonnier avait, en effet, un fort accent étranger.

— Votre ambassadeur, répondit froidement Lhortier. Lequel ? Celui d'Italie, puisque vous êtes Italien. Mais, en Italie, votre nom est sur la liste des criminels de guerre. L'ambassade d'Allemagne n'est pas encore réinstallée à Paris et je doute qu'elle étende sa protection à un homme comme vous. Il est vrai que c'est en Allemagne que vous vous êtes réfugié et que vous êtes parvenu à vous cacher jusqu'à ce que, à bout de ressources, vous ayez imaginé de passer en France, pour y assassiner votre femme, la princesse Reggiani.

— L'assassin de Bianca Doriano ?

— Exactement, chef. Je l'ai eu. Oh ! pas sans mal. Il allait prendre le train pour Bruxelles quand j'ai pris sur moi de lui mettre la main au collet.

— Ce qui pourra vous coûter cher. En tout cas, inutile de me cuisiner. Je ne parlerai qu'en présence d'un avocat.

— A votre aise, monsieur.

Froidement, M. Dautremont venait de sonner. Quelques instants plus tard, deux agents en civil, prenaient en charge le prisonnier en attendant sa comparution devant le juge, d'instruction.

Resté seul avec son subordonné, le chef de la Sûreté, devenu très aimable, questionna :

— Et maintenant, mon cher commissaire, expliquez-moi ?

— Oh ! c'est bien simple et je dois avouer que le hasard est pour beaucoup dans ma réussite. Tout d'abord, j'étais à cent lieues de soupçonner le prince Reggiani qui passait pour disparu dans la débâcle du fascisme. De petits faits m'ont mis sur la voie : une lettre reçue par la cantatrice et qui avait paru la tourmenter, la rédaction d'un testament, tout de suite après la lecture de cette lettre. Mon raisonnement était simple : Si Mme Doriano rédige un testament en faveur de sa petite servante, c'est qu'il existe quelqu'un qui pourrait revendiquer cet héritage et qu'elle n'en juge pas digne. De là à penser à l'ancien ami du Duce, il n'y avait qu'un pas. J'appris qu'un choriste étranger à la troupe était parvenu à s'y faire admettre et avait fréquenté le théâtre deux ou trois jours avant le crime. J'ai été fixé. Le plus dur était de retrouver cet individu. J'ai eu la chance qu'il ait commis la seule imprudence que l'on puisse lui attribuer : celle de donner son adresse au camarade qu'il avait offert de remplacer, après, j'en jurerais, avoir provoqué son indisposition subite. Dans la chambre que mon criminel venait de quitter, j'ai découvert la plus solide pièce à conviction : le masque noir que l'homme portait quand il quitta la loge de sa victime et se trouva face à la camériste, le masque noir qui, malheureusement ne porte aucune empreinte car l'assassin a eu la précaution de ne le manipuler que ganté, comme le poignard, d'ailleurs qui, si je ne me trompe, sera retrouvé dans sa valise.

— Mais, vous dites qu'il avait quitté sa chambre ?

— Bien sûr, le lendemain même du crime ; mais, le supposant assez désargenté, j'ai pensé qu'il n'irait pas très loin ? La Belgique étant la frontière la plus proche, j'ai, moi-même, pris la faction à la gare du Nord. C'est là que je viens de cueillir le prince ?

— Mais, comment l'avez-vous reconnu ? Vous pouviez commettre une gaffe monumentale ?

— J'y ai bien songé, mais, dans notre métier, si on s'arrêtait à cela... A quoi j'ai reconnu le client ? A plusieurs détails. Son accent d'abord, puis le signalement détaillé que m'avait donné le choriste qu'il remplaça si opportunément, ensuite, à la cape noire qu'il portait, la cape qu'Eusèbe a comparée à des ailes de chauve-souris quand l'ombre projetée lui est apparue sur le vitrage de la fenêtre.

— Et vous l'avez arrêté sans mandat ?

— Me désavouerez-vous, patron ?

— Fichtre non !

— Oh ! je sais, ça n'est pas correct, mais, quand je l'ai abordé, son attitude seule, était un aveu. D'ailleurs, je lui ai simplement dit que Monsieur le Préfet de police désirait faire sa connaissance, la connaissance du Masque Noir. Oh ! si vous l'aviez vu blêmir ! Un véritable effondrement et c'est compréhensible, en somme, car, pour un beau crime, il faut l'avouer que c'était un beau crime.

— Bravo, Lhortier. Débrouillez-vous, maintenant, avec le juge d'instruction. Ce brave M. Malpérier va être ravi. Enfin, il aura quelque chose à annoncer à MM. les journalistes.

— Oui, nous arrivons à temps, car, sans cette arrestation, c'est la pauvre petite Leduc qui aurait eu, ce matin, les honneurs de la première page.

— L'erreur est humaine, mon cher inspecteur et les magistrats n'en sont pas exempts.

— Heureusement que nous sommes là, nous, les policiers, n'est-ce pas, Chef ?

— Bravo, Lhortier. Débrouillez-vous, maintenant, avec le juge d'instruction. Ce brave M. Malpérier va être ravi. Enfin, il aura quelque chose à annoncer à MM. les journalistes.

— Oui, nous arrivons à temps, car, sans cette arrestation, c'est la pauvre petite Leduc qui aurait eu, ce matin, les honneurs de la première page.

— L'erreur est humaine, mon cher inspecteur et les magistrats n'en sont pas exempts.

— Heureusement que nous sommes là, nous, les policiers, n'est-ce pas, Chef ?

— Bravo, Lhortier. Débrouillez-vous, maintenant, avec le juge d'instruction. Ce brave M. Malpérier va être ravi. Enfin, il aura quelque chose à annoncer à MM. les journalistes.

— Oui, nous arrivons à temps, car, sans cette arrestation, c'est la pauvre petite Leduc qui aurait eu, ce matin, les honneurs de la première page.

— L'erreur est humaine, mon cher inspecteur et les magistrats n'en sont pas exempts.

— Heureusement que nous sommes là, nous, les policiers, n'est-ce pas, Chef ?

— Bravo, Lhortier. Débrouillez-vous, maintenant, avec le juge d'instruction. Ce brave M. Malpérier va être ravi. Enfin, il aura quelque chose à annoncer à MM. les journalistes.

— Oui, nous arrivons à temps, car, sans cette arrestation, c'est la pauvre petite Leduc qui aurait eu, ce matin, les honneurs de la première page.

— L'erreur est humaine, mon cher inspecteur et les magistrats n'en sont pas exempts.

— Heureusement que nous sommes là, nous, les policiers, n'est-ce pas, Chef ?

— Bien sûr, le lendemain même du crime ; mais, le supposant assez désargenté, j'ai pensé qu'il n'irait pas très loin ? La Belgique étant la frontière la plus proche, j'ai, moi-même, pris la faction à la gare du Nord. C'est là que je viens de cueillir le prince ?

— Mais, comment l'avez-vous reconnu ? Vous pouviez commettre une gaffe monumentale ?

— J'y ai bien songé, mais, dans notre métier, si on s'arrêtait à cela... A quoi j'ai reconnu le client ? A plusieurs détails. Son accent d'abord, puis le signalement détaillé que m'avait donné le choriste qu'il remplaça si opportunément, ensuite, à la cape noire qu'il portait, la cape qu'Eusèbe a comparée à des ailes de chauve-souris quand l'ombre projetée lui est apparue sur le vitrage de la fenêtre.

— Et vous l'avez arrêté sans mandat ?

— Me désavouerez-vous, patron ?

— Fichtre non !

— Oh ! je sais, ça n'est pas correct, mais, quand je l'ai abordé, son attitude seule, était un aveu. D'ailleurs, je lui ai simplement dit que Monsieur le Préfet de police désirait faire sa connaissance, la connaissance du Masque Noir. Oh ! si vous l'aviez vu blêmir ! Un véritable effondrement et c'est compréhensible, en somme, car, pour un beau crime, il faut l'avouer que c'était un beau crime.

— Bravo, Lhortier. Débrouillez-vous, maintenant, avec le juge d'instruction. Ce brave M. Malpérier va être ravi. Enfin, il aura quelque chose à annoncer à MM. les journalistes.

— Oui, nous arrivons à temps, car, sans cette arrestation, c'est la pauvre petite Leduc qui aurait eu, ce matin, les honneurs de la première page.

— L'erreur est humaine, mon cher inspecteur et les magistrats n'en sont pas exempts.

— Heureusement que nous sommes là, nous, les policiers, n'est-ce pas, Chef ?

LÉO GESTELYS.



**DÉPRIMÉE?  
NERVEUSE?  
LYMPHATIQUE?  
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

**LES TABLETTES  
SANO "A"**

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

**LES PRODUITS SANO ENRG.**

Mme CLAIRE LUCE,  
Case postale, 1281 (Place d'Armes),  
Montréal, P. Q.  
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes  
SANO "A". Ecrivez lisiblement.  
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

**LA VIE COURANTE...**



GUSTAV LUNDBERG

10-8

McNaught Syndicate, Inc.—© American Magazine

— Bien sûr que je vous aime toujours. Mais, dites un peu, qui est à l'appareil ?

## NOTRE FEUILLETON

## LA VOLEUSE D'HÉRITAGE

par MAXIME VILLEMER

No 2

«**E**t les femmes ?  
— Oh ! mon ami... dans ma vie, absence complète... Je suis peut-être trop difficile...  
— Aurais-tu, par hasard, un idéal ?  
— Peut-être ! En tout cas, cet amour immatériel ne risque pas de me faire commettre des folies.  
Et, avec humeur :  
— Comme à mon imbécile de frère.  
— Curieux, en effet, son divorce : j'ai été stupéfait en apprenant cette nouvelle ; je croyais ce ménage si uni, d'après ce que tu disais.

— Ah ! ne m'en parle pas !... abandonner une femme jeune, charmante et qui l'adorait ! Et cela, sans aucun motif avouable, uniquement pour vivre sa vie de débauche, sans existence de coureur de filles... sans pudeur, sans vergogne, dans les bas-fonds du vice...

— Mais n'avait-il pas deux enfants de ce ménage ?

— Oui, le petit Marcelin, la mignonne Régine... C'est la mère qui les garde, les pauvrets, à Paris... dans la misère noire, tandis que le père, mon peu honorable frère, se goberge dans sa faïnéantise et entretient des grues...

— Il est donc riche ?

— Dieu seul sait ce qu'il gagne... et quel métier louche il exerce... Mais parlons d'autre chose, veux-tu ? Tu as un renseignement à me demander, je crois ?

— Oh ! sans bien grande importance, dit Laurent, affectant un petit air détaché.

« Je voudrais seulement savoir si tu connais le lieutenant de Frileuse, officier de marine, rentré récemment en France.

— Mais je ne connais que lui, mon cher ; il est venu à l'étude il y a quelques jours.

— Alors, le comte est ton client ?

— Tu veux dire celui de Me Guérardin.

— Oh ! ton patron est si peu à l'étude.

— Ça, c'est vrai, les clients ne connaissent guère que moi. Je suis devenu l'âme de la maison ; j'en suis un peu plus fier, mais je n'en suis pas plus riche...

— Qui sait, peut-être un jour prendras-tu une étude à ton compte ?

— Il me faudrait au moins cinq cent mille francs pour cela, mon cher, et je n'en ai pas le premier sou.

— Tu pourrais emprunter au lieutenant de Frileuse ?

— Oh ! dit Antoine, en haussant les épaules, certainement que ça le gênerait guère, lui dont la fortune s'élève à onze millions...

— Onze millions ! répéta Laurent de Hautmont.

— Qui vont passer en de bien belles mains (car je puis bien te dire ça, à toi, un ami), le lieutenant a femme et même enfant.

— Il a donc fait un testament en faveur de cette femme ?

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Gladys de Frileuse convoite la fortune de son demi-frère le comte Jean de Frileuse. Pour cela, elle le fait assassiner par le docteur Laurent de Hautmont, puis, avec la complicité du notaire Antoine de Perceval, elle détruit les deux testaments laissés par Jean en faveur de Valentine Mornas et de sa fille Bluette. Enfin, elle contraint Valentine à quitter les lieux, et, pour comble d'infamie, elle médite l'enlèvement de la petite Bluette, de nouveau par l'entremise du docteur Laurent de Hautmont qui, par passion pour elle, est prêt à tous les crimes imaginables...*

— Oui !  
— Alors, tu possèdes cet intéressant document ?

— Naturellement ! Il est dans le coffre-fort avec les autres.

Les yeux de Laurent brillèrent.

— Eh bien ! dit-il, ce testament ruine à jamais Mlle Gladys de Frileuse, la soeur du lieutenant, voilà ce qui est navrant.

En entendant prononcer ce nom, le visage d'Antoine Perceval devint livide, un frisson le secoua, et, pendant quelques minutes qui parurent un siècle au docteur de Hautmont, une sueur froide mouilla son visage.

Les yeux mi-clos, comme se parlant à lui-même, Antoine reprit à voix basse :

— Ah ! cette jeune femme à la morgue hautaine, cette fière amazone si radieusement belle que l'on croise si souvent dans la forêt de Crécy, qu'on salue sans qu'elle daigne vous répondre jamais... Il se pourrait qu'elle fût donc ruinée un jour, et j'aurais la joie, moi, de lui lire le testament qui la dépouille.

Et, d'une voix presque imperceptible :

— Quelle vengeance !  
— Tu aimes donc cette femme... pour la tant haïr ? fit le docteur dont la voix tremblait.

— L'aimer ! moi ! répondit Antoine en haussant les épaules... Comment l'oserais-je ?... Un pauvre clerc de notaire n'a pas le droit de lever si haut les yeux !... Mais je l'ai admirée... elle a passé dans ma vie comme un beau météore... c'est tout !

« Voilà ma confession faite, es-tu content ?

« La tiens, maintenant !

— Eh bien, moi, c'est de la pitié que j'éprouve pour elle : je la plains, sincèrement...

— Est-ce vraiment là le fond de ta pensée ?

— Oui, je la plains, répéta froidement Laurent de Hautmont ; quant à l'aimer d'amour...

— Cette belle patricienne n'est ni pour toi, ni pour moi...

« Cependant, tu la plains... Tu la voudrais donc riche ?... Pourquoi ?...

Puis, baissant la voix :

— Elle ne t'a pas promis, je suppose, de partager avec toi les millions de Jean de Frileuse ?

— Qui sait ?

— Et alors, tu comptais sur moi... pour...

— Pourquoi pas ? Part à deux, tu sais.

— Part à deux ! et je serais du coup un parvenu, un nouveau riche, un arriviste que rien n'arrête. Et moi qui, tout à l'heure, blâmais mon frère, je deviendrais donc, pour un peu d'or, aussi vil que lui !

— La fortune nous tend les bras, Antoine, ne la laissons pas échapper.

Comme Antoine restait froid :

— Et puis, dit Laurent, ne songes-tu pas à la reconnaissance de ton idéal ?

— Ah ! si j'étais sûr que mon idéal ne soit pas le tien !

— Ne t'ai-je pas dit que je ne l'aime pas ?...

— Et elle ne t'a rien promis en récompense de ce service ?

— Rien ! absolument.

— C'est bien, dit Antoine d'une voix blanche. Dis alors à Mlle de Frileuse que, s'il arrivait malheur à son frère... elle peut venir me trouver... Je mettrai de mes mains dans les siennes — et il frémissait, à cette pensée — le testament qui la déshérite.

## VIII

**E**N quittant Laurent de Hautmont, Antoine Perceval se dirigea vers son étude, où déjà les clients l'attendaient ; mais la pensée du clerc n'était point aux affaires, elle s'envolait, toute, vers cette superbe Gladys à laquelle, depuis bien des mois, il songeait en silence.

Était-il bien possible que cette grande Mademoiselle pût un jour avoir besoin de lui ?... Était-il bien possible que, d'un seul geste, il pût la faire riche et, qui sait, reconnaissante... peut-être ? Quelle tentation !

Et une lutte suprême s'engageait dans la conscience d'Antoine Perceval.

C'était, d'un côté, son honneur sombrant à jamais, dans une chute telle qu'il n'en pourrait jamais se relever, et, par-dessus tout, ce supplice intolérable de rester, aux yeux de tous, le clerc intègre, digne de toute confiance, et de ne plus être, à son jugement personnel, qu'un misérable !

Mais, d'autre part, c'était le regard de la fière patricienne (comme l'appelait Laurent) daignant enfin s'arrêter sur lui, c'était sa bouche s'ouvrant pour une parole reconnaissante ; sa main peut-être dans laquelle il allait déposer tous ces millions...

Et l'esprit d'Antoine n'osait aller plus loin. Ce peu, tout peu qu'il fût, suffisait à le rendre fou.

La nuit vient...

Il ouvre la fenêtre et, immobile dans l'ombre, il s'attarde longtemps, les yeux perdus sur le grand jardin, dont les captivants parfums montent jusqu'à lui.

Quand venait l'été, il partait de bonne heure, et, après avoir dîné au Pigeon-Blanc, s'en allait, tout rêveur, se promener en rase campagne.

C'était pendant ces promenades crépusculaires que, bien souvent, il avait rencontré Gladys cherchant, elle aussi, à tromper son ennui dans la marche, à aiguïser son appétit peut-être par d'interminables randonnées à cheval, avant d'aller s'asseoir en face du marquis, dans la lugubre salle à manger de Maison-Rouge.

De ces promenades où il l'avait vue. Antoine revenait le cœur angoissé, la pensée hantée de son image.

Était-ce de l'amour ?

Jamais, jusqu'alors, il n'eût osé se poser cette question.

Pourtant, le marché qu'il venait de conclure avec Laurent de Hautmont, l'ignominie des projets qu'il avait promis de favoriser, n'étaient-ils pas le prélude d'une grande passion qui, comme le flot qui monte, débordait de cette âme, envahissait cette conscience autrefois timorée, à jamais fermée maintenant ?...

Le lendemain, Laurent de Hautmont errait dans les bois avoisinant Maison-Rouge.

Il avait arrêté son plan, réglé une ligne de conduite immuable. Le premier obstacle était franchi : Antoine Perceval livrerait le testament.

Et il était impatient de voir Gladys pour lui révéler cette grande et bonne nouvelle.

Bientôt, il l'aperçut à une fenêtre du rez-de-chaussée dont, à cette heure matinale, les volets venaient de s'ouvrir. Il lui fit de la main un signe qu'elle comprit et tous deux ne tardèrent pas à se rejoindre.

— Nous sommes bien seuls, dit-elle en l'abordant, mon père et Jean, sont partis pour Paris, et personne ne viendra nous déranger.

— A Paris ? pour quelques jours, peut-être ?

— Non, il s'agit simplement de commander la corbeille de noces de la belle Valentine Mornas.

Et, d'une voix frémissante de colère :

— Car mon père — le croirait-on ? — qui, tout d'abord, avait refusé à Jean son consentement, est le premier, maintenant, à hâter ce mariage.

— D'où vient ce changement brusque ? demanda Laurent en offrant son bras à Gladys que, du reste, elle refusait.

— Imprudent ! lui dit-elle, nous nous sommes rencontrés sans nous chercher... et si l'on me voyait à votre bras... on croirait plutôt à un rendez-vous qu'à une rencontre fortuite.

— Et après ? dit-il sèchement.

Elle fixa longtemps sur lui ses yeux d'émeraude brûlée et un pli profond creusa son front.

— Vous ne comprenez pas que s'il

Commencé dans l'édition du 21 mars 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

arrivait malheur à Jean ou à Valentine, on pourrait nous accuser de complicité et que, cela, je ne le veux pas!

« Ah! je connais mon père; il ne me pardonnerait jamais et serait capable même de nous dénoncer.

— Nous dénoncer? y pensez-vous?  
— Oui.

Dans un élan passionné, Laurent avait saisi les mains de Gladys.

— Eh bien, Gladys, oubliez-vous mon serment de vous sauver?

« Hier, j'ai commencé mon enquête; réussite complète.

« J'ai vu Antoine Perceval, le premier clerc de Me Guérardin.

« Ce dernier est en voyage, m'a-t-il dit... oui, une absence d'un an environ.

Elle s'était arrêtée, frissonnante et pâle.

— Et il vous a promis quelque chose? dit-elle très bas.

— Oui.

— Il a le testament?

— Il l'a...

— Et?...  
— Il vous le donnera...

— Oh! oh! murmura-t-elle.  
Puis, la voix tremblante:

— Et... en échange... que demande-t-il?

— Cinq cent mille francs! Je fixe moi-même ce prix pour lui... Ne serez-vous pas assez riche pour payer royalement un pareil service?

Un sourire de mépris erra sur ses lèvres de la belle fille.

— Donnant donnant! fit-elle, en passant la main sur son front... rien pour rien, n'est-ce pas?

Tout à coup, devant ses yeux, comme un songe, venait de se détacher la silhouette de cet homme, ce grand benêt toujours mal vêtu que, si souvent, elle avait croisé sur les routes d'alentour ou dans les bois ombreux de Maison-Rouge.

Espèce de spectre vivant dont les regards s'allumaient en la voyant paraître, elle si hautaine, si indifférente cependant.

De ce promeneur malheureux, de ce soupireur timide, plus d'une fois elle avait ri; jusque là, il avait été pour elle un personnage ridicule, et voilà, que, maintenant transformé, lui aussi, il devenait méprisable!

Ce n'était plus qu'un de ces hommes prêts à toutes les besognes, à toutes les ignominies, à tous les crimes... pour posséder et arriver.

— C'est bien, dit-elle pour concier. On paiera... Pour celui-là, du moins, cela me dispensera de reconnaissance.

Et, enveloppant Laurent de Hautmont d'un regard imperceptiblement chargé du plus profond mépris, elle ajouta:

— Toi aussi, je te payerai de la même monnaie que ton complice; je ne serai jamais ta femme.

Ah! elle le tenait maintenant par des promesses mensongères auxquelles Laurent, très épris, ajoutait foi.

Ne lui avait-elle pas dit qu'elle serait sienne? Quelle ivresse! Épouser non seulement la femme qu'on aime! mais encore une des plus riches héritières de la contrée!

Et elle, qui comprenait l'émoi de cet homme, lui souriait, tendant le piège dans lequel il allait infailliblement tomber.

— Gladys, lui dit-il en se penchant amoureusement vers elle, Gladys, dans quelques jours, vous serez riche: tous les obstacles que vous redoutiez seront aplanis; mes projets, je ne vous les dis pas, car je veux assumer seul toutes les responsabilités; je veux que, quoi qu'il arrive, vous puissiez crier à tous votre innocence et que le sang versé ne retombe que sur moi.

— Ne me dites rien... fit-elle les yeux clos, rien! Quand vous parlez de sang versé, je sens mon cœur qui tremble.

Perfide créature! qui ne savait que trop que les jours de Jean étaient comptés, qu'elle était une fratricide d'intention, une voleuse d'héritage que, sans pitié, la fille de Valentine allait être enlevée de la maison paisible où elle vivait.

Longtemps, ils continuèrent leur promenade; puis, la jeune fille revint au château pour y attendre le retour du marquis qui devait arriver par le train de quatre heures. Le marquis rentra seul.

— Et Jean? demanda Gladys.

— Jean est à la Villa des Roses: il m'a même fait abrégé mon voyage; comme tu le vois, il lui tardait de rentrer.

— Mais, vous êtes presque gai en m'annonçant cette nouvelle, dit Gladys, les lèvres pincées; vous avez bien vite changé d'avis, mon père!

— En effet, j'ai réfléchi: Valentine, en somme, n'est pas la première venue, c'est la fille d'un homme de valeur, le colonel Mornas; puis, elle a un enfant, la petite Blurette qui, — la chose est entendue, avec ton frère — viendra passer à Maison-Rouge tous les étés.

« Ça me rejeunira, cette fillette.

Gladys se tut, mais un sourire d'ironie profonde erra sur ses lèvres, et, dans ses yeux, un éclair passa.

Or, tandis que cette scène avait lieu entre le marquis et sa fille, Jean se dirigeait en hâte vers Courtalin où Valentine l'attendait avec impatience à la Villa des Roses. Avec impatience, oui, car Valentine avait peur, peur de tout, maintenant.

De mauvais pressentiments l'assaillaient depuis quelque temps; elle ne se rassurait vraiment que lorsqu'elle le voyait là, l'aimé, près d'elle.

Elle avait passé sa journée à écrire des lettres.

D'abord, elle avait envoyé quelques mots à son cousin Pierre Audoin, puis à Pâquerette, installée maintenant dans le petit logement de la rue Lhomond qu'elle avait si gentiment mis à sa disposition.

« Me voilà bien heureuse, ma petite Pâquerette bien-aimée. Je n'ai pu aller voir ma Blurette, Jean préfère que nous fassions ce voyage en Normandie ensemble, mais seulement après notre mariage.

« Est-ce croyable! que la pauvre petite fleuriste de la rue Lhomond épouse le comte de Frileuse?... si riche! si riche! Maintenant, des songes d'or viennent ensoleiller ma solitude et, cependant, j'ai peur. Quand je vois partir Jean, je crains toujours qu'il ne revienne plus! Je ne puis croire, petite amie, à tant de joie sur terre: il y a des ivresses, vois-tu, que le cœur ne peut contenir; elles écrasent le mien.

« Petite amie, pourquoi ai-je peur de mon bonheur auquel rien ne manquerait cependant, si tu pouvais venir vivre toujours auprès de

« Ta Valentine. »

Plusieurs fois, elle l'avait relue, cette lettre; puis, elle l'avait enfin mise sous enveloppe et, appelant César:

— Voici deux lettres à mettre à la poste, lui dit-elle.

Depuis sa dernière visite chez le docteur, César était devenu soucieux: ce n'était plus le joyeux matelot d'autrefois. Sa conscience lui faisait de graves reproches — aussi avait-il eu maintes fois la pensée de tout dire à Valentine, de lui raconter son voyage à Saint-Blandin, de lui parler du docteur qui, si habilement, avait tiré de lui tout ce qu'il voulait savoir — mais il avait hésité en songeant aux colères terribles de son lieutenant. Néanmoins, comme un

bon chien fidèle, et flairant quelque piège dans lequel Jean et Valentine eussent pu tomber, il redoublait de vigilance autour d'eux, ne se couchant, le soir, qu'après avoir exploré les alentours du jardin, souvent même les environs.

— Eh bien! dit-il, si Mademoiselle le permet, je ne porterai ces lettres à la poste que lorsque mon lieutenant sera de retour, ce qui, certainement, ne tardera pas, car quatre heures viennent de sonner.

En effet, à peine César avait-il prononcé ces paroles, qu'un pas pressé se faisait entendre sur la route, pas bien connu de Valentine et du matelot.

— Voilà Jean! dit la jeune femme accourant à la grille du jardin pour lui ouvrir.

— Je t'avais promis de rentrer de bonne heure; tu vois, je t'ai tenu parole, dit le jeune homme en la serrant dans ses bras.

— Et ton père?

— Mon père est déjà à Maison-Rouge. Demain, je te présenterai à la famille comme ma fiancée.

Et, posant sur la petite table de la salle à manger un paquet assez volumineux:

— C'est pour toi, dit-il gaiement, et pour ma soeur Gladys.

— Tu me gâtes... fit-elle. Vois-tu, mon Jean, je ne suis pas habituée à tant de joie.

Mais déjà la jeune femme coupait nerveusement la ficelle, déchirait le papier entourant une élégante boîte en peau de chagrin; la boîte ouverte, ce furent des exclamations:

— Des brillants! des perles! disait-elle les mains jointes, en extase.

— Choisis une bague, cette perle noire, tiens! et tu l'offriras à ma soeur.

— Alors, tu crois qu'elle me recevra avec plaisir? Ah! je serais si heureuse qu'elle veuille bien m'appeler sa soeur.

— Elle te recevra les bras ouverts, et, si je pensais qu'il en fût autrement, je ne te conduirais pas à Maison-Rouge; mais tu seras étonnée, tu verras comme tu seras choyée, aimée.

— Tu penses ce que tu dis?

— Si je ne le pensais pas, je ne te le dirais pas; je connais le cœur de mon père comme je connais le cœur de Gladys.

Des milliers d'étoiles scintillaient dans un ciel d'une pureté infinie, les fenêtres largement ouvertes laissaient pénétrer dans la petite maison, avec les senteurs embaumées des foins coupés, des géraniums en fleurs, l'haleine humide des forêts.

Jamais Valentine n'avait été aussi complètement heureuse. Des heures passaient. Soudain, le timbre d'une vieille horloge du voisinage sonna dix coups.

— Maintenant, je vais te quitter, dit Jean, en enlaçant la jeune femme; mais, ce qui doit te consoler de cette séparation de tous les soirs, c'est que le jour approche où nous ne nous quitterons plus jamais, entends-tu, jamais...

— Va, mon Jean!

Elle lui tendit son front. Il partit. Seul, comme il avait l'habitude de le faire tous les jours, il descendit la route côtoyant le Grand-Morin, traversa ce coin de forêt qui relie Courtalin à Maison-Rouge.

Jamais la nuit n'avait été si belle. Le ciel si pur; à travers les arbres, la lune descendait, illuminait de ses rayons tous les coins d'ombre; et jusqu'aux petites sentes où s'enchevêtraient les hautes herbes; la forêt, semblait à cette heure nocturne baignée de lumière.

Une demie tinta.

Puis, ce fut le silence absolu des êtres et des choses; de temps à autre, cependant, quelque bruit indistinct partant d'un taillis, le coup de fusil lointain de quelque braconnier.

## QUE répondriez-vous ?

Q. — A quelle vitesse volent les canards et les oies sauvages ?

R. — Le canard d'Amérique atteint des vitesses de 60 à 70 milles à l'heure. Celle de l'oie sauvage est de 40 à 50 milles.

Q. — A qui revient la présidence des Etats-Unis, après le vice-président ?

R. — Dans l'ordre de succession, cet honneur revient, à défaut du vice-président, au Président de la Chambre des Représentants.

Q. — Quelle est la plus ancienne université municipale des Etats-Unis ?

R. — L'Université de Cincinnati, fondée en 1819.

Q. — Quelle est l'étymologie du nom du quartier de New-York appelé Bowery ?

R. — Le nom, remonte aux toutes premières années de l'occupation de New-York par les Hollandais qui, comme on sait, achetèrent l'emplacement des Indiens et lui donnèrent, pour l'ensemble, le nom de New-Amsterdam. Bowery est la déformation du mot hollandais « bouwerij » qui veut dire « ferme » dans cette langue.

Q. — Qui a écrit: « J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon ?

R. — Boileau, dans L'Art poétique.

Q. — Quelle est la différence entre chausser le cothurne et chausser le brodequin ?

R. — Le premier, c'est composer une tragédie; le second, composer une comédie.

Jean de Frileuse, heureux, autant que Valentine, s'en allait à pas lents, tout en faisant des projets d'avenir.

Soudain, un bruit de pas le fit retourner; un coup de feu partit, puis deux.

Il tomba.

Sans un cri, Jean s'est affaissé sur la route, battant l'air de ses bras; vainement, il cherche autour de lui un appui; il veut se relever, se dresser sur ses jambes, fuir la mort, dont il sent le froid mortel courir dans ses veines.

Inutile, ses forces l'abandonnent, une écume sanglante rougit ses lèvres et ce fut le commencement de l'agonie.

Seul, dans l'ombre de cette forêt, sous ce ciel magnifique, Jean va rendre le dernier soupir.

— Oh! Valentine, Valentine! Blulette, tout ce que j'aime, je ne vous reverrai plus!

— Plus jamais! murmure près de lui une voix, si basse qu'elle paraît lointaine, vous êtes frappé à mort, monsieur de Frileuse...

Vainement, le moribond cherche à reconnaître ce visage penché vers lui; ses yeux sont voilés...

— Assassin! assassin! A moi, au secours!

Et l'homme, toujours penché vers lui, murmure:

— Je suis un monstre, un criminel, soit! mais un fou!... pardonnez-moi.

Un coup de vent passa, une pluie de feuilles mortes tomba sur ce moribond, qui bientôt ne fut plus qu'un cadavre.

Alors, des pas précipités se firent entendre dans la forêt: c'était Laurent de Hautmont qui s'enfuyait en courant vers le coteau de Saint-Blandin.

Couvert de sueur, éperdu, il va s'enfermer dans sa maison, presque s'y barricader.

Dans sa conscience, retentissent encore les dernières paroles de sa victime:

— Assassin! assassin!

Et la voix qui les prononce, ces paroles terribles, s'est faite si claire, si nette, si impérieuse, si menaçante, qu'il lui semble qu'elle descend du ciel.

— Suis-je donc devenu fou? pensa le misérable en se prenant la tête à deux mains... Et pourquoi cet émoi, cette lâcheté que je ne comprends pas, cette faiblesse qui, en ce moment, m'étreint le cœur? J'ai crié à ma victime que j'étais fou, qu'elle me pardonne et, vraiment, j'ai l'impression de cette folie.

Et Laurent murmura:

— Tout à l'heure, on va retrouver le cadavre, déjà froid, enfoui sous les feuilles; et moi, dont le devoir est d'arracher les hommes à la mort, moi, médecin! voici qu'à cette mort j'ai donné une victime! Je suis un maudit!

« Oui, un maudit... mais la belle Gladys sera contente, — elle me l'a promis, — je serai son mari!

La nuit passa. Puis, à la porte de sa maison, des coups violents et fréquemment répétés le réveillèrent en sursaut.

C'étaient les gendarmes, les gens du pays qui accouraient chercher le docteur.

— Eh! que me voulez-vous? dit Laurent dont, à la vue de tout ce monde la raison semblait être revenue.

— Il faut que vous alliez tout de suite à Maison-Rouge pour constater le décès de M. le comte...

— De M. le marquis, vous voulez dire?

— Non, non, de M. le comte de Frileuse, qu'on a trouvé assassiné.

— Assassiné! quand!

— Cette nuit.

— Où?

— Dans la forêt.

Autour de la petite maison de Laurent de Hautmont, la foule grossissait, houleuse, et les conversations allaient leur

train.

— Des coups de feu, à bout portant, tirés successivement par le criminel, disait l'un.

— Un braco, disait l'autre.

— Ou plutôt une vengeance, affirmait le premier.

— Tout le monde aimait cependant M. Jean, ajoutait un troisième.

— Oui, mais il avait une fiancée; n'y aurait-il pas là-dessous quelque amoureux qui se serait vengé?

Et, tous ensemble:

— Ça m'en a tout l'air; une pas grand-chose, cette Valentine!

Laurent de Hautmont écoutait tous ces commentaires sans avoir ni la force, ni le courage de répondre.

Avec les remords du forfait accompli, la terreur du châtement qui pouvait suivre envahissait son âme.

Ce fut bien pis quand, par cette meute de gens flairant quelque drame mystérieux, il se vit suivi jusqu'à la Maison-Rouge, jusqu'à cette vieille demeure aux volets clos, dont l'antique horloge égrène en ce moment des heures douloureuses et tristes comme des glas.

Lui seul et deux gendarmes pénétrèrent dans le grand vestibule garni de fleurs des tropiques.

Partout, un silence de mort.

Mais sur le seuil d'un boudoir, une femme, immobile, le regarde venir.

Le visage décomposé de Laurent l'épouvante: l'auteur du crime est devant elle, plus pâle et plus ému qu'elle encore.

Soulevant la portière:

— C'est là, dit-elle enfin, mon frère est là mort... froid déjà!

« Tout à l'heure, les gens de police vont faire irruption ici; épargnez-nous ce supplice. Mon père et moi, nous sommes désemparés, incapables de subir le moindre interrogatoire.

Mais Laurent ne répond pas.

Devant Gladys toujours immobile, il passe. Découvrira-t-on l'auteur du crime? Et, avec effroi, il regarde encore

ses mains, ses vêtements qui sont les mêmes que ceux de la nuit.

Et le voilà maintenant devant le cadavre, dont les yeux grands ouverts semblent le fixer.

Du dehors, des rumeurs s'élevaient, grandissantes; puis, soudain, il se fit un lourd silence. Et Gladys, qui s'était approchée d'une fenêtre, put apercevoir une femme qui, malgré les vains efforts des domestiques, pénétrait dans le vestibule.

Valentine!

Tout de suite, Gladys la reconnut, et, devant cette douleur poignante, devant cette malheureuse éperdue, elle tressaillit...

César, le matelot du lieutenant, la suivait, les yeux bouffis de larmes.

— Mademoiselle Valentine... je vous en conjure, mademoiselle Valentine...

— Laissez-moi; je veux le voir, dit-elle en se retournant brusquement. On me l'a tué! On me l'a tué! Ah! nous retrouverons l'assassin, n'est-ce pas, César? et notre vengeance sera terrible!

Gladys, immobile dans l'ombre, écoutait ce colloque; puis elle vit une portière se soulever, un visage livide apparaître.

— Vous n'irez pas plus loin, dit Gladys d'un ton sec, s'avançant vers Valentine qui, l'apercevant, n'avait point osé poursuivre son chemin. Vous êtes ici dans la maison de mon père et je ne sache pas que le marquis de Frileuse y veuille vous y recevoir.

— Et moi, je veux voir, embrasser une dernière fois mon fiancé! cria la jeune femme les sourcils froncés, les yeux remplis d'éclairs. On me l'a tué! Mais qui donc me l'a tué? Ah! ah! vous devez le savoir, mademoiselle!

— Mais cette fille est folle!... dit Gladys, éperdue, en lui montrant la porte.

— Folle! Je le suis! murmura Valentine en reculant dans l'ombre. Pardonnez-moi ce que je viens de dire; sait-on, mon Dieu, tout ce que l'on dit quand le cœur est brisé par une telle douleur!

Et, contre les tentures, elle s'appuyait pour ne pas tomber; puis, accablée, ne pouvant plus se soutenir, elle s'écroula sur un divan, les yeux fixés sur la portière qui était devant elle. Elle a l'intuition que Jean est là, dans cette chambre voisine; mais sa faiblesse est telle qu'au moment où elle voit cette porte s'ouvrir et Laurent de Hautmont apparaître, elle ne peut faire un mouvement.

— Mon Jean est là? dit-elle enfin en se soulevant à demi, et vous venez de constater sa mort?

Laurent de Hautmont veut passer sans lui répondre, mais, comme une lionne, elle s'est dressée, l'a obligé à revenir sur ses pas, et les voilà tous deux, dans la chambre mortuaire, devant ce lit où Jean de Frileuse dort son dernier sommeil. Aucune exclamation de douleur ne soulève le sein de cette femme, pas une larme ne sillonne ses joues d'une pâleur mortelle, mais dans ses yeux secs passent des lueurs intenses, profondes, dont Laurent de Hautmont ne peut supporter l'éclat.

— Monsieur, dit-elle, d'un ton glacial, je devais être la femme du lieutenant, Dieu ne l'a pas voulu... Il a permis, néanmoins, que je le revoie une dernière fois; il permettra également et, cela, j'en suis sûre, entendez-le bien, que je connaisse la main qui me l'a tué, le père adoré de ma Blulette! main qui n'est pas comme on a tenté de le faire croire, celle d'un braconnier.

Puis, sans pouvoir en dire davantage, elle quitta la chambre mortuaire et rejoignit César qui l'attendait devant le péristyle de Maison-Rouge.

Le lendemain, le parquet se rendit à Maison-Rouge. Des interrogatoires eurent lieu, après lesquels fut enfin donné le permis d'inhumer.

Huit jours s'écoulèrent. L'enterrement avait eu lieu; le corps avait été déposé dans le petit cimetière de Faremoutiers, où le marquis de Frileuse possédait une chapelle. Alors, seulement, Gladys commença à respirer; les scellés n'avaient point été posés, le marquis s'y étant formellement opposé.

Or, pendant ces huit jours, Mlle de Frileuse n'avait pas perdu son temps. A Laurent de Hautmont qui descendait tous les jours à Maison-Rouge, non seulement pour y voir Gladys, mais pour y soigner le marquis de Frileuse qui, depuis la mort de son fils, n'avait pas quitté le lit, elle avait, avec cette audace des gens qui se croient tout permis, exprimé son désir de voir au plus tôt Antoine Perceval.

Ce dernier avait refusé d'obéir à cette injonction et s'était contenté d'assigner à la belle fille un rendez-vous à son étude.

Tout était calculé, en effet, dans l'esprit du clerc qui ne jugeait pas prudent de se compromettre par les allées et venues trop fréquentes entre l'étude et le château.

Informée de ce refus:

— Soit, j'irai voir ce rustre... pensa Gladys, et à la grâce de Dieu!

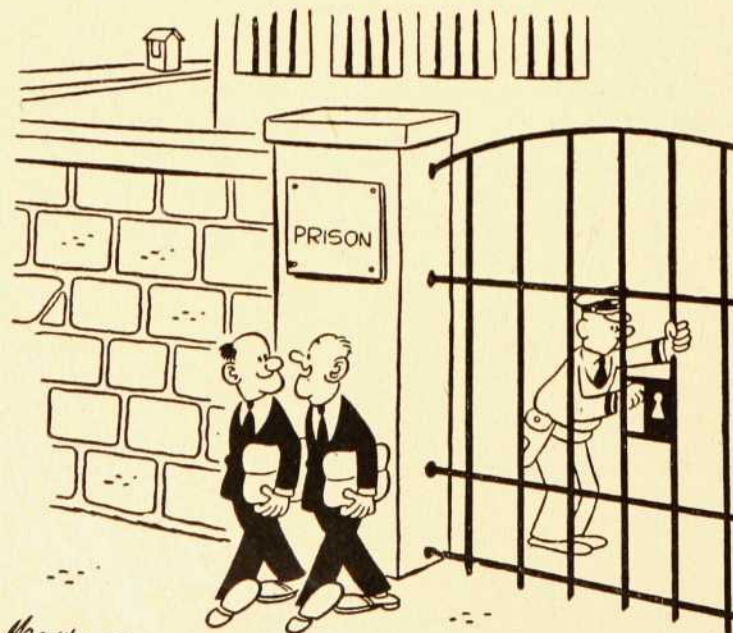
Or, le lendemain même de l'enterrement, après s'être assurée que le marquis dormait, que tous les domestiques étaient couchés, elle fit seller son cheval et se rendit à X...

La nuit était pluvieuse.

Dans le ciel assombri, pas une étoile; un voile de deuil semblait planer sur la campagne. Pour couper court, elle longea Pommeuse, Courtalin, puis aperçut enfin le faubourg, les premières maisons de la ville. La bride sur le cou, son cheval s'en allait au pas.

Gladys mit pied à terre devant l'étude d'Antoine Perceval, attacha son cheval à un anneau près du porche et, résolue, se dirigea vers la petite porte sur

## LA VIE COURANTE...



Nostradamus

10-10

McNaught Syndicate, Inc.—© Collier's

— Avant toutes choses prenons un bon repas. Je me souviens d'un petit restaurant où pour 35 sous on mange à gogo, vins compris...

laquelle on lisait cette simple indication : « Etude ».

Elle la trouva entrouverte.

Un homme de haute taille, au visage grave, peu engageant, venait de paraître, les yeux scrutateurs, la bouche plissée par un sourire un peu ironique.

— Mademoiselle de Frileuse ? dit-il.

— Oui, c'est moi, monsieur...

— Oh ! inutile de nous présenter l'un à l'autre, fit Antoine toujours très grave. Depuis longtemps je connais Mademoiselle Gladys de Frileuse, soeur du malheureux lieutenant de vaisseau assassiné dans la forêt ; et, depuis deux jours déjà, j'attendais votre visite. Et comme vous pouvez vous en apercevoir, mademoiselle, vous étiez attendue dans ce bureau, où je suis seul.

— Alors, fit hardiment Gladys, de ce ton glacial qui lui était habituel, vous connaissez le motif de cette visite nocturne ?

— Je le connais.

— Vous savez ce que je viens vous demander ? Laurent de Hautmont, qui est un de mes meilleurs amis, vous en a prévenu.

— Oui, mademoiselle.

— Alors ?

— Le pacte est conclu, dit Antoine d'une voix mordante, et vous n'avez plus qu'à le signer, mademoiselle.

— Le signer ?

— Absolument.

— Mais...

— Je ne m'engagerai jamais dans une affaire si grave sans des garanties, dit Antoine avec un fin sourire.

— De l'argent ? dit-elle en levant les épaules, vous me demandez de l'argent ? Vous savez bien que, si vous le voulez, je serai demain dix fois millionnaire et que les cinq cent mille francs que vous exigez seront payés.

— Je sais tout cela, reprit Antoine en se rapprochant, mais je veux néanmoins un contrat qui l'atteste, des billets, si vous le préférez, échelonnés de trois mois en trois mois, signés de votre blanche main.

— Soit, je suis prête à payer ce qui a été convenu, à signer les billets qu'il vous plaira que je signe. Donnant donnant.

— Oh ! murmura Antoine Perceval, j'avais d'abord pensé à vous livrer ce testament qui vous ruine. Oui, j'avais d'abord pensé à vous le vendre : vous êtes si belle, si désirable !...

— Monsieur... dit Gladys se levant, irritée.

— Rassurez-vous : ce ne fut qu'une folie tout à fait passagère. J'ai songé immédiatement à mon ami de Hautmont qui ne m'eût certes pas pardonné et j'ai pensé que l'or que j'exigeais de vous me serait plus profitable et ne m'exposerait point à ces désillusions qui attendent à coup sûr, mademoiselle, tous ceux qui seront vos prétendants.

— Monsieur... monsieur... cria Gladys épouvantée par la profession de foi de cet homme qu'elle avait jugé être un simple, un de ces êtres inoffensifs que l'on peut pétrir à sa guise, sans avoir à en redouter jamais le moindre élan de révolte.

— Vous le voyez, je vous dis toute ma pensée, reprit Antoine, dont la voix devenait railleuse, moi, qui, auprès de la grande Mademoiselle que tant d'hommes adorent, ne suis rien qu'un atome, un petit clerc de notaire, vivant là, seul, ignoré !

Et avec un soupir :

— Ignoré ! de vous surtout ! M'avez-vous seulement aperçu jamais, pendant ces longues promenades que vous faites en forêt ?

« Ah ! vous avez souvent peuplé mes rêves comme l'idéal de ma vie solitaire ! Et puis... la raison est venue ; j'ai pensé que l'argent que j'étais en droit d'exiger de vous valait mieux qu'un de vos sourires.

Gladys le regardait, terrifiée.

— Vous êtes un homme pratique, répondit-elle ; vous êtes de ceux qui savent qu'on ne vit pas d'amour et d'eau claire.

Et, avec ironie :

— Je vous en félicite !

— Parce que ?

— Parce que l'amour que vous eussiez pu attendre de moi, je ne vous l'aurais jamais donné.

— Jamais ?

— Jamais... Oh !... j'aurais pu tout vous promettre, mais, croyez-le bien, ces promesses n'eussent pu être que mensongères.

— Je le sais.

Puis, après un long silence :

— Cependant, mon ami de Hautmont a foi, lui ! en ces mêmes promesses... qui, sans doute, seront aussi illusoire.

— Je n'ai rien promis au docteur, monsieur.

— Allons donc !... Jouons cartes sur table, voulez-vous ? Vous n'ignorez point le nom du meurtrier de votre frère, je suppose ? Vous savez, mieux que personne, que ce n'est pas un malheureux braconnier qui a fait le coup. Tous le croient cependant, et les magistrats chargés de retrouver l'assassin classeront sous peu l'affaire.

— Monsieur, fit Gladys, avec un hautain sourire, ce sont là des insinuations compromettantes pour la justice, injurieuses pour moi.

— Insinuations basées sur la plus stricte vérité, mademoiselle !

— Enfin, où voulez-vous en venir ? reprit Gladys ; est-ce donc pour me dire ces choses que vous m'avez assigné ce rendez-vous nocturne ?

Mais en vain essayait-elle de se faire arrogante et dominante : le timide qu'elle avait maintes fois aperçu dans la forêt de Crécy n'existait plus. C'était un tout autre homme qui se révélait à elle : il n'avait plus peur, sa présence ne le troublait plus, elle le sentait bien, puisque, en ce moment psychologique, il n'hésitait pas à lui dire ce qu'il pensait du marché infâme qu'ils allaient conclure et dont il connaissait tous les préliminaires.

— Voilà... dit-il en se dressant devant Gladys qui s'était dirigée vers la porte, voilà où je voulais en venir.

« D'abord, parce que vous aviez exprimé le désir de me voir et, surtout, parce que, sans l'exprimer, vous aviez le désir encore plus vif de voir de près le testament de votre frère, le comte de Frileuse.

« Or, il est là, en ma possession, ce testament, et — souriant ironiquement — il valait la peine d'un déplacement même nocturne.

« Je vais vous le livrer... après vous avoir obligée, toutefois, à en entendre la lecture... jusqu'au bout.

« Oh ! rassurez-vous, continua-t-il, ce ne sera pas très long.

« Il me faut vous prévenir, d'ailleurs, qu'un second testament semblable à celui-ci, doit se trouver dans un meuble de votre frère. Ce testament... il est indispensable que vous le brûliez au plus vite, avant qu'une nouvelle descente de justice, toujours possible, ne soit faite à Maison-Rouge, où les perquisitions pourraient bien avoir été jugées insuffisantes.

— Encore la justice à Maison-Rouge ! Subir de nouveaux interrogatoires, assister à de nouvelles perquisitions ! dit Gladys d'une voix étouffée, en portant la main à son front couvert de sueur froide.

— Et alors croulerait peut-être l'édifice si soigneusement échafaudé... mademoiselle.

— Et je serais soupçonnée, ruinée, oui ! vous avez raison.

Et, avec un regard mauvais :

— J'aurais, du moins, la satisfaction d'avoir un compagnon d'infortune, car

vous aussi, monsieur, vous seriez compromis...

— Je le sais.

— Et pour vous défendre, vous m'accuseriez, c'est fatal ! Et Laurent de Hautmont et moi nous serions perdus ! Ah ! vous croyez que je ne songe pas à toutes ces éventualités, que je n'ai pas même un peu peur de vous qui pourriez bien, pris de remords quelque jour, nous dénoncer, faire connaître notre crime pour couvrir le vôtre ; car, enfin, monsieur, vous eussiez dû déjà produire ce testament ?

— Notre crime !... répéta Antoine d'une voix sourde, notre crime !... c'est bien cela !

« Et, puisqu'il est temps encore, n'allons pas plus loin, brisons là le pacte infâme. Je ne vous ai point encore livré le testament de M. Jean de Frileuse, et vous, mademoiselle, vous n'avez pas encore signé : restons-en là !...

Tout de suite, Gladys comprit la nécessité qu'il y avait pour elle de se ressaisir, de ne pas quitter cette maison sans y avoir accompli ce pourquoi elle était venue.

Mais elle se sentait défaillir.

Et lui, qui comprenait cette angoisse, souriait ! Et ce sourire, effroyable rictus, sur ses lèvres d'un rouge violent, semblait à Mlle de Frileuse comme une nouvelle menace.

— Rassurez-vous, ce qui a été convenu se fera. J'ai accepté la proposition de Laurent de Hautmont, il n'est plus temps de me rétracter. Du reste, je deviens pratique et avide, comme tant d'autres, de cet élément de bonheur... au dire de tous : l'argent...

— Alors, cria-t-elle, exaspérée par tous ces préambules, alors... finissons-en.

Il se leva, se dirigea vers un coffre-fort, l'ouvrit et en retira une enveloppe cachetée de noir.

Brisant lui-même le cachet :

— Vous permettez, dit-il que je vous donne lecture de ce que renferme ce pli ?

Et, sans attendre la réponse, il lut lentement :

« Je lègue à mademoiselle Valentine Mornas, fille du colonel portant ce nom, et à sa fille Bluette, toute ma fortune en argent, immeubles... »

— Assez ! assez !... cria Gladys en se ruant sur Antoine et en se saisissant du papier qui la déshéritait : assez ; assez ! le misérable !... Il donnait tout à cette fille et à moi... rien.

— Il vous laisse un million, et si vous aviez voulu m'écouter jusqu'au bout...

— Non, je ne veux rien entendre ! dit Gladys d'une voix vibrante de colère, en serrant dans ses doigts crispés le testament de Jean.

« Donnez-moi maintenant les billets qu'il me faut signer ; car, selon vos principes : « Donnant donnant ! »

Lui présentant un papier timbré sur lequel elle n'eut qu'à mettre son nom :

— Cette reconnaissance... d'abord, dit gravement Antoine Perceval.

— Où je reconnais vous devoir cinq cent mille francs. C'est cela, n'est-ce pas ?

— Je ne vous demande pas autre chose.

— C'est bien, dit-elle.

Et elle signa.

— La date, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Est-ce tout ?

— C'est tout.

— Adieu donc, monsieur, soyez tranquille, vous serez payé ; mais, de grâce, que je ne vous revoise jamais !

— A moins que vous n'ayez besoin de moi un jour, mademoiselle.

Mais Gladys ne l'écoutait plus ; frémissante, elle s'enfuit de l'étude, remon-

**Le vainqueur!**

**OLAND'S ALE EXPORT INDIA PALE**

**OLAND'S EXPORT ALE BAVARIAN LAGER**

## DEPRESSION

Prenez ce tonique riche en vitamines et glycérophosphates d'une merveilleuse efficacité dans les cas les plus avancés.

Chez votre pharmacien

**Elixir Tonique Montier**

D. WATSON & CO., Montréal

## Pour faire adhérer les FAUSSES DENTS en place et plus solidement

Etes-vous gêné par vos fausses dents qui glissent, se déplacent et tombent même lorsque vous mangez, riez ou parlez ? Vous n'avez alors qu'à les saupoudrer légèrement de FASTEETH. Cette poudre alcaline (non acide) fait tenir les dentiers plus solidement, apportant ainsi le confort. Pas de goût gommeux, pâteux ou autre sensation désagréable. Ne surit pas. Enraye l'odeur de dentier. Procurez-vous FASTEETH aujourd'hui dans n'importe quelle pharmacie.

## MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

**LAMBLY'S**  
CONTRE LE MAL DE TÊTE

ta à cheval et, à vive allure, cette fois, regagna la Maison-Rouge.

Minuit sonnait à l'horloge du château, quand elle se trouva devant la grille ouverte par elle.

Sur le seuil, elle aperçut une ombre, immobile près d'un pilier.

— Ah! c'est vous, Laurent?

— Je vous attendais, dit le docteur, inquiet, anxieux même.

Et très bas :

— Que s'est-il passé?

— Tout va bien.

— Vous l'avez?

— Il est là.

Et, mettant la main sur son sein :

— Bien habile qui pourrait me l'arracher, ce testament de malheur! Ah! je le tiens, cette fois! et tout à l'heure, quand je les aurai lues et relues, ces indignes volontés d'un frère, j'en ferai ce qu'elles méritent... des cendres... que le vent balayera et portera au diable, s'il le veut!

Elle avait sauté de cheval.

D'un geste doux, elle renvoya son azean dans l'écurie, puis, se rapprochant de Laurent :

— Personne ne s'est éveillé au château? demanda-t-elle.

— Personne.

— Et mon père?

— Il a eu le délire.

— Il est très mal, alors?

— Non, ce sont des accès passagers de fièvre consécutifs à de trop grandes émotions.

— Deviendrait-il fou?

— Malheureusement, il a toute sa raison; et, dans ses moments de calme, il ne parle de rien moins que d'aller chercher en Normandie la fille de son fils.

— Il ferait cela?

— Il le fera.

— A moins que... vous ne l'en empêchiez, n'est-ce pas? Vous enlèverez cette enfant, vous ne m'obligerez pas à garder près de moi la fille de cette femme. Nous avons besoin d'être seuls, Laurent, pour nous concerter, et la présence de cette petite à Maison-Rouge serait pour nous une gêne... et, peut-être... un remords!

— Je ferai ce que vous exigerez de moi. Mais il nous reste fort à faire encore: vous avez le testament déposé chez Me Guérardin; n'y en aurait-il pas un autre? Et ne fera-t-on pas, demain peut-être — qui sait? — de nouvelles perquisitions?

— Rassurez-vous, cependant, ils ne trouveront rien. Nous avons devant nous la nuit entière pour prendre toutes les précautions.

D'un geste large, désignant le château :

— Tout dort encore, n'est-ce pas?

— Oui, les domestiques se sont couchés de bonne heure; ils ne s'éveilleront qu'à l'aube. Personne ne vous a vue sortir, personne ne vous aura vue rentrer. Tout s'est bien passé jusqu'ici, Gladys.

S'arrêtant brusquement pour écouter et regarder autour d'elle :

— Ah! c'est qu'il ne faudrait pas faire naître les soupçons...

« Depuis que j'ai vu Antoine Perceval, je suis brisée.

— Vous venez d'en obtenir ce que vous vouliez, cependant?

— Oui, mais je me sens en la puissance de cet homme; je n'ai-t-il pas fait signer une reconnaissance de cinq cent mille francs en échange de ce testament maudit!

— Prix convenu: vous avez payé votre dette, vous n'avez plus rien à craindre.

— Quoi! vous espérez qu'il se contentera de ces cinq cent mille francs? Et le chantage, dans l'avenir?

« Ah! je vois plus loin que vous, moi! Monsieur Laurent de Hautmont, je ne me leurre pas.

Non loin de là, un homme blotti dans l'ombre avait vu rentrer Mlle de Frileuse; mais, ne l'ayant pas vue sortir, il eût pu ignorer d'où elle venait si les quelques paroles que venaient d'échanger à voix basse Gladys et Laurent ne l'avaient quelque peu initié au but de cette promenade nocturne.

César — car c'était lui — avait entendu qu'il était question d'un testament, et son cœur avait bondi dans sa poitrine.

Ah! combien il aurait voulu être plus près pour pouvoir suivre entièrement le fil de cette intéressante conversation! Mais Gladys et Laurent parlaient si bas, que c'est à peine s'il en pouvait surprendre quelques mots.

Rêveur, il s'en alla, revint à la Villa des Roses, où il retrouva Valentine, seule, dans le petit salon de la vieille demeure.

Depuis la mort de Jean, Valentine avait perdu le sommeil, passait sur un fauteuil une partie des nuits: c'est là que César la trouva quand il rentra.

La nuit était triste, le sol détrempé, la pluie étant tombée la veille et, par intermittences, en lourdes averses.

Et cependant, malgré cette humidité glaciale, malgré le vent même soufflant parfois en bourrasques, il n'avait pas hésité à quitter la Villa des Roses et à se diriger à pas lents vers Maison-Rouge.

Savait-il seulement pourquoi? avait-il eu un motif le guidant vers ce château sinistre, ou plutôt n'avait-il pas été conduit par quelque secret et douloureux pressentiment, l'avertissant que derrière ces murailles, noircies par le temps, il allait se passer quelque chose... quelque chose de grave?

Il se posait cette question, le brave César, et y répondait par un « peut-être! » quand il pénétra dans le petit salon où, tout en sommeillant, l'attendait Valentine.

— Enfin... te voilà! dit-elle en jetant sur César un regard un peu inquiet... Pourquoi me quittes-tu si souvent? Vis avec moi les derniers jours qui me restent à passer ici; tu sais que, dans quelques jours, je serai partie pour me rendre en Normandie auprès de mon cousin, Pierre Audoin, auquel je vais redemander ma fille; après quoi, je prendrai une détermination.

— Mademoiselle retournera à Paris, sans doute?

— Qui sait? Ai-je la moindre idée de ce que nous allons devenir Blurette et moi? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me faudra travailler pour l'élever, la chérie! et je ne faillirai pas à cette tâche va... Je suis jeune... j'aurai du courage.

César s'approcha de Valentine.

— Et s'il y avait un testament en votre faveur, mademoiselle? murmura-t-il.

— Un testament? dit la jeune femme d'une voix affaiblie.

— Oui!... Un testament!

— Et où serait-il, ce testament?

— Pas bien loin d'ici, assurément.

Et, en quelques mots, il informa Valentine du peu de paroles qu'il avait pu surprendre.

— Mais tu étais seul, mon pauvre César... pas de témoins; personne donc ayant entendu, comme toi, parler de testament. Du reste, tu ignores tout de cette affaire: le pays, le nom du notaire chez lequel il se peut que l'acte ait été déposé. Et je suis dans une disposition d'esprit telle que je ne tenterai pas de le savoir: adviene que pourra!

Et, avec un mouvement d'amertume profonde :

— La vie est si courte, mon vieil ami, que je ne tiens plus à rien, je retrouverai à mon existence le travail et la misère, soutenue par l'espoir autrefois, maintenant sans but!

— Et l'enfant? vous oubliez l'enfant de mon lieutenant, mademoiselle Valentine!

— L'enfant... Blurette! murmura la jeune fille.

« Dieu veuille que, sur cette pauvre petite, ne retombe pas tout le poids de la faute de sa mère!

— Bah! elle est si heureuse chez Pierre Audoin! Jean me le disait souvent, regrettant presque de l'arracher des bras de ce brave homme. Pourquoi ne l'y laisseriez-vous pas?

— Deux heures du matin, dit-elle; va te coucher, César, et laisse-moi seule.

Oh! elle avait besoin de solitude, en effet; elle avait besoin de se retrouver dans ce petit salon tout à fait seule, avec le souvenir de celui qui n'était plus et que tout lui rappelait: ce cadeau de fiançailles, ce coffret renfermant tant de bijoux était là, devant elle. C'était une petite fortune; mais la pensée de l'ouvrir ne lui était pas venue.

— Pour Blurette!... pensait-elle. C'est tout ce qui lui restera de son père, je n'ai pas le droit d'y toucher.

Valentine passa, dans l'affliction et les larmes, les heures qui suivirent, et ce fut sous cette impression douloureuse qu'elle écrivit à Pâquerette Fontange ces quelques lignes :

« Tu as connu mes joies, ma bonne Pâquerette, mais tu n'as connu que cela.

« Cette nuit, cependant, je veux t'ouvrir mon âme, mon pauvre cœur brisé; celui que j'adorais, qui, dans un mois, devait être mon mari, n'est plus :

« Il est mort assassiné!

« Assassiné... entends-tu, Pâquerette?

« Et ce fut César, ce César auquel il nous avait confiés, qui trouva en pleine forêt le corps déjà froid de mon pauvre Jean.

« Tout est donc fini pour moi, chère petite Pâquerette, pour moi, seule au monde maintenant, avec ce souvenir lugubre qu'il me faudra enfouir dans mon cœur; seule, avec mon enfant, dont la présence me rappellera sans cesse la mort tragique de son père; qui, peut-être, me la reprochera un jour, cette mort, dont je suis la cause première.

« Car ce crime fut médité par quelque infâme que je gênais sans doute, pour lequel j'étais l'obstacle qui le séparait des millions convoités.

« Va! je te reviendrai bientôt, chère petite Pâquerette! relativement heureuse encore de trouver dans l'humble logis de la rue Lhomond un refuge pour moi et la pauvre petite fille de Jean de Frileuse.

« A toi de cœur.

« Valentine ».

Pendant qu'elle écrivait ces lignes, où elle avait mis toute son âme, une autre scène, tragique celle-là, se déroulait à Maison-Rouge, dans l'antique manoir toujours endormi, où Gladys venait de rentrer, précédée de Laurent.

Dans les yeux de Gladys, des flammes passaient; un air de résolution farouche crispait de temps à autre son fier visage.

— Alors, vous venez avec moi? Avez-vous bien réfléchi aux conséquences de cette visite nocturne? Mon père peut nous surprendre: que pensera-t-il alors de vous, de moi?

— Vous êtes dans un état de surexcitation tel que je n'ose vous laisser seule, Gladys, dans cette maison en deuil qui, demain, sera peut-être encore envahie par toute la magistrature de votre pays, car cette affaire n'est pas terminée, croyez-le bien, et je tremble pour vous, je tremble pour moi.

Elle s'était arrêtée, frémissante, une sueur froide au front, les yeux dilatés par l'épouvante.

Et lui, penché vers elle, murmura : — Peu vous importe, puisque vous, Gladys, êtes innocente de ce crime. Vous

#### COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

## CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



*Celui qui ignore le contenu d'un paquet qu'un individu lui a demandé de remettre à une tierce personne, peut-il être convaincu de possession illégale de narcotiques, quand il est prouvé que ce paquet contenait des capsules d'héroïne ?*

Un individu, qui habite juste en face d'une salle de billard, a l'habitude de passer à travers cette salle, se prolongeant d'une rue à l'autre, quand il veut atteindre la rue voisine, s'évitant ainsi un long détour.

Voilà qu'en traversant ladite salle de billard, il est accosté par un inconnu, qui lui tend un petit paquet et le prie de le remettre à une jeune dame, qu'il verra juste en face de l'immeuble, de l'autre côté de la rue. Ne voulant pas refuser de rendre un aussi léger service, l'individu prend le paquet et, en sortant, aperçoit aussitôt la dame qu'on lui a dépeinte. Il va tendre le paquet, quand des policiers surviennent, le lui enlèvent, l'ouvrent et constatent qu'il s'agit de capsules d'héroïne.

C'est à la suite de l'incident qu'on porte contre notre homme une plainte pour possession illégale de narcotiques.

Il se défend en affirmant qu'il ignorait totalement qu'il transportait des drogues. Il n'a voulu qu'obliger un inconnu et transporter ainsi un petit paquet qu'il n'a pas eu l'indélicatesse d'ouvrir, naturellement. Eut-il su ce dont il s'agissait qu'il aurait refusé carrément de l'accepter. D'autant plus que cet individu a le soin de souligner qu'il n'a jamais eu de démêlés avec Dame Justice. Plusieurs témoins viennent, au contraire, affirmer qu'il jouit d'une excellente réputation.

Arrêtée également, la jeune dame a déclaré aux policiers que cet individu n'était certes pas un vendeur de drogues, qu'elle était convaincue qu'il s'était prêté tout bonnement à un trafic qu'il ignorait.

*Cet individu est-il COUPABLE ou NON de possession illégale de drogues ?*

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu en Cour Municipale, à Montréal, le 12 décembre 1952.

serez en droit de vous défendre dans le fait même de l'assassinat... Mais moi, Gladys... mais moi!...

« Pour vous, j'ai tué votre frère ! Pour que vous soyez riche, je suis devenu un assassin !

— Mon Dieu !.. taisez-vous !.. murmura Gladys épouvantée.

Sans l'écouter et tout à son remords : — Pour vous, pour votre amour, je suis devenu un assassin, répète encore Laurent de Hautmont.

Et elle, à demi défaillante : — Taisez-vous ! par pitié...

— Personne ne peut nous entendre : ils dorment tous.

Et très bas : — Or, Gladys, je sais, je connais vos projets, et je veux vous aider à les exécuter.

— M'aider, fit-elle en s'arrêtant brusquement devant lui, m'aider?... à vider des tiroirs, à y chercher ce que je voudrais tant trouver ?

— Oui, une copie du testament livré par Antoine, n'est-ce pas ?

— Je le trouverai, ce testament, il le faut ! cette nuit même... puisque, comme vous le dites, de nouvelles perquisitions sont à craindre ; puisque, si, déposé dans quelque meuble, il venait à tomber entre les mains de la justice, ma démarche de la nuit précédente n'aboutirait à rien et me laisserait ruinée, endettée même des cinq cent mille francs que j'ai dû reconnaître à Antoine Perceval.

Quoiqu'elle parlât à voix basse, il semblait à Laurent que cette voix avait un écho.

D'un geste lent, il la poussa presque dans le large escalier de pierre qui s'ouvrait devant eux, lui prit le bras et l'entraîna dans les longs corridors obscurs du premier étage.

Blottie près de lui, elle avance à pas lents, se laisse conduire par cet homme fort qui la soutient presque dans ses bras, et les voilà enfin tous deux dans l'appartement de Jean ; dans le petit fumoir où, aux jours heureux, le pauvre garçon allait se recueillir et songer à Valentine et à l'enfant.

D'un geste, Gladys montre à Laurent un bonheur-du-jour en bois des îles, merveille du quinzième siècle, souvenir de la mère de Jean, la princesse de Luzy. Le comte de Frileuse — et Gladys le savait — aimait ce meuble dans lequel il déposait tous ses souvenirs : lettres de Valentine, lettres d'amis, papiers de famille.

De ce meuble, elle s'est approchée, défaillante, mais vainement en cherche-t-elle la clef. Et Laurent, très pâle, murmure :

— La clef n'est pas ici. — ... Et... vous savez où elle se trouve ?

— Oui.

« Ni vous, ni moi n'oserons aller la prendre.

— Oh ! fit Gladys, nerveuse et irritée, dites-moi donc tout de suite qu'elle se trouve chez mon père.

— Chez lui-même : il s'en est emparé quelques heures avant l'enterrement de votre frère. Toutes les clefs de cet appartement, il les a prises ; et, chaque soir, il les glisse sous ses oreillers.

— Alors ?

— Alors, Gladys, il faut aller dans la chambre du marquis. Rien à craindre, il dort profondément ; nous pourrions fouiller à notre aise.

— Vous lui avez donc donné un narcotique ?

— Non, mais une potion calmante qui le tiendra endormi quelques heures encore !...

Comme épouvantés, ils se regardèrent en silence pendant quelques minutes ; puis, toujours sans un mot, ils se dirigèrent tous les deux vers l'appartement du marquis de Frileuse.

La nuit tirait à sa fin.

— Hâtons-nous, dit Laurent, nous n'avons pas de temps à perdre ; dans une heure, les domestiques seront sur pied.

Résolue, elle s'avance vers la chambre du marquis.

Pas un bruit... Un silence de mort !

Lentement, comme deux voleurs, ils sont entrés dans cette vaste pièce tendue de vieux brocart, ornée de bahuts de prix et autres meubles de style.

Sur les murs, d'antiques portraits de famille semblent, de leurs regards mornes, défendre le dernier de la race : le vieillard qui sommeille.

Au pied du lit, un grand lévrier veille.

En apercevant Gladys, à peine a-t-il ouvert les yeux ; puis, près d'elle, il vient presque en rampant, sans le moindre bruit, sans un aboiement. On eût dit que la bête assoupie attendait cette visite nocturne.

Pourtant, la présence de Laurent de Hautmont l'étonne sans doute, car, le voyant, l'animal s'est dressé sur ses pattes.

— Tais-toi !.. Tais-toi, Bob, dit Gladys en flattant le lévrier qui se rassure.

Et, résolument, elle s'avance près du lit où le marquis dort profondément.

Sous l'oreiller, elle glisse sa main, qui ne tremble point, et en retire un trousseau de clefs que, nerveusement, elle tend au docteur.

— Prenez... et sauvons-nous ! dit-elle.

Ils traversent les salons, les corridors, toujours suivis par la bête dont ils n'entendent point le souffle rauque, et les voilà maintenant revenus dans le fumoir de Jean de Frileuse.

Le meuble où ils espèrent trouver le fruit de leur convoitise est enfin ouvert.

Assise devant ces tiroirs béants, Gladys ne voit point le chien qui la regarde, qui, blotti dans l'ombre, ne perd pas un de ses mouvements.

— Il faut tout enlever, dit Laurent, et remettre bien vite les clefs sous l'oreiller du marquis, car voici le jour qui se lève... j'ai peur que votre père ne s'éveille !

Alors, fébrilement, elle prend tout ce qui lui tombe sous la main, referme le meuble et se prépare à regagner la chambre du marquis quand, tout à coup, un grognement se fait entendre.

C'est Bob qui s'est élancé sur elle, sur les papiers qu'elle emporte.

— Voilà une bête qui comprend ce que nous allons faire, dit Gladys dont le visage était devenu blême.

« Chassez-la, Laurent, et que je ne la revoie pas sur mon chemin.

Mais Bob, n'avait pas attendu cette décision : il s'en était allé, la tête basse et comme honteux du bon mouvement qu'il venait d'avoir.

— Parti ! enfin !.. dit la belle fille en tombant accablée sur un divan. Décidément, je ne suis plus moi, je suis comme une folle !.. J'aurais presque peur de mon ombre.

Dans ses bras, elle amoncelle tous les papiers qu'elle vient de prendre.

Elle va quitter le fumoir de Jean pour aller cacher chez elle tout cet amas de souvenirs, quand soudain un pas lent, mais bien connu, se fait entendre.

D'un geste, elle veut renvoyer Laurent de Hautmont qui ne bouge pas : immobile dans l'ombre, il se tient prêt à défendre Gladys.

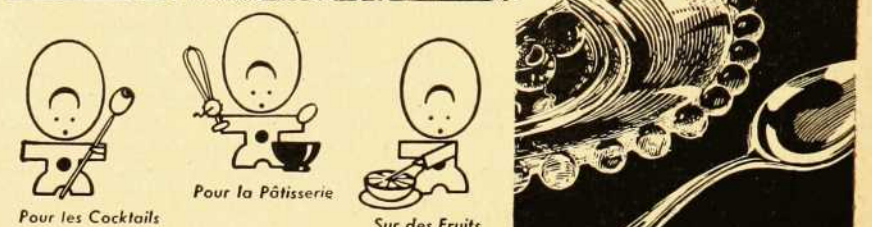
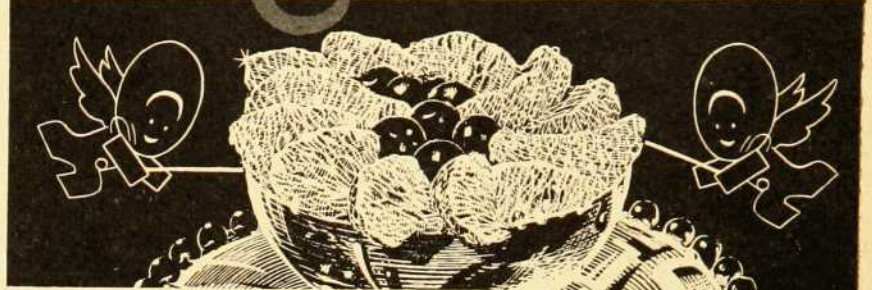
.....

Les aboiements de Bob ont éveillé le marquis de Frileuse.

Sur son lit, il s'est dressé épouvanté : qu'a donc son gardien fidèle pour aboyer de façon continue ?

Hors de son lit, il s'est glissé et, enveloppé de sa robe de chambre, s'est dirigé vers la porte de son appartement ; mais, se souvenant qu'il a laissé ses clefs sous son oreiller, il revient sur ses

Une gorgée de Cointreau et l'on est aux anges!



Pour les Cocktails Pour la Pâtisserie Sur des Fruits Vous allez pouvoir faire une multitude de choses nouvelles et délicieuses avec le Cointreau. Faites venir "Le Guide des Gourmets" — pour une quantité de recettes d'entremets, de salades et de cocktails.

COINTREAU LIQUEUR FAIT ET EMBOU-TEILLÉ EN FRANCE DEPUIS 100 ANS

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ! Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film. REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

REEMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

## FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

## MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

**GRATIS :** Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :**

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

### REMP LISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6880, rue Bordeaux  
Case Postale, 1391, Place d'Armes,  
Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

pas pour les prendre :

— Quoi! elles n'y sont plus!

Dans l'esprit du vieillard, cependant, aucun soupçon encore. Il a mal cherché, il va les retrouver... et ses mains, qui tremblent un peu, fouillent à nouveau sous l'oreiller.

Rien... toujours rien.

Alors, la pensée lui vient que quel qu'un les lui a prises: voilà si longtemps qu'il dort!... et d'un si lourd sommeil!...

Mais qui? quand? pourquoi?

Et un nom lui vient aux lèvres:

Après quelques hésitations qui eurent la durée d'un éclair, il sort de son appartement, marchant presque à tâtons dans les couloirs à demi obscurs de la vieille maison.

— Gladys!... oui, c'est Gladys! murmure le vieillard qui s'avance non sans épouvante.

C'est alors que les pas du marquis ont été entendus par Laurent et Mlle de Frileuse... c'est alors qu'ils ont voulu fuir.

Gladys... peut-être!

Trop tard!... Il est là, maintenant, devant eux... et il a compris la scène qui vient de se passer: le but infâme de cette veillée nocturne:

— Tu m'as volé les clefs de ce meuble... dit le marquis d'une voix basse, si basse qu'elle paraissait lointaine, et avec un regard enflammé de colère, mais pourquoi me les as-tu volées? Tu avais un but, certainement, et pour lequel il te fallait un complice à ce que je vois... Tu es une misérable!... et monsieur Laurent de Hautmont, un vil coquin!

Et, avec une ironie poignante:

— Quel merveilleux accord entre vous! C'est dans les fenêtres que vous poursuivez vos plans... C'est la nuit... quand tout dort, que vous agissez!

Puis, à Gladys qui, avec audace, semblait vouloir riposter.

— Tais-toi!... fille perdue!

— Laurent de Hautmont n'est pas mon amoureux, dit froidement Mlle de Frileuse, mais il se peut qu'il soit un jour mon mari.

— Ton mari?... Mais alors, quel est donc le secret d'infamie qui vous lie?...

murmura le marquis en passant la main sur son front. Ma race est maudite!

« Dans ces vieux murs, où tant d'honnêtes gens sont nés et sont morts! le crime a passé... et c'est la cupidité qui a fait de toi la criminelle que tu es... car, je le sens bien, c'est toi, n'est-ce pas, qui as fait assassiner ton frère par ton amant? »

— Laurent de Hautmont n'a jamais été mon amant... je vous le répète, mon père!

— Peu importe!... crie le vieillard en étendant la main vers le docteur toujours immobile dans l'ombre. Tu es liée indissolublement à ce bandit par un secret terrible, plus fort que l'amour.

Ce furent ses dernières paroles; brisé, il tomba sur un divan bas, la tête dans ses mains, le corps secoué de sanglots.

Quand il releva enfin le front, il était seul.

Il appela Gladys.

Elle ne répondit point.

Alors, lentement, les jambes rendues vacillantes par l'émotion et n'osant plus affronter la présence de sa fille, il regagna son appartement, son lit, où il se laissa tomber comme une masse.

Dans sa chambre, Gladys, en ce moment triomphante, examinait les papiers qu'elle venait de trouver tandis que Laurent disparaissait en hâte pour se soustraire aux regards des domestiques qui, bientôt, allaient se lever.

Elle était donc enfin chez elle, dans son appartement, dont les fenêtres et les portes étaient bien closes, enfermées seule, toute seule, libre de ses actes quels qu'ils fussent.

Devant elle sur une table, des morceaux de papiers se détachent de l'ombre: paquets enrubannés de faveur bleue; d'autres, papiers d'affaires sans importance pour Gladys, ficelés simplement; des lettres d'amis restés là-bas, aux colonies; des lettres de Valentine surtout.

Avec une rage furieuse, elle parcourt tous ces papiers qu'elle a devant elle; et, convaincue maintenant que le double du testament que lui a remis Antoine Perceval ne se trouve point là, elle reporte le tout dans le meuble, puis, très

calme, elle entre dans la chambre du marquis et lui remet ses clefs.

— Voilà... dit-elle; j'ai vu ce que je voulais voir, et je ne comprends pas, mon père, que vous puissiez m'en vouloir de l'acte très simple que je viens d'accomplir.

« J'ai usé de mon droit, c'est tout.

« Et maintenant, je suis tranquille, il n'y a rien... »

« La justice peut venir, elle cherchera vainement, comme moi, un testament qui, s'il eût existé, pouvait nous ruiner tous. »

Et, avec un peu d'ironie:

— Car enfin... j'ai travaillé aussi un peu pour vous. Que serions-nous devenus si cette fortune laissée par Jean fut revenue tout entière à cette étrangère et à cette enfant dont on ignore l'origine, après tout?... Il se peut fort bien, en effet, que Mlle Mornas ait eu d'autres aventures à Paris, et mon pauvre frère à vraiment accepté un peu vite cette paternité.

— Valentine Mornas est une honnête fille!... Gladys.

— Une honnête fille!... C'est dans ces termes que vous parlez de cette fille?

— Eh! n'es-tu pas, toi... de complicité avec Laurent de Hautmont?

— Je vous ai déjà répondu à ce sujet, mon père, vous devez cependant assez me connaître pour savoir que jamais, en fait d'union, Gladys de Frileuse ne dérogera!

— Non, tu ne t'es pas donnée, tu as fait pire: tu t'es vendue, reprit le vieillard dont les regards deviennent durs. Un crime te lie à cet homme!

— Je vous en conjure... on peut vous entendre, murmura Gladys épouvantée; on peut croire ce que vous dites, le répéter, et c'est alors que vous, qui parlez d'honneur, le verriez à jamais sombrer, cet honneur.

— On peut croire, dis-tu, oui, on peut croire?... C'est bien toi, n'est-ce pas, qui a tué ton frère?

« Tu es une maudite!... et celui dont, je ne sais pour quelle promesse, tu as armé le bras... un infâme!... »

— Mon père, vous ne savez plus ce que vous dites, vous devenez fou!

— Fou! Fou! Oh! mon Dieu! elle dit que je suis...

Il ne put articuler d'autres sons. Il sent soudain ses membres se glacer, devenir rigides.

En vain, essaie-t-il de réagir, de dire un mot encore, sa voix s'étrangle dans sa gorge: seuls, les yeux voient, gardant au fond de leur orbite, avec le souvenir de la dernière nuit, la vision instinctive de l'horrible scène de la forêt...

Ce n'est pas la folie qui vient de le terrasser, non! mais un autre mal plus affreux encore: la paralysie a fait son oeuvre...

Libre à Gladys, maintenant, de vivre sa vie!

IX

DES mois s'écoulaient.

D Comme l'avait prévu Laurent de Hautmont, l'affaire d'assassinat fut classée et Gladys de Frileuse envoyée en possession de l'immense fortune de son frère.

Elle avait donc tout le temps, à présent, de déblayer la route autour d'elle et d'en écarter ceux qui pouvaient encore la gêner.

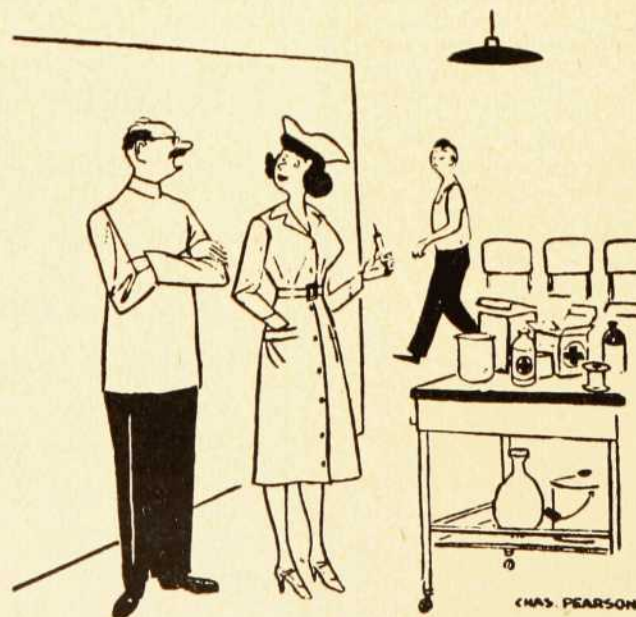
Or, c'était Bluettes qui, sans cesse, occupait sa pensée!

C'était Valentine aussi, qu'elle eût voulu expulser du pays et ne rencontrer jamais.

Mais Valentine ne paraissait point songer encore à abandonner la Villa des Roses.

Dans ce coin de paradis où elle avait aimé et aussi où elle avait souffert, elle restait enfermée, recueillie dans son deuil, n'ayant pour toute compagnie

## LA VIE COURANTE . . .



11-5

McNaught Syndicate, Inc.—© American Magazine

— Alors, comme travaux d'aiguille vous pourrez citer les piqûres intraveineuses que vous faites si bien . . .

que César qui ne voulait pas la quitter.

Gladys, bien informée, connaissait les angoisses, même matérielles, de Valentine: elle savait que la maison habitée par celle-ci ne lui appartenait point, qu'elle avait été mise en vente après la mort du colonel et que le comte Jean de Frileuse s'en était rendu acquéreur.

Cette maison faisait donc partie de l'héritage laissé par Jean, par suite, revenait à Gladys qui désirait en prendre possession immédiatement.

Ce fut Antoine Perceval qui fut chargé de prévenir Mlle Mornas d'avoir à vider les lieux au plus vite.

Il se présenta donc, un matin, à la Villa des Roses, demandant à parler à Valentine.

César connaissait le clerc, il l'avait rencontré bien souvent à Pommeux, à Mauperthuis, à Coulommiers et ailleurs, et, tout de suite, le pauvre garçon pensa qu'il était porteur d'une bonne nouvelle: un envoi d'argent, sans doute, pour sa chère maîtresse.

— Mademoiselle vient de se lever, mais elle va tout de suite vous recevoir, monsieur Perceval.

— Oh! qu'elle prenne tout son temps. Je ne suis pas pressé, et je vais profiter de l'attente pour examiner la maison.

— Une chic bicoque, pas, monsieur Perceval?

— Oui, oui... ça vaut bien dix mille francs, cette maison-là.

— Je vous crois, elle est si riante! C'est le colonel, le père de Mlle Valentine, qui l'a fait bâtir.

— Je le sais.

— MM. les notaires en savent long sur ces choses-là, dit César en haussant ses larges épaules; mais, qu'elle vaille dix mille francs ou plus, nous ne la vendrons pas. Nous y resterons, hiver comme été.

— Singulière idée!

— Il y a, par ici, une tombe qui nous retient. La petite Blulette, bientôt, viendra égayer notre solitude. Et puis... et puis... il faut si peu pour vivre, ici!... Moi, monsieur le clerc, je ferai le jardin, je servirai la mère et l'enfant, comme j'aurais servi M. Jean, s'il avait vécu.

— Ce sont des projets irréalisables, mon pauvre César.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, d'abord, cette maison ne vous appartient pas.

— Comment? une maison bâtie par le colonel Mornas!

— Bâtie par le colonel Mornas, mais achetée par M. le comte de Frileuse.

— Ah! oui, je commence à comprendre, murmura César.

Et, d'un ton de prière:

— Mais je pense bien qu'on ne va pas nous chasser d'ici?... Ce serait abominable! si elle agissait ainsi, votre grande Mademoiselle, elle serait un monstre...

— Un beau monstre, en tout cas, fit Antoine, dont le visage avait pâli.

« Or, elle veut que, d'ici trois mois, cette maison soit fermée, et elle le sera... parce qu'elle le veut.

— On la brûlera plutôt tonna César dans un éclat de colère.

Mais, soudain, la porte vient de s'ouvrir, et Valentine, vêtue de deuil, paraît, le visage grave, un peu inquiet.

Et, d'une voix douce:

— Que veux-tu donc brûler? dit-elle à César en se tournant vers lui.

— Cette maison... mademoiselle Valentine.

— Cette maison? où je voudrais mourir... murmura la jeune femme en passant la main sur son front. Et où irions-nous alors, mon pauvre ami?

Antoine, comme subjugué, fasciné par cette apparition, ne prononçait pas une parole. Il regardait cette belle figure triste, il était ému par cette grande douleur résignée.

— Monsieur, dit-elle en levant vers lui ses grands yeux si doux, pleins de

larmes qui, cependant, ne tombaient point, vous avez à me parler: que me voulez-vous? J'ai déjà tant souffert que, maintenant, je puis tout entendre.

— Je suis le notaire de Mlle de Frileuse.

— Expliquez-vous, monsieur, et sans crainte. Je sais que je suis pauvre, très pauvre, et je n'attends rien de personne.

— Cette maison ne vous appartient pas, mademoiselle.

— Elle était à mon père, autrefois.

— Mais elle a été rachetée par le comte de Frileuse.

— Je le sais.

— Or, cette maison appartient maintenant à la soeur de M. Jean...

— Elle peut la prendre, monsieur; demain, s'il le faut, je la quitterai à jamais. Mais si cette demeure familiale se ferme devant moi, le pays, du moins, me restera ouvert; j'y reviendrai quand même.

— C'est votre affaire, mademoiselle.

Et, saluant gravement Valentine, il partit et revint à Maison-Rouge où Gladys l'attendait.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— C'est une résignée; elle partira, elle quittera même le pays, mais pour y revenir, m'a-t-elle affirmé.

— C'est ce qu'il ne faut pas.

— Pardon, c'est son droit. Vous ne pouvez l'exclure d'un pays qu'elle aime et lui fermer les grilles d'un cimetière.

— Soit, dit Gladys, les dents serrées. Et après un instant:

— Il y a aussi l'enfant... Et mon père, qui a recouvré l'usage de la parole, n'a plus que ce nom sur les lèvres: Blulette, Blulette...

— Blulette! qui, si je l'avais voulu, serait aujourd'hui plusieurs fois millionnaire... fit Antoine dans un rire qui découvrit ses dents très blanches:

« Et c'est vous, mademoiselle, qui bénéficiez de mon crime; car c'est un crime que j'ai commis, moi aussi, en vous livrant ce testament.

— Le regrettez-vous?

— Peut-être...

— Mais... n'êtes-vous pas riche maintenant?

— Cet argent est un lourd fardeau, dit le clerc, devenu très grave; il ne fera ni votre bonheur, ni le mien.

— Le croyez-vous?

— J'en suis sûr. Il y a des heures dans la vie où le remords s'installe en maître dans la conscience; et mieux que quiconque, vous le savez, vous... mademoiselle, qui, si souvent, devez voir se dresser devant vos yeux l'image de cette femme en deuil et celle de son enfant: cette petite Blulette que ni vous, ni moi, ne connaissons cependant, mais qu'on peut deviner adorable, d'après les affirmations de César qui la présente comme le portrait vivant de votre frère.

— De mon frère?... Est-ce bien sûr?

— Impossible d'en douter, mademoiselle: sur les traits de cette enfant, et déjà, dit-on, dans son caractère est écrite en toutes lettres la paternité du lieutenant de Frileuse.

Gladys, immobile près de la vaste cheminée du salon, restait silencieuse, regardant avec insistance les lueurs rouges du foyer.

Gladys, privée de la compagnie même de son père depuis qu'il avait été frappé de paralysie. Gladys, seule avec ses tragiques souvenirs, se sentait souvent à charge d'elle-même.

Elle ne s'abandonnait pas, cependant.

Riche de plusieurs millions, maintenant, et avide d'en jouir, il lui fallait, avant de vivre la vie qu'elle s'était rêvée, qu'elle s'était préparée par le crime, se débarrasser de Valentine qu'elle ne voulait plus rencontrer sur son chemin; se défaire de l'enfant...

Eloigner Blulette à jamais, c'était, en

effet, le seul moyen d'obliger sa mère à se refaire une autre vie.

— Alors? reprit-elle, après un morne silence, vous avez annoncé à Mlle Mornas mon intention de reprendre la maison qu'elle habite?

— Oui, elle sait, du reste, que cette maison vous appartient comme héritière de votre frère, et elle m'a promis de la quitter le plus tôt possible. Nous sommes à la fin de septembre; en octobre, elle aura quitté les lieux.

— Vous en êtes sûr?

— Je l'affirme.

— Vous affirmez aussi que nous n'avons pas besoin de l'expulser?

— L'expulser? Vous le feriez?

— Je le ferais.

— Décidément, mademoiselle, vous êtes encore plus cruelle que je le pensais.

— Je me défends. Quoi de plus naturel?

— Contre qui? Une femme inoffensive!

— Chacun son point de vue, monsieur; le mien n'est pas le vôtre.

— Je lis dans vos yeux de sinistres projets.

— Vous êtes perspicace.

— L'enfant serait-elle menacée?

— Peut-être, puisque, d'après vous, elle ressemble tant à mon frère, dit-elle, ironiquement, que la paternité n'est pas douteuse.

« Et puis... et puis... ajouta-t-elle, mon père la réclame, le nom de Blulette est presque le seul mot qui erre encore sur ses lèvres; il suffit.

« Je ne veux pas, moi, de ce souvenir vivant. Il faut que, de cette femme et de cette enfant qui ont failli entraver ma vie, il ne soit plus question ici...

« Ah! je peux bien vous l'avouer, à vous qui devinez mes pensées avant que je les fasse connaître.

— Oui, vous m'avez permis de lire un peu dans votre âme, depuis la fatale nuit.

— Vous ne vous en plaignez pas, je suppose, vous, devenu maintenant un ami... Un ami sur lequel je puis compter, n'est-ce pas?

Sur un ton d'ironie profonde:

— C'est pour Laurent de Hautmont qu'il faut garder ce titre flatteur. Celui qui se paye en espèces sonnantes n'est pas un ami...

Gladys se taisait.

— Mais... à l'autre... que donnerez-vous?

— Ce qu'il voudra de moi.

— Votre amour?

— Est-ce que je suis capable d'aimer? voyons!...

— Alors? dit-elle en riant, on peut s'arranger... je peux l'épouser sans l'aimer. Il faut que je me marie: eh bien! autant lui qu'un autre! Je sais, du reste, qu'en acceptant son nom, la vie à deux, avec lui, je trouverai quelques avantages.

— Il sera votre esclave.

— Justement.

Elle s'était assise près du foyer dont, distraitemment, elle s'amusait à remuer les cendres.

Soudain, la porte s'ouvrit; le marquis, soutenu par deux domestiques, apparut sur le seuil de la vaste pièce:

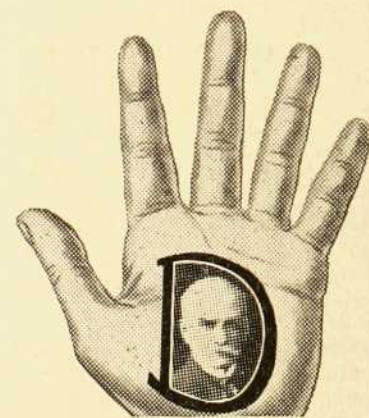
— Je me sens mieux, Gladys. J'ai voulu passer la soirée avec toi, dit-il.

En effet, depuis quelques jours, il y avait dans l'état du marquis une amélioration du côté droit; les membres gardaient toujours leur rigidité, mais la voix, encore légèrement voilée cependant, revenait peu à peu.

Il n'eût pu soutenir une conversation suivie, mais, comme l'avait dit sa fille, un nom, un seul nom, revenait sans cesse sur ses lèvres: Blulette! Blurette!

A cette heure même, assis auprès du foyer, il le prononçait avec une infinie douceur, ce nom de la fille de son fils!

## Si vous avez des douleurs RHUMATISMALES



Découpez ceci, une boîte de 90¢ Gratis à tous ceux qui souffrent

A Syracuse, New-York, il a été développé une préparation pour usage domestique et des milliers de gens au Canada, aux Etats-Unis et autres pays disent que cette préparation leur a été très bénéficiaire. D'autres rapportent avoir été bien soulagés après seulement quelques jours d'usage.

Monsieur Delano écrit: "Pour aider ceux qui souffrent, si vous n'avez jamais essayé notre méthode, c'est avec plaisir que je vous enverrai gratuitement une boîte de grandeur régulière de 90 cts. Ceci sans obligation. L'essai est gratuit et cet essai devrait vous aider à le démontrer. Et si cet essai vous aide, comme il l'a fait pour tant d'autres qui le disent vous en serez certainement heureux. Découpez simplement cette annonce et envoyez-la avec votre nom et votre adresse, incluez 25 sous en timbres ou en argent pour couvrir les frais de poste et de distribution.

Adresse — La Cie DELANO Ltée  
417, rue St-Pierre, Montréal, P. Q.  
Dépt. 1068-L

GRATIS DELANO'S — Spécialement pour douleurs rhumatismales

Notes: Ceci est une offre franche et honnête qui devrait intéresser tous ceux qui ont de telles douleurs.

FONDEE EN 1892

### Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps.

Abonnez vos parents et amis aux

3 grands magazines: *Le Samedi*,

*La Revue Populaire* et *LE Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Coupon d'abonnement

Le Samedi

FONTEE EN 1892

	Canada	
1 an .....	\$3.50	1 an .....
6 mois .....	2.00	6 mois .....
<input type="checkbox"/> IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.		
Nom.....		
Adresse.....		
Ville.....		
Province.....		

Et Gladys, frémissante, ne se sentait ni la force, ni le courage de répondre à cet appel.

Ce fut Antoine qui le fit pour elle.

— Votre petite fille vous sera rendue, monsieur le marquis ; elle sera la joie de vos vieux jours.

Le vieillard hocha la tête, tendit l'oreille.

— Bluette ! Bluette ! répéta-t-il d'une voix basse. La fille de mon Jean, la fille du mort...

Puis, fatigué, il laissa retomber sa tête sur le dossier de la bergère où, avec mille précautions, l'avaient installé les domestiques, et parut s'assoupir.

— Vous le voyez, dit Gladys se tournant vers Antoine, je suis exposée à entendre tous les jours prononcer ce nom, à entendre tous les jours exprimer ce désir de voir la bâtarde de mon frère. Je ne le veux pas !...

— L'enfant est condamnée, comme la mère... pense le dierc, dont le visage exprime quelque peu l'épouvante.

L'attention de Gladys paraît tout entière portée sur son père qui sommeille. Elle songe cependant... et, faisant comprendre à Antoine qu'il peut se retirer :

— Je vais sortir, dit-elle ; il faut que je voie cette femme.

— Je vous en conjure, épargnez-la, ayez pitié d'elle, murmura Antoine.

— Tranquillisez-vous... je vais offrir des rentes ; mais j'y mettrai une condition.

— Laquelle ?

— Peu vous importe.

— Au revoir, mademoiselle.

— Adieu... je n'ai plus besoin de vous.

Et, tandis qu'Antoine Perceval reprenait le chemin de son étude, Gladys faisait atteler, puis donnait l'ordre au cocher de la conduire à la Villa des Roses.

La nuit tombait.

Sur les routes... pas âme qui vive.

Six heures sonnaient à la petite église de Courtalin quand la voiture s'arrêta devant le perron de Mlle Mornas.

Gladys sauta du coupé, et, résolument, pénétra dans le jardin contourant la villa.

Sur le seuil, un homme attendait : c'était César.

En apercevant celle que son instinct ne lui révélait pas comme une amie... certes, il eut d'abord un mouvement de recul.

Puis, timidement, la voix tremblante :

— Qui, demandez-vous, mademoiselle ? dit-il.

— Ta maîtresse.

— Je ne sais pas si elle pourra vous recevoir.

— Dis-lui mon nom, dis-lui surtout que je ne viens pas ici en ennemie.

— Pas en ennemie, mais... en propriétaire récalcitrante, pense César, dont les petits yeux lancent des flammes.

Sur le seuil du petit salon, Valentine qui a écouté tout ce colloque, vient d'apparaître.

D'un geste hautain, elle invite Gladys à la suivre ; puis, s'asseyant en face d'elle :

— Vous avez à me parler ? dit-elle. Quelle douleur m'apportez-vous encore ?

— Je viens vous dire...

— Que vous me chassez de cette maison, n'est-ce pas ?

Et, toujours hautain :

— Que vous exigez même que je la quitte au plus tôt ? Ma présence ne peut cependant vous gêner beaucoup.

Haussant les épaules :

— Je vois que vous n'avez pas encore recouvré la raison, dit Gladys, et je vous excuse de méconnaître ceux qui vous veulent du bien, car je ne cherche que votre bien, croyez-le.

« Vous avez été l'amie de mon frère, et, en souvenir de cette tendresse seule, je veux vous venir en aide. Mon no-

taire a reçu mes instructions à ce sujet : il vous servira une rente de trois mille francs, mais... à deux conditions.

— J'écoute, dit froidement Valentine.

— Oh ! je ne suis pas exigeante : la première de ces conditions, comme vous sembleriez vous y attendre, c'est que vous quittiez au plus vite cette maison, qui, désormais, sera pour la famille de Frileuse un sanctuaire dont il ne sera permis à personne de franchir la porte.

— La seconde ?

— La seconde, c'est que vous fassiez le serment de ne jamais revenir dans ce pays.

— Et c'est un serment que je ne vous ferai pas... dit Valentine d'un ton glacial. Je reviendrai souvent ici, avec la petite, pour y prier sur une tombe.

« Il faut que mon enfant sache, mademoiselle, que son père est mort assassiné. Il faut qu'elle et moi, nous retrouvions le meurtrier de Jean.

« Dieu nous guidera dans cette tâche difficile. Ce sera long, peut-être ; mais que l'heure de la vengeance sonne tôt ou tard, qu'importe ! pourvu qu'elle sonne ?

— Ainsi, vous allez jeter l'effroi dans le cœur de votre enfant... Ainsi, vous allez lui apprendre de bonne heure à haïr, des innocents, sans doute ; car, pourra-t-on jamais savoir dans quelles circonstances mon pauvre frère a trouvé la mort ?... et par quelle main il a été frappé !

— Qui sait ? Dans les yeux des petits, la vérité se fait jour quelquefois...

— Alors... c'est votre dernier mot, mademoiselle ?

— Mon dernier mot.

— Vous reviendrez ici ?

— Je reviendrai... quand il me plaira.

— En ce cas, la pension que je vous offrais...

— Vous pouvez la garder. Autrefois, j'ai travaillé pour vivre : je n'en ai pas encore perdu l'habitude ; et elle me sera moins pénible encore, ma Bluette près de moi.

« Nous serons deux pour supporter notre misère !... Puis, l'enfant grandira... et nous verrons.

— C'est bien, fit Gladys.

— Adieu, mademoiselle, je n'ai plus rien à vous dire.

Et, lui montrant la porte :

— Vous me chassez ?

— Je suis encore chez moi, ici.

— Alors, entre nous, c'est la guerre ?

— Une guerre sans merci ; car, comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai le pressentiment que toutes mes peines viennent de vous.

Gladys partit.

Longtemps, Valentine écouta le bruit de la voiture, le galop des chevaux sur la route déserte ; puis, accablée, elle s'écroula sur un fauteuil.

Et elle éclata en sanglots.

La nuit fut pour elle une longue insomnie.

Le lendemain, elle écrivit à Pierre Audoin la lettre suivante :

« Tu es étonné, n'est-ce pas, mon cher cousin, que je ne sois pas accourue immédiatement vers toi... si bon pour ma fille chérie ! étonné peut-être que je ne sois pas venue te la redemander.

« Ah ! mon pauvre ami, sera-t-elle jamais aussi heureuse avec moi qu'elle l'a été jusqu'ici ?

« Et puis, j'hésitais pour un autre motif à me rendre à Couteville : j'avais peur que la retraite de mon enfant ne fût découverte... car je me sentais et je me sens encore environnée d'ennemis.

« Et tu me comprends, toi qui connais les circonstances tragiques de la mort de Jean, puisque César s'est chargé de t'apprendre cette nouvelle douloureuse, ce que je n'aurais jamais eu le courage de faire moi-même.

« Aujourd'hui, je suis plus forte et je peux enfin verser le trop-plein de mes douleurs dans ton cœur dévoué.

« Oh ! mon vieil ami d'enfance, il ne faut pas m'en vouloir ; pardonne-moi si, après t'avoir laissé, par mon silence, l'espoir de garder l'enfant que tu aimes, je viens te l'enlever.

« Il faut qu'elle connaisse sa mère ! sa mère !... qui n'a plus qu'elle au monde !... Il faut qu'elle essuie mes larmes, elle seule le peut... que plus tard, même, elle en connaisse les causes, il le faut !

« Dans quelques jours, je quitterai à jamais la Villa des Roses, d'où Mlle de Frileuse m'a chassée, et je retournerai dans ce petit logement de la rue Lhomond, où j'ai été relativement heureuse pendant deux ans : j'avais alors l'espoir du retour de Jean... je recevais ses lettres... enfin, de son souvenir, je vivais !

« Un voile de deuil, maintenant, enveloppe ma vie qui n'a plus de raison d'être que ma fille.

« A toi toujours,

« Valentine ».

Quelques jours après, elle reçut la réponse suivante :

« Tu peux venir, Valentine, nous t'attendons à l'Abbaye avec une impatience fébrile ; ma vieille servante, en apprenant ton arrivée, a mis la maison sens dessus dessous.

« Dans ta chambre d'autrefois, — tu te rappelles ta jolie chambre de jeune fille, voisine de celle de tes parents, — les meubles, débarrassés des housses qui les cachaient jalousement à tous les yeux depuis que tu n'étais plus là, se font, sous sa main, reluisants et neufs pour fêter ton retour.

« J'y suis entré tout à l'heure : les fenêtres largement ouvertes y aspiraient, avec la brise marine, tout ce que le soleil peut nous apporter encore de gaieté dans cette saison d'automne.

« Bluette s'ébattait dans un rayon, se réjouissant de te voir bientôt là... sa maman ! car je ne te laisse pas oublier, crois-le bien.

« C'est elle qui te fera les honneurs de sa maison, c'est avec elle que tu iras revoir, du haut de nos falaises, la vallée si riante, les pâturages de la Durdent.

« Ces paysages-là ne sèchent pas les larmes, Valentine, mais les font couler moins amères.

« Oh ! reviens !... et que ne te décides-tu, une fois revenue, à ne point repartir ! Fais ce sacrifice, sinon pour toi, du moins pour ta fille... Ne la ramène pas dans ce Paris, si grand pourtant, où les plus robustes s'étiolent, où les sentiments les plus nobles s'émoussent ; où la lutte pour la vie a déjà eu raison de tant d'êtres plus forts que toi !

« Allons, ma belle Valentine, arrivons le plus vite possible. Nous t'attendons tous avec impatience : Monique qui, tout en astiquant du matin au soir, ne cesse de parler de toi ; Bluette, qui, grimpée sur sa petite chaise, l'écoute avec recueillement ou bat des mains, en demandant le jour de ton arrivée, ton vieil ami, enfin.

« Pierre Audoin. »

Au reçu de cette lettre, Valentine décida de partir tout de suite pour la Normandie.

Ce jour-même, elle prépara sa valise et, à César qui s'alarmait de ce départ :

— Je reviendrai, dit-elle très calme. Sois-en sûr, mon bon César. Et, si tu le veux, nous pourrions même ne plus nous quitter.

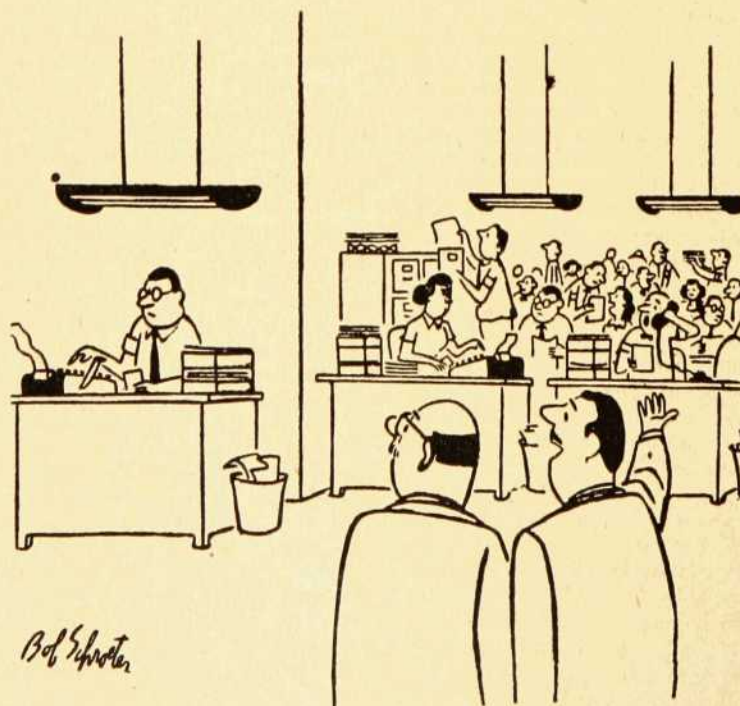
« Qui t'empêche de venir nous rejoindre à Paris ? Tu es jeune encore et robuste : tu trouveras facilement un emploi. Tous les dimanches, nous t'attendrons dans notre modeste logis nous passerons la journée ensemble, nous ne serons donc pas seules. Bluette et moi, puisque nous aurons quelqu'un à qui nous pourrions parler de celui qui n'est plus.

« Et puis... et puis... j'ai l'intuition qu'il sera là, lui aussi, que son âme nous y suivra, nous guidera dans la vie de misère qui est le lot de tous ici-bas.

« Un crime horrible nous l'a pris, mais Dieu, dans sa bonté, permettra que nous n'en soyons pas complètement séparés.

— Oh ! mademoiselle, vous croyez donc que les morts reviennent ? fit César en se signant.

## LA VIE COURANTE . . .



Bob Schuster

10-14

McNaught Syndicate, Inc. — © Collier's

— Voilà, ici on fait la paye. Celui-ci détermine les salaires et ceux-là s'occupent des impôts et diverses retenues.

Un triste sourire erra sur les lèvres de Valentine.

— Je crois au spiritisme, dit-elle très bas. Je ne puis t'expliquer cette science, ce mystère qui apporte tant de consolation à ceux qui croient ! et moi, je crois... et cette croyance me donnera la force de supporter toutes les détresses de la vie.

Et, sur un signe d'incrédulité de César :

— Je t'en conjure, dit-elle, ne combats pas cette foi : tout ce qui aide à souffrir est respectable et bon.

D'un geste doux, elle le renvoya ; et seule, maintenant, elle ouvrit la fenêtre, la large baie plutôt, donnant sur le petit jardin.

La nature, à cette époque de l'année, semblait avoir revêtu sa parure de deuil, sous ce ciel d'un gris pâle, rarement ouvert, depuis quelques jours, aux rayons du soleil.

En ce moment même, la pluie tombait en fines gouttelettes, donnant le suprême coup de grâce aux dernières feuilles, les fauchant une à une, jaunies et tremblantes, sur le gazon déjà recouvert d'une épaisse couche de rouille.

Et, devant la grande ligne sombre de ces arbres, devant ce sinistre horizon, dont la vue la trouble si profondément cependant, ses yeux ne se ferment point.

Elle était tout absorbée dans cette muette contemplation quand César revint lui annoncer que le déjeuner était servi. Un bon feu de bois brûlait, jetant une note gaie sur la table servie, sur le couvert — unique, hélas ! — dressé en face de la fenêtre close.

Autrefois, c'était là, tout près, la place de Jean. Adieu, les instants charmants où ils se retrouvaient là tous deux, dans les longues flâneries, après le repas, l'ivresse dans les yeux, le cœur plein d'amour.

— Qu'est-ce qui pourrait la consoler ? pensait César en poussant un profond soupir. C'est écrit : l'amie de mon lieutenant tombera malade... et je vois bien que mon devoir est de ne la quitter jamais.

Il restait là comme cloué sur place.

— Cette vieille demeure de mes parents appartenant désormais à Mlle de Frileuse, je n'y reviendrai jamais, reprit-elle ; mais, ainsi que je l'ai dit à cette femme tout à l'heure, je reviendrai dans ce village avec Bluette.

« Nous nous ferons de ce pénible pèlerinage, un devoir sacré !

— Moi aussi, je reviendrai souvent, dit César.

— En attendant, il nous faut partir.

— Quand ?

— Tu me conduiras au chemin de fer à la nuit. J'emporte dans ma valise le peu que j'ai apporté ici, et aussi les bijoux que m'offrit Jean la veille de sa mort. Ces bijoux, je les vendrai et j'en placerai l'argent sur la tête de ma fille, qui retrouvera ainsi quelques bribes de l'héritage de son père.

« Mais, avant de partir, je vais te demander une grâce : nous avons encore deux heures devant nous avant de gagner la gare la plus proche. Voudrais-tu ?

— Je sais ce que Mademoiselle va me demander, dit César.

Valentine secoua la tête :

— Tu te figures peut-être que je voudrais retourner à Maison-Rouge pour y supplier Mlle de Frileuse de me garder ici ? Tu te trompes : ce n'est point à Maison-Rouge que je voudrais retourner.

— Où donc, alors ?

— Il est un autre lieu que j'aspire à voir.

— Lequel ?

— La forêt... l'endroit où Jean de Frileuse a été lâchement assassiné, non par des braconniers... mais par une autre main insoupçonnée jusqu'à présent... par

un misérable qui, pour obéir à un ordre, venu de haut probablement, s'était embusqué sur le passage de mon pauvre ami...

— Ah ! mademoiselle, quelle horrible pensée !...

— C'est la tienne aussi, César.

— Peut-être.

— Tu l'as même eue avant moi, avoue-le !

— Je m'en doutais. Les interrogatoires n'ont abouti à rien, la lumière ne s'est pas faite ; l'affaire est quasiment classée. Nous le savons tous les deux ; et nous savons aussi, tout en devinant beaucoup de choses... que la famille de Frileuse est puissante et semble à jamais inattaquable.

— Tu viens ?

— Dans la forêt ?

— Oui.

Ils partirent.

Il pleuvait encore ; il faisait froid et, dans ces bois, l'ombre tombait déjà. Valentine et César avançaient silencieusement, foulant les feuilles mortes qui jonchaient les sentiers...

Au-dessus de leurs têtes, les hautes cimes semblaient pleurer la fin des beaux jours, la chaude caresse du doux soleil et la gaité des nids maintenant désertés.

Mais Valentine, toute à sa douleur, n'entendait rien, ne voyait rien que César la précédant depuis quelques instants et semblant se hâter vers un endroit connu de lui.

Tout à coup, il s'arrêta, et, enlevant sa casquette :

— C'est là ! murmura-t-il.

Et, d'un geste tragique, il désigna du doigt la grosse pierre près de laquelle il avait trouvé le corps inanimé du comte de Frileuse.

Cette pierre est couverte de mousse, sauf d'un côté cependant, où Valentine s'imagine la voir meurtrie, à demi arrachée et encore tachée de sang.

Pieusement, elle s'est mise à genoux et, pendant un moment, César l'entendit sangloter.

Sur le haut d'un sycomore, un merle chantait ; et son chant mélancolique, à cette heure crépusculaire, paraissait une prière.

Valentine s'étant éloignée, l'oiseau descendit de branche en branche, rassa le sol, soulevant les feuilles, à quelques pas de César, pour y chercher pâture.

Soudain, un coup de vent violent fit s'envoler l'oiseau, s'éparpiller les feuilles, et découvrit au matelot, resté par respect un peu en arrière de sa maîtresse, un coin de terre nue, et, sur cette terre, un objet de menues dimensions, de couleur claire.

Il se baissa pour le ramasser et, pres-tement, le fit glisser dans la poche de sa vareuse.

C'était un de ces vulgaires carnets couverts en toile grise que l'on achète dans les bazars pour quelques sous... objet d'un prix infini, toutefois, pour César, qui eut immédiatement l'impression d'avoir mis la main sur une trouvaille.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes ; abîmée dans ses pensées, Valentine n'avait rien vu.

Tous deux rentrèrent à la Villa des Roses, afin d'y achever les préparatifs du départ.

Ce ne fut qu'à la nuit que Mlle Mor-nas prit le train pour Paris.

Elle descendit dans un hôtel voisin de la gare de l'Est, et, le lendemain matin, vers huit heures, se rendit à la gare Saint-Lazare où elle demanda un billet pour Cany.

César, lui, laissé seul à la Villa des Roses, s'y était prudemment barricadé et, immédiatement, avait ouvert le carnet trouvé dans la forêt.

Les yeux troublés par l'émotion, il ne put lire tout d'abord ces lignes sans

## D'OÙ VIENT CET AVION ?



Le Viscount est fabriqué en Angleterre par la compagnie Vickers-Armstrong. Air-Canada a passé une commande de 15 de ces appareils qui lui seront livrés au cours de l'été 54 au prix de \$765,000 pièce. Très élégant, le Viscount peut transporter 48 passagers plus une cargaison à une vitesse de croisière s'établissant entre 310 et 330 milles. Altitude de vol : 30,000 pieds ; pression intérieure maintenue à 4,000 pieds. Le Viscount est équipé de 4 moteurs Rolls-Royce de 1,400 cv chacun. Il s'agit de turbo-propulseurs, la turbine servant à entraîner une hélice. Air-Canada utilisera ses Viscount sur les lignes interurbaines.

## L'accroissement du trafic aérien en 1952

LE BILAN de fin d'année montre l'accroissement incessant du trafic aérien dans le monde. En 1952, les services aériens réguliers internationaux et intérieurs ont transporté 45 millions de passagers, contre moins de 40 millions en 1951. Toutefois, le rythme de l'accroissement s'est considérablement ralenti en 1952 par rapport aux deux années précédentes. Le nombre de voyageurs n'a augmenté que de 13% de 1951 à 1952, alors que l'augmentation avait été de 28% de 1950 à 1951. Ce ralentissement s'exprime aussi dans le nombre de passagers-kilomètres, qui a augmenté de 15% au lieu de 26%, et dans celui des tonnes-kilomètres de marchandises transportées, qui a augmenté de 4% au lieu de 16%.

Les statistiques de l'OACI illustrent également l'immense essor de l'aviation civile au cours des quinze dernières années. En 1952, les avions des entreprises de transport aérien régulier ont parcouru plus d'un milliard 600 millions de kilomètres, soit six fois plus qu'en 1937 ; ils ont transporté dix-sept fois plus de passagers et le nombre de passagers-kilomètres a été multiplié par vingt-sept.

Dans le tableau ci-dessous, arrêté au 31 décembre 1952, figurent toutes les marques de nationalités notifiées officiellement à l'OACI de Montréal.

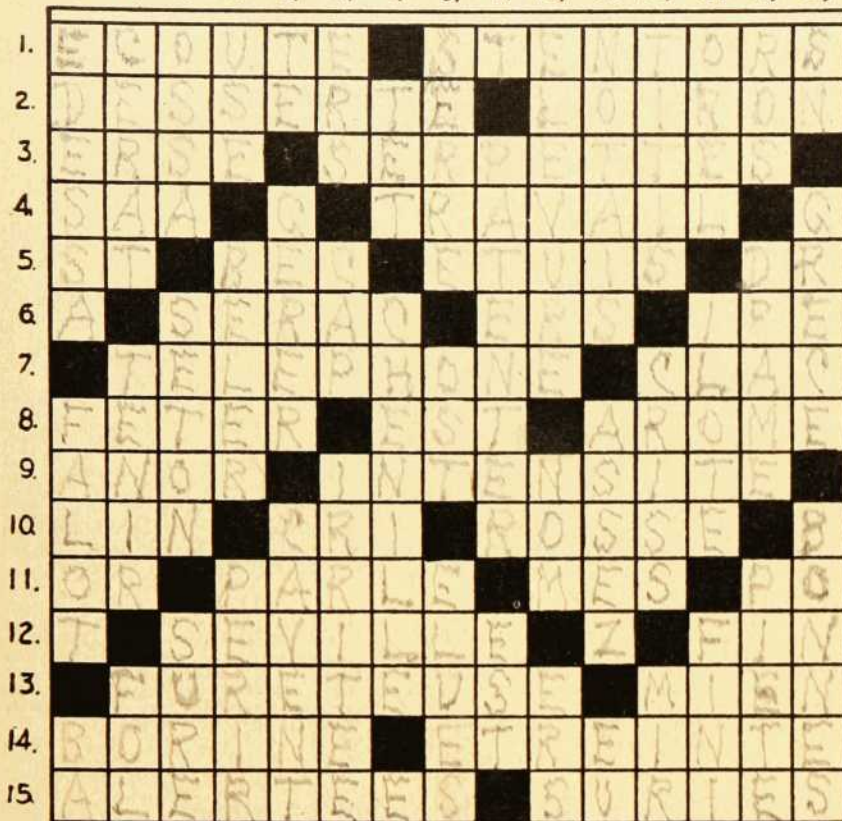
### Marques de nationalité des aéronefs

*Arabie saoudite	HZ	Luxembourg	LX
Argentine	LV	Mexique	XA, XB, XC
Australie	VH	Nicaragua	AN
Autriche	OE	Norvège	LN
Belgique	OO	Nouvelle-Zélande	ZK, ZL, ZM
Birmanie	XZ, XY	Pakistan	AP
Brésil	PP, PT	*Panama	HP
Canada	CF	*Paraguay	ZP
Ceylan	CY	Pays-Bas	PH
Chili	CC	Antilles néerlandaises	PJ
*Chine	B	Surinam	PZ
Colombie	HK	Pérou	OB
Danemark	OY	Pologne	SP
*Equateur	HC	Portugal	CS, CR
Egypte	SU	République des Philippines	PI
Espagne	EC	République Dominicaine	HI
Etats-Unis	N	Royaume-Uni	G
Ethiopie	ET	Colon'es et protectorats	VP, VQ, VR
Finlande	OH		
France	F	Salvador	YS
Grèce	SX	Suède	SE
Guatemala	TG	Suisse	HB
Haiti	HH	Syrie	YK
Inde	VT	Tchécoslovaquie	OK
Indonésie	PK	Thaïlande	HS
Irak	YI	Turquie	TC
Iran	EP	Union Sud-Africaine	ZS, ZT, ZU
Irlande	EI, EJ		
Islande	TF	*Uruguay	CX
Israël	4X	Venezuela	YV
Italie	I		
*Japon	JA		
Liban	OD		
Libéria	EL		

Extrait du Bulletin de l'OACI.

# Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1109

### HORIZONTALEMENT

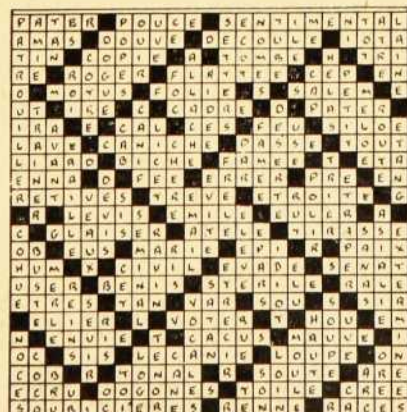
- 1—Cordage attaché aux coins inférieurs des voiles. — Hommes qui possèdent des voix retentissantes.
- 2—Mets desservis. — Chef-lieu de canton (Mayenne).
- 3—Anneau de cordage. — Petites serpes.
- 4—Mesure algérienne. — Peine que l'on prend pour faire une chose.
- 5—Saint (abr.). — Partie cornée de la tête d'un oiseau. — Enveloppes. — Docteur (abr.).
- 6—Fromage des Alpes. — Genre de légumineuses. — Colère.
- 7—Instrument qui permet de reproduire à distance la parole. — Onomatopée.
- 8—Célébrer. — Point cardinal. — Principe odorant de certaines substances.
- 9—Commune du Nord, arrondissement d'Avesnes. — Degré de puissance.
- 10—Plante textile. — Eclat de voix. — Cheval sans vigueur.
- 11—Métal précieux. — S'exprime par la parole. — Qui sont à moi. — Fleuve d'Italie.
- 12—Ville d'Espagne (Andalousie). — Bout.
- 13—Femme qui fouille partout. — Qui est à moi.
- 14—Ouvrière d'une houillère. — Action de serrer dans ses bras.
- 15—Averties qu'il y a du danger. — Devenues sûres.

### VERTICALEMENT

- 1—Ancienne et opulente ville de la Mésopotamie septentrionale. — Sorte de lanterne portative. — Symbole chimique du *baryum*.
- 2—Onguent qui a pour base la cire et l'huile. — Avoir à la main. — Contraire à la raison.
- 3—Montagne de Thessalie. — Bandulette de linge pour entretenir une plaie. — Indubitable.
- 4—Affaibli. — Crier, en parlant des moutons. — Mourir de mort violente.

- 5—Equerre. — Administrer pour autrui. — Mettent en jeu.
- 6—Genre de légumineuses. — Avant d'un navire. — Excitée.
- 7—Tesson. — Larve de lépidoptère.
- 8—Action de soumettre à une pression. — Camp, armée. — Choisis dans une élection.
- 9—Délivrer une patente à. — Point cardinal.
- 10—Petite pustule à la peau. — Substantif. — Légumineuse dont le type est la lentille.
- 11—Remarquais. — En quantité suffisante. — Patrie des frères Anguier.
- 12—Gamins de Paris. — Poignard des Malais. — Commune rurale en Russie.
- 13—Ville de Russie, sur l'Oka. — Nom donné aux serfs de l'Etat, chez les Spartiates. — Terminé.
- 14—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Pièce de théâtre où le comique est mêlé au tragique. — Affection et respect pour les choses de la religion.
- 15—Symbole chimique de l'étain. — Un des Etats de la péninsule balkanique. — Servantes.

### Solution du problème No 1108



suite, quelque peu effacées par l'humidité.

A la flamme du foyer, il sécha les feuillettes. Bref, après avoir tourné et retourné dans ses mains tremblantes le précieux carnet, après avoir essuyé plusieurs fois les verres de ses lunettes, il lui fallut attendre au lendemain pour essayer encore d'en déchiffrer quelques mots.

Mais, la nuit, il ne dormit pas... Ce carnet, même sans être lu, était pour lui une révélation, car, trouvé à l'endroit du crime, il pouvait avoir été perdu par l'assassin.

Or, en ce coin de forêt, maintes fois inspecté par les gendarmes, il était jusqu'alors resté invisible.

Et une double question se posait, qui rendait César très perplexé, et très incertains ses beaux projets de vengeance : ce carnet avait-il été perdu pendant le crime ? Ou après le crime ?

S'il avait été perdu après le crime, il pouvait appartenir à un de ceux qu'on avait chargés d'en faire la constatation.

Autant d'hypothèses demandant explication !

Le matin, de bonne heure, ayant en effet rouvert ce carnet pour y trouver la solution tant désirée, il vit aux différentes pages soigneusement datées quantités de noms connus dans la région, des indications de visites à faire à des dates futures.

Une lueur se fit dans l'esprit du pauvre matelot.

Il voulait douter encore quand tout à coup, ayant passé le doigt dans la pochette du carnet, il en sortit un feuillet à demi déchiré, sorte de journal intime, où il lit ce qui suit :

« Je l'ai rencontrée ce matin, ma belle Gladys ! elle est venue me donner le courage qui me manquait pour accomplir ce que nous avons décidé.

« Elle ne m'a rien demandé, n'a rien exigé de moi, mais j'ai lu dans ses yeux l'arrêt qui le condamne, lui... Ce nom, je n'ose l'écrire ; je n'oserai même plus le prononcer, maintenant ; il me fait peur... il brûle mes lèvres...

« Elle sera riche, puisque la richesse seule peut la rendre heureuse !

« C'est à moi qu'elle le devra... à moi qui l'aime éperdument... »

D'autres lignes, effacées par l'humidité, étaient illisibles, mais César en savait assez...

Aucune signature, cependant, sur ces pages jaunies... Seul, le nom de Gladys de Frileuse y résonnait comme une fanfare, y brillait comme enveloppé d'une lumière magique.

Effaré, César pensait : — Ce carnet appartient à Laurent de Hautmont.

Mais, en même temps, une voix secrète lui disait :

— Ne livre point immédiatement à la justice ce document précieux, attends patiemment ton heure : elle viendra !

« Tout ce que tu pourrais tenter en ce moment n'aboutirait à rien. Cette écriture à demi effacée ne se reconnaîtrait peut-être point : on pourrait t'accuser, toi, pauvre matelot, d'avoir manigancé toute cette affaire pour venger la fiancée de Jean de Frileuse, pour l'enrichir, et, qui sait ? Pour t'enrichir toi-même... sans doute... »

« Garde-les précieusement, ces feuillettes jaunies ; quand il en sera temps, tu pourras, si tu le veux, les montrer à Laurent de Hautmont. Il reconnaîtra bien son écriture, lui, que diable !... »

Et riant :

— Ah ! il en aura une de ces frousses !  
« Et Valentine sera vengée... et, aussi vrai que je tiens ce carnet, elle tiendra dans ses mains cette Gladys cette coquine !

« Ce sera à son tour de venir supplier la pauvre Valentine à genoux, s'il vous plaît, à genoux !

Ces lignes, ces petites pattes de mouche illisibles et jaunâtres, malheureusement sans aucune signature, il les lut et les relut, et sa conviction maintenant était arrêtée. Oui, c'était bien Mlle de Frileuse qui avait fait assassiner son frère par Laurent de Hautmont ; son amoureux, peut-être... son mari, bientôt ; car, certainement, ils se mariaient. Gladys se donnerait à cet homme... elle serait le prix du sang ! Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre, ces deux gredins !

Ainsi pensait César, mais il ne pouvait songer à garder pour lui seul un secret de cette importance.

Il chercha... puis, se frappant le front : — J'ai trouvé ! dit-il.

A la Houssaye, dans un creux de la colline, se trouvait une baraque à moitié démolie par le vent.

Dans cette baraque habitait un vieux prêtre, qui était venu se retirer là, depuis quelque temps, pour y vivre ses dernières années. De temps à autre, on le voyait de bonne heure se diriger vers la petite église de Faremoutiers, voisine du Grand-Morin, puis il rentrait dans ce qu'il appelait plaisamment son antre, pour s'y enterrer pendant toute une semaine.

D'où venait ce prêtre ?

A ce sujet, bien des conjectures, bien des racontars avaient été faits ; les uns prétendaient que c'était un ancien aumônier d'une maison pénitentiaire ; d'autres, qu'il revenait de Calédonie, où il avait passé sa vie à exhorter les forçats au repentir.

Cette dernière hypothèse était la vraie : c'est sous le soleil brûlant des tropiques, c'est au contact du vice que s'étaient écoulées les années de jeunesse du pauvre prêtre.

Puis, sa tâche terminée, accomplie, un peu las de la vie des hommes, il était venu, sans trop savoir pourquoi, se réfugier dans ce coin de Seine-et-Marne pour y cacher sa misère et y mourir en paix.

Tout le monde connaissait l'abbé Lerouge : cet homme grave, que tous les ouvriers de Courtalain et des environs salueaient avec respect, cet homme bon auprès duquel accouraient les petits à la sortie de l'église, sûrs qu'ils étaient d'être accueillis avec un sourire et un amical :

— Bonjour ! Bonjour ! mes enfants !  
Oh ! le père Lerouge... César lui avait souvent parlé.

Ensemble, ils causaient de la mer, de cette grande mangeuse d'hommes qu'ils avaient fréquemment parcourue ! de ces colonies lointaines qu'à certaines heures l'un et l'autre regrettaient peut-être...

Ce fut donc vers cet homme, presque un ami pour lui, qu'il accourut le lendemain du départ de Valentine.

Pour faire cette visite, il avait attendu la tombée de la nuit.

Sept heures sonnaient aux églises environnantes quand il se présenta dans la pauvre cabane du vieux prêtre.

Le plan de César était bien arrêté : dire tout à l'abbé et faire tout ce que conseillerait celui-ci.

L'abbé venait d'achever son modeste repas, lorsque le matelot parut devant lui.

Se levant de table et d'un air un peu effaré :

— Si tard ! mon Dieu, si tard ! Qu'avez-vous donc à me dire, mon enfant ?

— Quelque chose de très grave, monsieur l'abbé. Excusez-moi.

— Il s'agit de cette malheureuse Valentine Mornas, sans doute ? Elle est partie, tout le monde le sait et en parle. Ne faut-il pas que l'on parle un peu des

autres! Chacun ne ferait-il pas mieux de s'occuper de ses propres affaires?

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur l'abbé.

— Elle est assez à plaindre; qu'on la laisse en paix.

— Oh! oui, elle est à plaindre, et c'est justement de quelque chose qui l'intéresse que je viens vous parler.

— Ah! ah! Est-elle partie définitivement?

— Non, elle reviendra... Quand? je ne sais pas... dans longtemps peut-être; mais enfin, elle reviendra... car, s'il y a vraiment une Providence, elle ne l'abandonnera pas et la ramènera ici, dans ce pays qui est le sien.

— Tu as l'air de douter de la Providence, dit le prêtre sur un ton d'affectueux reproche. Comment! toi? un matelot! un enfant de la mer... tu n'aurais pas la foi?... Cette foi qui, lorsque nous sommes perdus entre le ciel et l'eau, s'éveille ou se réveille dans nos âmes?

D'un air étonné:

— Dans toutes les âmes, monsieur l'abbé?

— Dans toutes, absolument.

«Tiens: j'ai connu des forçats, tu sais ça?»

— Oh! oui, je le sais.

— Eh bien! de ces forçats les plus endurcis, de ces fanfarons du vice qui blasphèment comme ils respirent, j'en ai vu, comme je te vois, s'agenouiller sur les ponts de nos navires quand la tempête gronde.

— Et moi, j'ai fait ça aussi... Au moment des grands branle-bas, je priais Dieu comme un tout petit mousse!

Et, baissant la voix:

— Ah! si je pouvais vous dire...

— Oui, oui, je sais; tu as eu de rudes traversées.

— Je vous les ai déjà racontées, c'est vrai; aussi, ce n'est pas pour cela que je suis ici, mais pour vous narrer quelque chose qui, ma foi! ne me bouleverse pas tout à fait autant, mais presque.

César jeta autour de lui un regard investigateur et revint s'asseoir:

— Personne pour nous entendre. Eh bien! voilà... J'ai trouvé, hier, ce carnet à l'endroit même où a eu lieu l'assassinat de M. Jean.

«Lisez un peu et dites-moi ce que vous pensez de cela?»

Le prêtre mit ses lunettes, parcourut les lignes que nous connaissons déjà, puis, resta songeur.

Après un instant:

— Voyons... que vous en semble, monsieur l'abbé.

— Tu veux toute ma pensée?

— Toute.

— Eh bien, mon ami! les lignes que je viens de lire ont été écrites par le docteur de Saint-Blandin.

— C'est ce que je pensais.

— Et, selon moi... l'assassin... c'est lui!...

— On avait parlé de braconniers, pourtant?

— Bah! tous ces pauvres braconniers innocents...

— Ah! j'aime à vous l'entendre dire. C'est bien cela: innocents comme l'enfant qui vient de naître... cria César, en se frottant le nez qui devint d'un rouge violent.

— Toujours aux pauvres la basace, mon ami; c'est parmi eux, surtout, que l'on cherche, souvent à tort, les apaches et les assassins.

«Le grand monde aussi a ses lèvres, ses vices incurables qui, cachés avec soin, souvent impunies, se transmettent de générations en générations.

«Oh! le pauvre fût-il coupable? Lui, du moins, il a des circonstances atténuantes: né quelquefois dans la boue, il y retourne pour y mourir, si quelque main secourable ne se tend pas vers lui.

Et, passant la main sur son front:

— Ah! j'en ai entendu, de ces confi-

dences!... de ces récits lamentables faits par de misérables condamnés au baigne! des enfants abandonnés le plus souvent, perdus dans la vie, sans soutien, sans conseils... chiens errants dans l'humanité, jetés au hasard de toutes les misères, avec l'exemple démoralisant du riche coupable qui, fort de son impunité, écrase encore les autres de son mépris.

— Ça, c'est vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai, monsieur l'abbé. Ainsi, moi qui vous parle, je n'oserais jamais porter ce carnet à la police sans signature... avec cette écriture à peine lisible... Qu'est-ce qu'on penserait de moi, voyons? Que je suis un menteur, un imposteur, que c'est moi qui ai fait le coup, peut-être.

— Tu as absolument raison.

— Alors, que faire de ce carnet?

— Le garder... et attendre...

— Ce sera dur!

— Il le faut, pourtant.

— Parce qu'on ne me croirait pas?

— Oui, d'abord, puis, pour une autre chose encore.

— Dites?

— Parce que tu ne peux pas salir ce nom de Frileuse. Ton maître s'il te voyait, ne te pardonnerait pas.

— Je n'avais pas songé à cela. Le nom de Frileuse en cour d'assises! murmura César en se grattant l'oreille. Le nom de mon maître... ce serait horrible!

«Vous avez raison, monsieur l'abbé je ne puis, moi, l'ancienne ordonnance de mon lieutenant, dénoncer ces gens-là!... Et pourtant, ce sont eux, c'est clair comme le jour: Mlle de Frileuse est la complice de Laurent de Hautmont!

Et, après une pause, car César, essoufflé, avait besoin de se reprendre:

— Oh! une fameuse canaille!... Ce M. le docteur!... Je le retrouverai, celui-là, et, entre quatre-z-yeux, je lui dirai ce que je pense de lui! Et on verra voir ce qu'il me répondra quand je lui flanquerai sous le nez le carnet qu'il a perdu... et qu'il doit chercher aujourd'hui, tonnerre de Dieu!...

— Chut... calmez-vous, mon bon César. Vous jurez comme un vrai matelot, quoique vous ne le soyez plus depuis longtemps et que vous puissiez adopter maintenant un autre langage.

— L'amiral de notre escadre jurait bien les évêques, lui! Nous en avions deux à bord. Eh bien! quand le vent soufflait, quand la tempête faisait rage, il jurait du matin au soir. Ah! on en entendait, des: «Tonnerre de Dieu», des «Tonnerre de Brest!»

— Et les évêques priaient, dit l'abbé Lerouge.

— C'était leur affaire. Moi, monsieur l'abbé, j'ai vu trop de malheur chez nous; la mort de mon lieutenant m'a rendu mauvais, je ne crois plus à rien; il n'y a que les méchants qui triomphent... c'est dégoûtant!

— Rassurez-vous, César, ils auront leur heure et les bons auront leur revanche.

— Ah! si c'était vrai seulement!

— Je vous le dis, et vous pouvez le croire, car c'est un vieillard qui vous parle; quand on est très, très vieux on a souvent le don de double vue.

César se signa.

— Alors, vous seriez quasiment un prophète? fit-il. Je m'en doutais bien un peu; c'est pourquoi, vrai de vrai, je suis venu vous voir, vous montrer ma trouvaille, ce pauvre carnet.

— Gardez-le précieusement, il peut vous servir un jour.

— Oh! je sais, je sais. Si je voulais, je pourrais faire chanter la grande Mademoiselle, exiger d'elle des mille et des cent. Ce serait autant de sauvé pour la petite Blurette; mais je connais Mlle Valentine: elle refuserait cet argent.

— Le prix du chantage? Oh! oui, mais elle ne refuserait peut-être pas la restitution d'une fortune.

— Possible, ça!

Et il se leva pour partir.

L'abbé Lerouge se dressa sur ses vieilles jambes; il le reconduisit jusqu'à la barrière qui séparait son jardin de la route.

— Surtout, pas d'esclandre! appuya l'abbé Lerouge en serrant la main du matelot; il ne faut pas ébruiter l'affaire. Songez à ce nom de Frileuse qui, en mémoire de celui qui n'est plus, doit être respecté.

X

Il y avait un grand remue-ménage, depuis le matin, à la ferme de Pierre Audoin.

La veille, celui-ci avait reçu une lettre de Valentine lui annonçant son arrivée pour le lendemain; et l'Abbaye, pour la recevoir, avait pris un air de fête.

Levée dès l'aube, Pierre avait astiqué sa carriole, brossé, pansé, son vieux cheval, tout en lui disant en l'attelant:

— Nous allons à Cany chercher une jolie femme, mon vieux Toby...

Et lestement, après avoir embrassé Blurette, il était monté en voiture.

Depuis longtemps, Pierre Audoin n'avait été aussi heureux; et cependant, à

la pensée des circonstances si douloureuses qui motivaient ce retour impatientement attendu, une vague tristesse l'envahit quand son cheval stoppa devant la petite gare de Cany.

En cette saison, déjà hivernale, il y avait peu de voyageurs; aussi lui fut-il possible de reconnaître immédiatement Valentine parmi les quelques personnes qui descendirent du train.

Ils se sont rejoints, attendris tous deux!...

Dans les bras de Pierre Audoin, Valentine est tombée défaillante.

Sur sa large poitrine, il l'entend sangloter. Et tremblant d'effroi:

— Ma Valentine! ma Valentine, dit-il.

Elle a enfin relevé sa jolie tête, enveloppée d'un voile de crêpe.

— Toujours aussi jeune!... toujours aussi belle!... murmura Pierre Audoin.

— Que m'importe!... dit-elle en essayant les larmes qui inondaient son visage. Ma vie est finie... Je n'ai plus au monde que ma fille et toi, Pierre; vous êtes les seuls êtres sur lesquels je puisse compter, avec lesquels je pourrai pleurer les détresses de mon cœur!

(A suivre dans le prochain numéro)

## ALLEMAGNE 53

[Suite de la page 5]

Quand vint l'hiver, on dressa une vague toiture... et de fil en aiguille, cette entreprise produisit plus qu'avant-guerre.

Mais bientôt le gouvernement de Bonn orchestra le mouvement selon les plans du Prof. Erhard, ministre de l'Economie dont les théories s'apparentent à celles de Jean Monnet, en France. C'est ainsi que les efforts purent être coordonnés et les capitaux affectés à certaines industries prioritaires.

Conscient de la volonté et de l'ardeur à rebâtir du peuple, sachant que les troubles sociaux n'étaient pas à craindre, le gouvernement a pu demander aux travailleurs les sacrifices qu'imposaient les circonstances. En multipliant les heures de travail pour des salaires modiques on put contrebalancer les moyens précaires de production initiale et amortir les investissements tout en mettant sur le marché mondial des marchandises à prix convenable. Il faut que l'Allemagne exporte en masse les produits manufacturés pour payer l'achat de nourriture et de matières premières. C'est ainsi que les prix ont pu être maintenus, que la guerre de Corée causa moins de perturbations en Allemagne que dans d'autres pays d'Europe — 28% de hausse contre plus de 37% en France — et que peu à peu la balance des échanges put tendre vers son équilibre. Actuellement créditrice des pays membres de l'union Européenne des Paiements (UEP), l'Allemagne reste débitrice de la zone dollar. C'est ainsi que, lentement, le niveau de vie s'est élevé parallèlement à la production. De 42.4 heures, moyenne de travail par semaine en 1948, on en est actuellement à 47.1 — hommes et femmes. Les salaires horaires, eux, s'élevaient de près de 50% dans le même laps de temps. On sait que la dernière évaluation publiée situe la moyenne hebdomadaire de travail en Amérique du Nord aux environs de 38. S'il est encore très inférieur au nôtre, le pouvoir d'achat de l'Allemand est donc dû à un effort intensif. Si la France a dépassé son niveau de vie moyen d'avant-guerre, l'Allemagne n'a pas encore rejoint cet indice.

De ces quelques chiffres nous pou-

vons déduire que, pour atteindre le standing canadien, l'Allemand devrait gagner 4 fois plus en travaillant 10 heures de moins par semaine. Et nous mesurons l'écart qu'il reste à franchir! Du train où vont les choses, considérée l'ardeur d'un peuple courageux et conscient de ses responsabilités, nous sommes en droit de penser que ce peut être fait.

D'autres données viennent confirmer l'étonnante remontée de l'Allemagne. Nous allons maintenant considérer ses industries de base. De 36% de plus qu'avant-guerre en 1951, la production moyenne est passée à 41%. S'adressant principalement à l'exportation, cette production a dû s'établir soigneusement en fonction de la demande. Cependant, les progrès de la productivité n'ont pas toujours suivi ceux de la quantité fabriquée. Or c'est bien le facteur productivité qui détermine un niveau de vie.

Avec une moyenne légèrement supérieure à 400,000 tonnes par jour, l'extraction de charbon en Allemagne de l'Ouest a sensiblement dépassé les chiffres d'avant-guerre — de 2 à 5%. Cependant, le manque de cadres, la qualité déficiente d'une main d'œuvre difficile à rassembler du fait de la crise aiguë du logement et la pénurie de capitaux nécessaires à l'acquisition d'un matériel moderne aussi bien qu'à l'ouverture de nouvelles mines, font que les rendements sont encore loin de ceux de 1936. Les fonds privés ne se sont pas investis volontiers, car le statut imposé par les alliés au lendemain de la guerre ne permettait pas de déterminer à qui reviendrait la propriété des mines. On parlait d'expropriation ou de nationalisation de sorte que c'est finalement le gouvernement qui a pris à sa charge la majeure partie des frais. Par ailleurs, les prix restèrent longtemps fixés à un taux qui laissait l'exploitation déficitaire et la hausse autorisée en 1948 reste insuffisante. Cependant, les progrès sont constants. La «Haute Autorité» du «Pool» a déjà décidé un réajustement

des prix qui se traduit par une hausse de certains charbons allemands.

Cette masse de houille, entrée depuis le 10 février écoulé, dans la communauté européenne charbon-acier, devrait presque suffire à l'industrie nationale. Mais l'Allemagne doit importer des charbons d'Amérique car elle a des obligations à l'exportation qui s'élèvent à quelque 2 millions de tonnes par mois, lignite et coke compris. Les achats sont légèrement inférieurs à ce dernier chiffre. Il est vrai que ce mouvement de va-et-vient existait déjà avant la guerre pour permettre d'équilibrer les catégories de charbons nécessaires à la sidérurgie.

D'avril 1951 à juillet 1952, des milliers de logements ont été construits et le nombre des mineurs s'est élevé de 18,000 pour atteindre 550,000.

A considérer la demande actuelle sur le marché mondial, nous devons penser que les charbonnages allemands entrent en excellente position dans le Pool Schuman bien qu'il faille les moderniser d'urgence et que l'on ne sache pas où trouver les fonds nécessaires. Notons, en outre, que la profondeur moyenne des filons augmente de 18 à 24 pieds par an ce qui rend l'extraction plus difficile et plus onéreuse.

Si l'extraction du minerai de fer est de 50% supérieure à ce qu'elle était avant-guerre, l'Allemagne Fédérale doit, selon la tradition, acquérir d'importantes quantités de minerais pour obtenir une production proportionnelle aux possibilités de ses hauts fourneaux. Ses principaux fournisseurs sont toujours la Suède et l'Afrique du Nord qui lui offre une matière première à haute teneur en métal au traitement de laquelle sont adaptées ses aciéries. Il se peut, cependant, que, dans le cadre de la Communauté Européenne, l'Allemagne modifie son équipement pour utiliser les minerais pauvres de Lorraine plus proches et meilleur marché. Dès 1951, la production sidérurgique allemande dépassait le niveau d'avant-guerre et voisinait en 1952 les 20 millions de tonnes.

L'extraction du pétrole est également en nette progression en Allemagne de l'Ouest. Elle atteint maintenant une moyenne mensuelle supérieure à 1,125,000 barils. Un gros effort se poursuit dans le domaine de la prospection.

La production d'électricité a presque doublé depuis 1947 pour atteindre globalement une moyenne mensuelle de 4.5 milliards de kwh aux dernières estimations. Là-dessus 20% seulement sont fournis par la houille blanche. Le pays exporte du courant mais doit en importer 5 fois plus, soit 10% de sa propre production.

Le trafic ferroviaire de marchandises a rejoint son niveau d'avant-guerre. Le trafic voyageur, indépendamment des forces alliées d'occupation, s'est accru dans d'impressionnantes proportions du fait de l'actuelle surpopulation du pays.

Si la surface plantée en céréales a diminué par rapport à l'avant-guerre, les rendements ont été largement améliorés grâce à l'utilisation d'un matériel moderne et à l'emploi d'engrais conditionnés de sortes que la moisson est finalement plus abondante — 11,314,000 tonnes pour 1952. Des efforts

considérables ont été fournis pour développer la culture mais, déjà déficitaire avant-guerre, l'Allemagne de l'Ouest doit importer de grosses quantités de nourriture pour satisfaire aux besoins d'une population considérablement accrue.

Nous devrions également passer en revue d'autres industries vitales pour l'Allemagne, comme celles des produits chimiques, de la céramique, des automobiles, machineries, textiles, etc. Mais, outre qu'elles deviendraient rapidement fastidieuses, les statistiques n'ajouteraient rien aux conclusions que nous voulons tirer.

L'Allemagne commence à inonder le monde de ses produits. Il est facile d'en juger à Montréal où nous trouvons déjà une gamme d'articles très variés. Ceux qui reviennent d'outre-Rhin nous disent tous leur émerveillement et parlent abondamment des villes qui renaissent. Mais cette prospérité est

relative car l'Allemand a la vie dure, et l'aura encore pendant de nombreuses années quelle que soit la bonne volonté de ses dirigeants. Il est vital d'exporter en masse et, pour ce faire, il faut sacrifier sur les prix, donc sur les salaires.

Aux masses laborieuses, le gouvernement s'est efforcé de diminuer les risques d'accident et maladie par un système aussi efficace et économique que possible de sécurité sociale. L'ensemble représente 20% des salaires et la plus grande part est payée par l'employeur.

Dans un pays où le chômage sévit et où la population abhorre le communisme pour le voir de trop près, les troubles sociaux ne sont pas à craindre car les gens en savent l'inutilité. Ils ne comptent que sur eux et prennent leur mal en patience. Personne n'a à se plaindre, du reste, puisque les salaires ont été relevés parallèlement à

## PORTE D'ORIENT

[ Suite de la page 6 ]

mystérieux télégramme qui vient de lui parvenir. Quand elle lui dit qu'elle doit se rendre à une réception mondaine, il ne lui fait aucune observation.

Arlette, ayant repoussé les avances de Zarapoulos est congédiée par celui-ci et doit sur-le-champ cesser de danser au « Pélican Vert ». Ayant découvert le trafic clandestin auquel il se livre avec le Pacha, jalouse de Madame Valnis, Arlette poussée par la colère les dénonce à la Direction des Douanes.

Le Capitaine Palmade reçoit aussitôt l'ordre d'arraisonner le cargo « *Idallah* » en route vers Marseille. Au moment de partir à bord d'une vedette rapide du Service de la Douane Maritime, il rencontre Vaucourt qui décide de l'accompagner dans sa mission. Au large de Marseille, Palmade, Vaucourt et les douaniers montent à bord de l'*Idallah* qu'ils visitent soigneusement. De son côté, au cours de ses recherches, Vaucourt pénètre dans la cabine du capitaine où il a la surprise de rencontrer Madame Valnis qui s'y dissimule.

Celle-ci ne tarde pas à lui avouer qu'elle aide Zarapoulos et le Pacha à introduire de la drogue en fraude. Elle implore son pardon lui promettant de rompre avec eux et de racheter sa faute. Dominant sa colère Vaucourt sort de la cabine et affirme à Palmade qu'il n'y a trouvé personne.

Grâce aux renseignements que lui a fournis Madame Valnis, les douaniers sur les instructions de Vaucourt, une fois l'*Idallah* à quai font une nouvelle visite à bord. Ils ne tardent pas à découvrir l'endroit où se trouve un important chargement d'opium habilement dissimulé.

Pendant que se déroule cette opération, Zarapoulos vient à nouveau trouver Vaucourt et cyniquement lui fait savoir que Madame Valnis a payé pour lui le montant de sa dette. Vaucourt s'empare du chèque, le déchire, jette à Zarapoulos les 200,000 francs qu'il lui doit et le met dehors.

Conscient de la faute qu'il a commise en permettant à Madame Valnis d'échapper aux poursuites, Vaucourt demande son transfert pour une petite île d'Océanie.

C'est maintenant le jour de son départ. Au moment où il prend congé de son vieil ami Palmade, un taxi arrive d'où descend Madame Valnis. Elle aussi a racheté sa faute et tenu sa promesse, car grâce à elle Zarapoulos et le Pacha ont été mis hors d'état de nuire.

Vaucourt peut maintenant partir pour commencer une nouvelle vie, accompagné de celle qu'il aime, sachant son amour vraiment partagé. Palmade regardant leur navire s'éloigner, tandis que mugissent les sirènes, conclut en disant : « Fan de loup, ça finit comme au cinéma... »

## GABRIELLE DORZIAT

[ Suite de la page 7 ]

— « C'est cela. Mon premier avis à ceux, tous ceux qui ne sont pas *positivement* qualifiés, c'est : ne faites pas de théâtre. La médiocrité au théâtre signifie la faim et tout ce qu'elle entraîne... » « Parmi le grand nombre de jeunes filles rencontrées dans mes premiers films, seules Michèle Morgan et Micheline Presle ont fait un succès de leur carrière. »

De fil en aiguille, la conversation s'orienta vers les pièces qu'elle a jouées et les films qu'elle a tournés, parmi les plus célèbres : « Les Parents Terribles », de Cocteau ; plus récemment, « Le Jugement de Dieu », « Manon », et les pièces : « Electra », de Giraudoux, « Es-

poir », de Bernstein. L'an dernier, elle eut l'honneur de décrocher l'Oscar français, pour son immense succès.

Je remarque qu'elle porte le ruban de la Légion d'Honneur. Elle explique alors, très modestement, que la France a l'habitude de récompenser les acteurs dont la faveur auprès du public se poursuit pendant plusieurs années.

Dorziat retourne France où elle a de nouveaux contrats à remplir. A Los Angeles, avant son départ, elle a accepté de donner quelques causeries à l'Université de Californie, sur le théâtre français qu'elle représente avec tant d'éclat.

L. G.-S.

la situation économique. Le malaise naîtrait plutôt de la présence des réfugiés qui souffrent de la transplantation et, de ce fait, sont tentés de prêcher la reconquête des territoires de l'Est. Les autochtones les plaignent et les assistent par solidarité raciale mais ils les trouvent coûteux et encombrants.

Depuis qu'il est en place, le gouvernement de Bonn nous a donné le modèle d'une grande sagesse dans son administration et par sa compréhension de la situation, tant nationale que mondiale. Le chancelier Adenauer s'est révélé un grand homme d'état et a certainement beaucoup contribué personnellement au relèvement du prestige de son pays. La majorité dont il dispose — coalition des Démocrates chrétiens, des Démocrates libres et du Parti allemand — l'a toujours soutenu dans sa politique européenne favorable à l'union. L'opposition la plus forte lui vient des Démocrates sociaux. Ceux-ci ne se préoccupent justement que de faire de l'opposition et s'insurgent presque systématiquement contre toute décision. La mort de M. Schumacher, leur leader, n'a, pour le moment, apporté aucune modification à cette attitude. Il est, cependant, fort probable qu'au cas où il accéderait au pouvoir lors des prochaines élections du mois de juin dont on ne saurait prédire le résultat, ce parti chercherait à reprendre dans les grandes lignes la politique Adenauer, la seule capable d'assurer l'avenir du pays. De fait, l'idée européenne chemine et progresse dans l'opinion publique. Ses plus fervents partisans sont les jeunes, ceux qui représentent l'avenir, et l'on sait quelle importance l'Allemagne attache à l'idéal de sa jeunesse.

Le néo-nazisme subsiste à l'état embryonnaire. Il suffirait de ne pas lui apporter d'arguments pour qu'il se meure *lentement*, de lui-même. Peut-on raisonnablement, demander à tout un peuple de renier et d'oublier d'un seul coup ce dont il a vécu durant 12 ans ? La France a bien connu durant tout le XIXe siècle de ces factions qui avaient la nostalgie du glorieux Napoléon ! Pour que le nazisme disparaisse, il faut implanter un nouvel idéal. Pourquoi pas celui des Etats-Unis d'Europe ? Il faut aussi éviter tout ce qui peut aviver un nationalisme exclusif, par exemple la griserie d'une armée autonome.

L'Allemagne remonte actuellement une pente difficile et se trouve à la croisée de deux chemins. Elle sait qu'un rôle lui incombe dans la politique internationale et ce rôle est d'importance. Il n'y a pas de vraie solidarité occidentale sans elle. Il faut qu'elle ressente le lien qui l'attache aux membres du Pacte Atlantique sans penser pouvoir faire cavalier seul. C'est à tout l'Occident qu'il appartient de lui rendre une telle coopération désirable.

Et puis, du reste, a-t-on vraiment le choix ?

Quel intérêt l'Allemagne trouverait-elle à s'intégrer dans une Europe unie ? Elle aurait un marché plus largement ouvert à ses produits manufacturés qu'elle pourrait écouler sans se heurter à des barrières douanières. Parallèlement, elle pourrait se procurer des denrées alimentaires à meilleur compte. Enfin, elle aurait la satisfaction d'appartenir à un système politique plus large lui permettant de faire valoir son opinion.

GÉRARD VIOT.

# RIEN DE SÉRIEUX

— Savez-vous conduire une auto ?  
 — Non... je regrette !...  
 — Alors, ça va ! Voulez-vous garder la mienne pendant une heure ?

— Votre profession ?  
 — Inventeur.  
 — Ah ! Et qu'avez-vous inventé ?  
 — Rien encore, je cherche.

— Que vous êtes sanglé dans cette redingote, monsieur d'Aurevilly, disait à l'écrivain un de ses amis qui le voyait corseté, cambré à souhait dans un magnifique vêtement.

— Monsieur, il me suffirait de communier pour éclater tout à fait, riposta Barbey plus superbe que jamais.

— Non, sans blague ! R'garde, on parle de moi là-dedans.  
 — Où ça ?  
 — Tien, là : « Un ivrogne... »

Jean, huit ans : Chère mère, je te souhaite une bonne fête.  
 Lilie, cinq ans : Et moi, je t'en souhaite... deux !

Lessing se trouvait à table avec quelques dames et il remarqua, en face de lui, un monsieur qui, fort impoliment, appuyait ses coudes sur la table :  
 — Vous semblez avoir une magnifique situation dans le monde, dit Lessing en se tournant vers lui.

— Mais comment, demanda l'autre, me connaissez-vous donc ?  
 — Nullement, répliqua Lessing, mais je crois voir que vous trouvez des appuis partout !

Le président interroge un gredin :  
 — Ainsi donc, c'est pour le voler que vous avez assassiné ce malheureux ?  
 — Oui, mon président.  
 — Et vous ne pouviez pas vous contenter de le voler, sans en arriver à l'assassiner ?

— D'où viens-tu dans cet état ?  
 — Je faisais du 60 à l'heure quand je rencontre un tonneau au travers de la route...

— Et tu as fait panache ?  
 — Non, « j'ai bu l'obstacle »...

— Elève Joseph, que firent les Hébreux au sortir de la Mer Rouge ?  
 — Ils se séchèrent.

— Dis, papa, c'est-y-vrai que nous avons été faits avec de la poussière ?  
 — Oui.  
 — Et les nègres ?  
 — Les nègres aussi.  
 — Mais alors, dis, avec de la poussière de charbon !!!

— Impossible, à cause qu'il a crié ; autrement, mon président, j'avais bien la même idée que vous !

— Pourquoi avez-vous volé ?  
 — M'sieu le président, la misère frappait à ma porte !  
 — Fallait pas ouvrir !

Le médecin des morts est un malin. Il s'arrange toujours pour intervenir quand la besogne est faite.

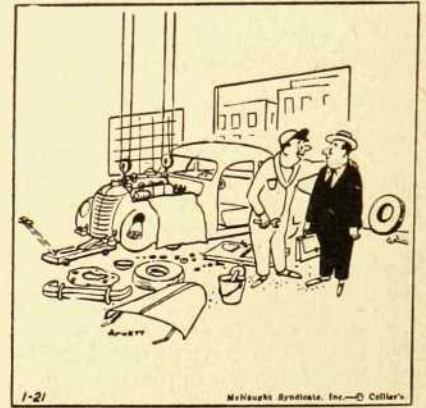
— Jojo, quand je bâille, moi, je mets la main devant ma bouche.  
 — Oui, mais c'est pour cacher ton râtelier.

Une somme considérable venait d'être dérobée à un riche planteur des Barbades. Il assembla ses nègres : « Mes amis, leur dit-il, le Grand Serpent m'est apparu pendant la nuit ; il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment même une plume de perroquet sur le nez. » L'un d'eux porta immédiatement la main sur son visage. « C'est toi qui m'as volé, » lui dit le maître.

— Monsieur l'agent, c'est un fou furieux qui menace de tuer tout le monde !  
 — Eh bien ! tâchez de le maîtriser jusqu'à mon retour, je vais chercher du renfort !

— Qu'est-ce que représente votre toile ?  
 — La terre.  
 Ah ! oui, la croûte... terrestre.

## LA VIE COURANTE...



— Bonne nouvelle. Nous savons ce que c'est : une bille perdue dans le cendrier !

— Pourquoi lui as-tu donné vingt dollars à la bonne femme du vestiaire ?  
 — Comment, tu n'as donc pas vu le pardessus qu'elle m'a remis ?

LE GENDRE. — Et d'abord, je vis ma vie...

BELLE-MAMAN. — Heureusement pour vous, car je ne vous prêterais pas la mienne.

— Et votre neveu, a-t-il bien géré votre fortune ?  
 — Ne m'en parlez pas, il a fait mieux, il l'a digérée.

## UNE FEMME SUR LA ROUTE

[ Suite de la page 10 ]

Mais Dubreucq ignorait les raisons de son vagabondage nocturne. Et cela le chiffonnait !

Rue Marletton, Dubreucq arrêta son camion devant le relais Gaëtaune. Trois énormes transports encombraient déjà le trottoir.

Il était harassé, fourbu.

La pâleur de la jeune femme l'émut et il proposa :

— Vous descendez prendre quelque chose ?

Le regard de la jeune fille étincela, d'abord ; puis il se figea.

Elle balbutia d'une voix altérée :

— Oh ! non, je vous remercie.

Dubreucq la considéra, ébahi, secrètement affecté.

La tragique beauté de cette inconnue, son attitude singulière et le mystère qui l'entourait, l'impressionnaient beaucoup.

— Vrai ! Pas même un grog ?...

Elle en mourait d'envie, Dubreucq le devina tout de suite.

Mais elle garda le silence.

— Pourquoi non ? lui demanda-t-il. Un peu de rose illumina ses pommettes.

Elle déclara timidement :

— Je n'ai besoin de rien, je vous assure.

Alors Dubreucq jura et referma la portière.

Au fond, il ne tenait guère à être vu, dans le relais, en compagnie d'une femme.

« Les copains, s'il y en a... rumina-t-il... Les langues marchent vite... Et puis, le boulot... C'est pas d'ramasser des poupées sur son chemin !

Dubreucq pénétra dans l'auberge, l'air préoccupé.

Des voix le saluèrent aussitôt cordialement.

— Charlot ! Le Charlot ! Hip Hip Hip...

— Hurrah ! ponctua-t-il, sans grand enthousiasme.

— Alors, mon p'tit pote, ça boume le trafic !

— Et la mariée, comment qu'elle la trouve sa lune de miel ?

— T'es cocu, fiston ! C'est l'gros Toune qui m'la dit ! Y r'vient d'Colombe. Chez la mère Gaïès, on apprend des tas de choses !...

Dubreucq haussa les épaules et, sans mot dire, s'attabla.

Les quolibets, les plaisanteries affluèrent.

— Ben quoi ! t'entends plus la blague ?

— Ma parole ! t'as roulé dans la m... !

— Pleure pas, tu l'auras ton jus de citron !

Le regard de Dubreucq, à l'adresse de ses collègues, se fit dur, presque haineux.

Le routier estimait que c'était absurde de se faire du mauvais sang pour une femme qui ne lui était rien, dont il ne savait rien, et d'étaler sa mauvaise humeur, à cause d'elle, en présence des copains...

Mais l'anxiété, le souci qui l'habitaient, ne parvenaient pas à le déridier.

— Deux casse-croûte, mère Gaëtaune, commanda-t-il, furieux contre lui-même ; une chopine et un grog !

Les routiers le considérèrent, hébétés.

— Toi, tu trimalles une poule dans ton « Gros c... », émit l'un d'eux.

Cette image qui souleva l'hilarité générale, choqua Dubreucq.

Il se fâcha tout rouge. Son poing s'écrasa sur la table.

— Et après ? s'exclama-t-il, excédé, ça vous em... !

— Ce que je disais... ponctua le routier. Mille excuses...

Alors, le visage de Dubreucq se rassérêna.

— Pardonnez-moi, les gars, dit-il, je suis très fatigué.

« Et puis... vous ne pouvez pas me comprendre... »

Un routier, se méprenant sur le sens de ses paroles, lui donna une bourrade amicale.

— Sans rancune, va, on sait ce que c'est !...

Dubreucq, machinalement, déploya le journal du matin.

Rassasié, désaltéré, la présence de la femme, dans son camion, ne lui procurait plus aucun émoi, aucun souci...

« A Marseille, elle se débrouillera, pensa-t-il, entre deux gorgées de vin. Il était allé lui porter son casse-croûte et son grog. Et elle s'était alarmée.

— Je ne pourrai pas vous les rembourser !

Un haussement d'épaules qu'il manifesta expliqua son désintéressement.

« Scandale à la Chambre » lut-il par hasard.

« Cochonneries ! » soupira-t-il.

« Augmentation des loyers, des impôts... »

Il mordit à belles dents dans un quignon de pain.

Valence, Avignon, Marseille !...

« Oui, je serai là-bas vers 18 heures, jugea-t-il.

Soudain, en seconde page, un portrait de femme attira son attention. Il se pencha sur le journal, la bouche pleine, cessant de mâcher, et faillit laisser échapper un cri.

Le titre d'un article mentionnait un crime passionnel :

« Une jeune femme abat son ami à coups de revolver et prend la fuite — la police la recherche ! »

Orléans — 5 janvier — Vendredi, le Commissaire Lalande et les inspecteurs Bertrand et Saunier, de la section locale judiciaire, alertés par un inconnu, ont découvert à son domicile, rue des Beaumonts, le cadavre de...

Dubreucq jura et pâlit.

— C'est elle ! maugréa-t-il. Je transporte une meurtrière !

Le routier crisa les poings. Ses collègues le dévisagèrent, inquiets.

— T'es pas bien, Charlot ?

Il parvint à leur sourire et répondit dans un hoquet :

— Non... l'estomac ; depuis quelques jours... ça ne va pas.

— Bicarbonate ! prescrivit un routier, désinvolte.

Dubreucq avait déjà raflé ses affaires.

— Vais-je la dénoncer ? la protéger ?... se questionna-t-il.

— Elle n'a pourtant pas la gueule d'une criminelle, cette gosse !...

Comme il franchissait la porte du relais et saluait ses amis, il convint avec fermeté :

— Je ne la livrerai pas !

Le moteur du Berliet ronflait normalement.

[ Lire la suite page 35 ]

# BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-DEUXIÈME EPISODE



... ET IL A RI QUAND ON LES A EMMENÉES DE FORCE ! LUI SEUL PEUT ME DIRE AUJOURD'HUI SI ELLES VIVENT ENCORE !



LE TEMPS A PASSÉ... MAINTENANT PEUT-ÊTRE...

NON, IL ME HAIT TOUJOURS ET NE DIRA RIEN !



ON PEUT TOUJOURS FAIRE PARLER UN HOMME !

PAS MESSALA ! D'AUTANT PLUS QUE C'EST UN SECRET D'ÉTAT TOUTS LES BIENS DE MON PÈRE ONT ÉTÉ CONFISQUÉS !

RAPH MARC

COPYRIGHT OPERA MUNDI



ET S'IL VOUS AVAIT RECONNU ? NON, LA MORT GARDE TROP BIEN SES SECRETS !

LE TUERIEZ-VOUS ?

À SUIVRE - 64

Malluch n'ignore plus rien maintenant du passé de Ben-Hur. Il sait comment sa famille a été victime d'une vengeance odieuse du proconsul Valérius Gratus, avec la complicité de Messala, autrefois ami d'enfance de Ben-Hur. — Le secret terrible que détient certainement Messala est celui qui concerne sa mère et sa soeur. Lui seul pourrait dire si elles sont mortes et indiquer dans quel cachot elles ont été jetées, si elles vivent encore. — Mais il est évident que Messala, même après tant d'années, ne voudra rien dire. Sa haine est toujours aussi vivace, et

la force ne parviendrait pas à lui faire avouer un secret devenu secret d'Etat, avec la confiscation des biens de la famille du prince Hur. — Malluch, touché par le tragique destin de son compagnon, ne sait encore que lui conseiller pour se venger. Il lui suggère de tendre un piège à Messala. Ben-Hur refuse. La mort de son pire ennemi ne résoudrait rien, car il emporterait son secret dans la tombe.



JE VOUS AIDERAI À VOUS VENGER !



MALLUCH, VOUS ÊTES MON AMI !



CONNAISSEZ VOUS LE VERGER DES PALMES OÙ DEMEURE LE CHEIK ILDERIM ?

NOUS Y SERONS EN DEUX HEURES AVEC DES CHAMEAUX !

RAPH MARC

COPYRIGHT OPERA MUNDI



VOULEZ-VOUS M'Y ACCOMPAGNER ? ?

VEUT-IL DÉJÀ REVOIR CETTE FEMME ?

À SUIVRE 65

Malluch, comme le lui avait conseillé son maître Simonide, a su gagner la confiance de Ben-Hur, mais sans arrière-pensée. Il a beaucoup d'estime pour lui, et voudrait sincèrement l'aider à se venger du proconsul et de Messala. — Quant à Ben-Hur, ignorant toujours que Malluch remplit auprès de lui une mission, il apprécie l'amitié de ce compagnon désintéressé, prêt à lui donner un appui sans réserve. — A leur sortie du stade, Ben-Hur n'avait pas semblé prêter

attention aux propos de l'Arabe, parlant au nom du cheik Ilderim, et offrant une fortune à celui qui saurait conduire ses chevaux. — Malluch en avait été déçu, mais il n'y pense plus maintenant. Aussi se méprend-il sur les véritables intentions de Ben-Hur, qui manifeste brusquement le désir de se rendre au Verger des Palmes.



QUAND LES JEUX ONT-ILS LIEU ?

DANS SIX JOURS AU CIRQUE MAXIMUS. IL Y AURA DEUX CENT MILLE SPECTATEURS !



JE SERAI LIBRE DE CHOISIR MON CHAR ?

LE CHAR ET LES CHEVAUX !



MESSALA EST-IL ENGAGÉ ?

IL A MÊME PARIÉ QU'IL GAGNERAIT LE PRIX !

RAPH MARC

COPYRIGHT OPERA MUNDI



REGARDEZ LE VERGER DES PALMES !

PEUT-ÊTRE ARRIVERONS-NOUS ENCORE À TEMPS !

À SUIVRE 66

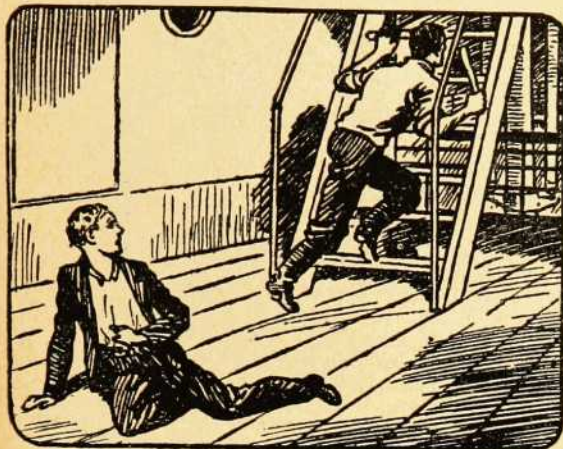
Ben-Hur et Malluch ont pu se procurer des chameaux. Ils cheminent maintenant vers le Verger des Palmes où demeurent, non seulement le cheik Ilderim, mais aussi Balthasar l'Egyptien et sa fille, les deux étrangers à qui Ben-Hur vient d'éviter une tragique collision avec le char de Messala. — Ce n'est pas la fille de Balthasar qui attire Ben-Hur au Verger des Palmes. Malluch le comprend enfin : toutes les questions que lui pose Ben-Hur concernent les prochains jeux qui vont se dérouler au Cirque Maximus, le plus vaste et le plus beau de tout l'Orient. — Malluch connaît toutes les coutumes d'Antioche et devinant les pen-

sées de Ben-Hur, lui donne avec joie tous les détails qu'il cherche à connaître : Les chars partent tous en même temps, il pourra choisir char et chevaux, le prix est de dix mille sesterces... — Les meilleurs attelages y seront présents, le prix sera le couronnement de fêtes splendides, et, fait essentiel pour Ben-Hur, Messala y participera avec l'attelage qu'il exhibe complaisamment à travers la ville. Les deux heures de trajet ont vite passé, et voici les deux amis en vue du Verger des Palmes.

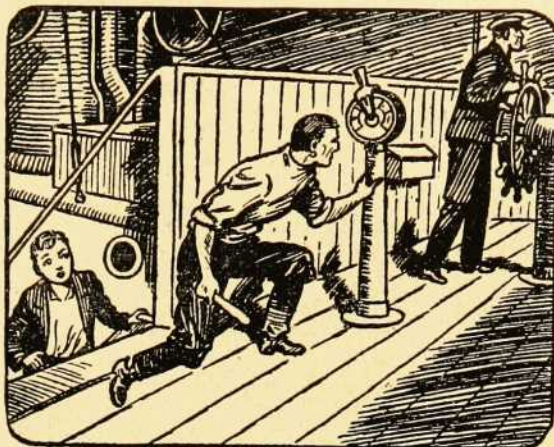
(à suivre)

# LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

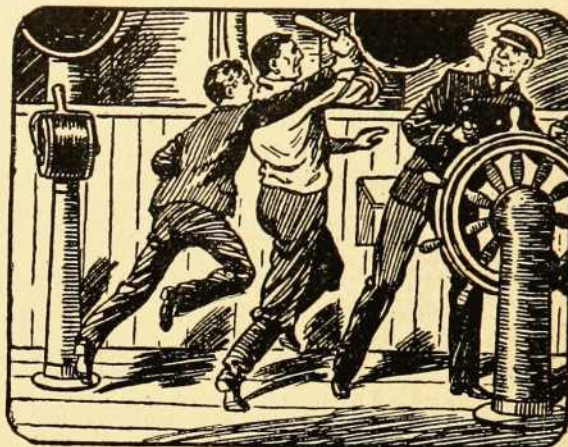
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — SEPTIÈME ÉPISODE



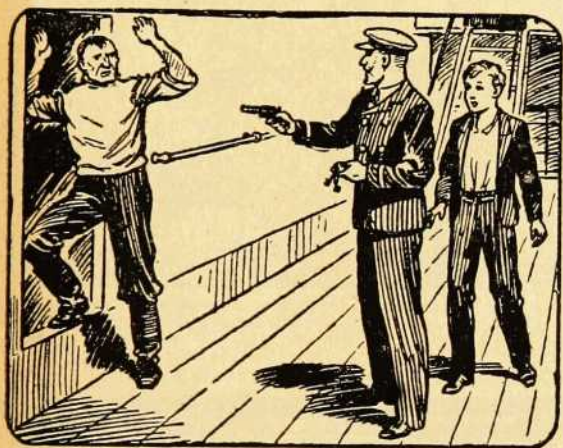
1. Lentement, Pierrot reprit ses esprits à la suite du coup terrible qu'il s'était fait administré. Mais, il réagit violemment quand il vit son ennemi gravir en tapinois l'escalier de la passerelle. Il tenait un bâton...



2. Tout de suite, Pierrot comprit que la santé des officiers était menacée et qu'ils seraient pris par-derrière. Alors il fit un gros effort pour se remettre sur pied et emboîta le pas au mutin.



3. Le malfaiteur ne se savait pas suivi. Il était uniquement préoccupé de ne pas attirer l'attention du capitaine. Soudain, il bondit en brandissant son arme... mais, rapide comme l'éclair, Pierrot arrêta son bras meurtrier.



4. Le capitaine n'en eut pas pour longtemps à exhiber son revolver sous le nez du révolté qui, du coup, leva gentiment les mains. On put ainsi le conduire sans encombre vers une cabine où il fut sérieusement séquestré.



5. Encore une fois Pierrot avait sauvé la vie du capitaine et le vieil homme lui en exprimait toute sa reconnaissance en jetant un coup d'oeil inquiet au ciel qu'encombraient maintenant de gros nuages noirs.



6. La tempête se leva tout à coup. Le capitaine alla revêtir son ciré et prit sa place de commandement sur la passerelle. Des vagues énormes et mugissantes montaient à l'assaut du Jean Saint-Martin. Le vent soufflait dans les vergues.



7. Le capitaine prévint, mais trop tard, Pierrot du paquet d'eau qui venait tout à coup balayer le pont. Notre jeune ami reçut donc de plein fouet cette masse énorme d'eau qui le souleva comme un fétu de paille.



8. Il s'envola donc sur les eaux... à la recherche d'un point auquel se raccrocher et heureusement rencontra le treuil de l'ancre qu'il agrippa fermement en attendant que le Saint-Martin veuille bien se redresser en se débarrassant de la vague.

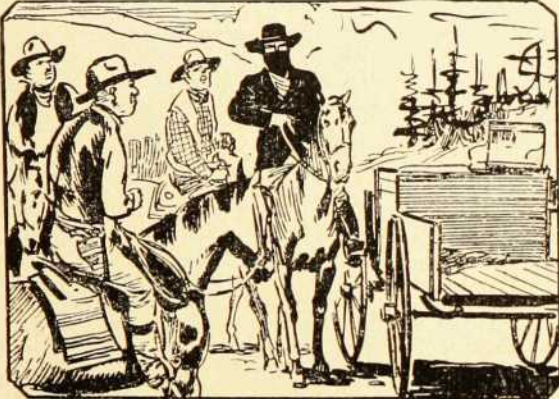


9. Et finalement, la persévérance étant toujours récompensée, il se retrouva tout tremblant mais sauf sur un pont brillant comme un sou neuf. Quelque chose le fit frémir! A quelques brassées d'eux surgissait un navire qui ne les voyait pas dans la tempête...  
(à suivre)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

# Les Exploits de l'Inspecteur Moquin

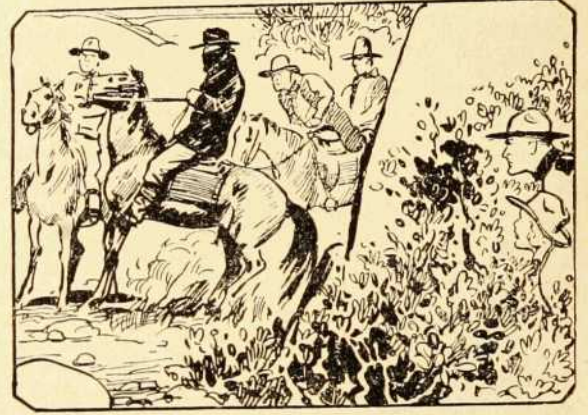
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TREIZIEME EPISODE



1. Un grondement de rage s'échappa des lèvres masquées du Faucon comme il ramenait son cheval à côté du chariot que les chevaux avaient abandonné. "L'inspecteur a caché l'or quelque part!" s'écria-t-il. "Il doit s'être dissimulé le long de la route!"



2. Se doutant peu que les chevaux s'étaient enfuis et avaient laissé la voiture vide derrière eux, Charles Moquin se hâta de revenir à l'endroit où il avait laissé Hélène Colin. "Écoutez, Charles!" s'écria-t-elle. "Ils reviennent!" "Alors, mieux vaut partir tout de suite", dit Charles.



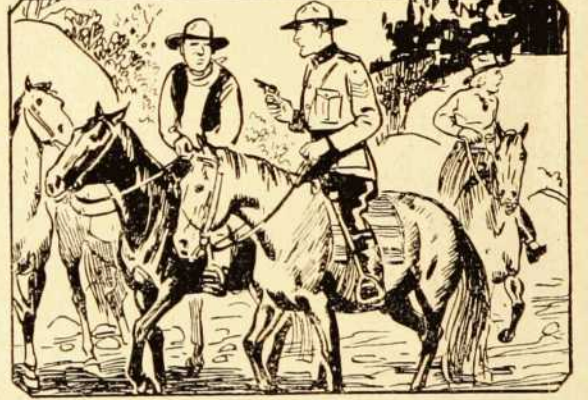
3. Le martèlement des sabots sur le chemin pierreux, cependant, avertit le jeune inspecteur qu'il était vain d'espérer de s'échapper sans être vus, aussi, changeant ses projets, Charles reconduisit sa charmante compagne parmi les buissons sur le bord de la route.



4. De sa cachette, Charles Moquin vit les Faucons Nocturnes descendre de selle et chercher des pistes. Tout à coup, l'un d'eux lâcha un cri qui fit accourir les autres. "J'ai trouvé les traces de l'inspecteur!" s'écria-t-il. "Voyez là!"



5. Les autres Faucons Nocturnes disparurent entre les gros blocs de pierre, alors en un clin d'oeil Charles était sorti des arbustes, braquant son revolver vers le type laissé à la garde des chevaux. "Pas un mot!" lança-t-il. "Et enfourche ce cheval!"



6. Un instant plus tard Charles et Hélène enfourchaient vivement deux autres chevaux et l'inspecteur chuchota d'un ton sec en jetant au loin le revolver de son captif. "Avance et n'essaie pas de me jouer", dit-il. "Hélène, mets les autres chevaux en fuite!"



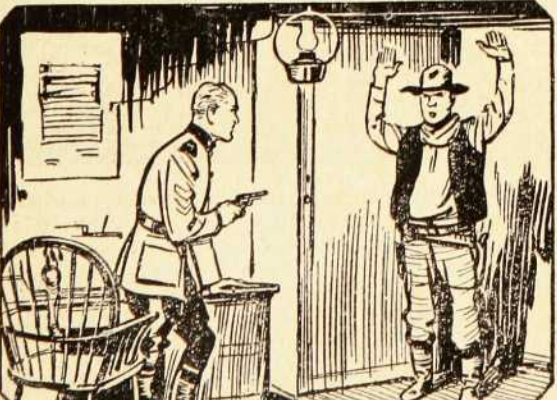
7. Le bruit des chevaux en fuite ramena les autres Faucons Nocturnes au chemin et des hurlements de rage s'élevèrent à la vue de Charles, d'Hélène, et du Faucon Nocturne captif, s'éloignant au galop. "Il nous a glissé entre les doigts!" s'écria le Faucon. "Il nous a bernés!"



8. Sachant que le reste de la bande ne pouvait les poursuivre, Charles se dirigea vers Nerada et descendant devant la maison du shérif il ordonna à son prisonnier d'entrer. "Au moindre geste, je tire", dit Charles d'un ton farouche. "Allons, entre!"



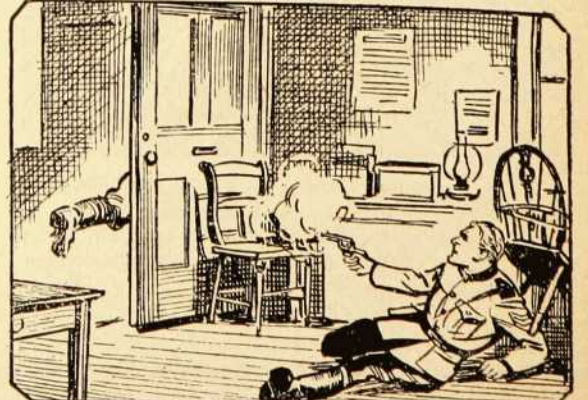
9. Faisant appeler le shérif à son bureau, l'inspecteur Moquin lui dit de réunir un détachement et d'aller avec Hélène Colin recouvrer l'or caché. "Je vais faire parler ce lascar", dit-il. "Il faut qu'il me dise ce que je veux savoir."



10. La porte refermée derrière Jacques et Hélène, Charles regarda d'un oeil scrutateur son captif, Pit Galan. "Maintenant, écoute bien, Pit", dit-il. "Donne-moi les noms du reste de la bande, surtout celui du Faucon, et je te ferai sortir avec une sentence minime!"



11. La réponse du Faucon Nocturne fut à la fois rapide et surprenante, car soudain il dirigea son bras droit en avant et fit tomber une lourde lampe sur la tête de l'inspecteur. Le coup fut si violent que Charles chancela en arrière.



12. Trébuchant sur une chaise Charles s'écrasa au plancher, mais comme Pit Galan s'enfuyait par la porte Charles fit feu. "S'il s'échappe il va avertir le Faucon et s'emparer de l'or", marmotta Charles, continuant à tirer. "Il me faut l'empêcher à tout prix!" (à suivre)

## UNE FEMME SUR LA ROUTE [ Suite de la page 31 ]

Dubreucq dirigeait son véhicule, l'esprit assailli par mille pensées contradictoires...

A ses côtés, la jeune femme sommeillait.

De temps à autre, le routier la scrutait, cherchant à déceler sur son visage d'une extraordinaire pureté, les stigmates, le témoignage de son crime.

En vain!

A Chanas, la défectuosité de la chaussée réveille l'inconnue en sursauts.

— Non! hurla-t-elle, pâle et défaite. Son air hagard contraignit Dubreucq à s'informer d'une voix mal assurée:

— Vous rêviez?... Qu'est-ce qui vous tracasse? Dites-le moi; si je puis vous être utile...

Ses traits s'adoucirent; elle sourit faiblement.

— Merci, tout va bien.

Et le silence relatif se fit de nouveau.

Mais à Lorient, Dubreucq discerna une inquiétude, une frayeur dans le regard de sa compagne.

Celle-ci fixait la route, de toute l'acuité de ses prunelles dilatées.

— Mais que redoutez-vous donc? questionna le routier, le cœur serré.

Elle désigna l'horizon et bégaya:

— Là-bas... là-bas!... Qu'allez-vous dire?...

A deux cents mètres, un groupe de policiers obstruait la route.

— Eh quoi! fit-il, un contrôle? Et après!...

Mais ses mâchoires crispées, la sueur qui perlait sur son front, exprimaient son désarroi, ses craintes...

Il s'efforça malgré tout de rassurer la jeune femme.

— Dans notre métier, cela est fréquent. On présente les papiers divers et Hop!... le tour est joué.

Dubreucq fanfaronnait.

La jeune femme ne répondit pas.

Elle se pelotonna contre le routier et sanglota.

— Je ne veux pas qu'on m'arrête!... Trop malheureuse!...

La confession de sa faute allait jaillir. D'une main, Dubreucq entoura ses épaules et, par une simple phrase, l'en dissuada:

— Pour « vagabondage »? dit-il ému, vous n'y pensez pas?...

Sur l'injonction des policiers, le routier arrêta son camion et bondit lestement hors de sa cabine.

— Etablissements Dupuis frères, de Paris, se présenta-t-il en saluant cordialement. Transport de planches à destination de Marseille. Voici mes certificats et actes d'identité.

Récépissé de contrat de transport, carnet individuel de route, autorisation de transport à grande distance, permis, carte grise... les policiers examinèrent toutes les pièces avec un soin minutieux.

Dubreucq tremblait à l'idée qu'on s'informât de l'identité de sa compagne.

Heureusement, le contrôle ne s'opérait qu'en matière de roulage.

Il poussa mentalement un « ouf » de soulagement lorsque les hommes de loi lui permirent de poursuivre son voyage.

Et, de retour à son poste de conducteur, il décocha un large sourire à la jeune femme — plus morte que vive — tout en blaguant amèrement:

— Ces policiers!... Des petits garçons, pas vrai!

Lorsque le Berliet-Diesel entra dans Marseille, à l'heure prévue, Charles Dubreucq remercia le ciel et St-Christophe de les avoir préservés de tout danger.

Mission accomplie!

Le routier satisfait adressa une affectueuse pensée à sa femme.

Celle qui l'accompagnait ne paraissait pas devoir réaliser que le voyage était terminé et qu'il fallait — à présent — se replonger dans la vie...

— Déjà! soupira-t-elle, lorsque le lourd camion stoppa dans le port. J'étais si bien, si confiante auprès de vous.

« Ah! non, pas ça! » maugréa intérieurement Dubreucq.

Et il questionna d'une voix ferme:

— Qu'allez-vous faire?

— Je ne sais pas...

Puis, il ajouta, mais avec une touchante sollicitude:

— Bah! les emplois ne vous manqueront pas ici. Toutefois... toutefois... vous aurez à celer votre passé. Sans doute?

Il lui tendit la main, franchement, sans arrière-pensée, désireux de la voir fuir au plus tôt son camion, sa présence...

Ce geste lui arracha un sanglot.

Elle pressa longuement cette main, l'embrassa fougueusement, puis elle ouvrit la portière de la cabine.

— Simone, attendez! cria Dubreucq.

Elle se retourna, le visage pathétique avec son regard désespéré.

Le routier glissa quelque chose dans la poche de son imperméable.

— Pour votre départ... dans la vie, dit-il simplement.

La portière claqua. Dubreucq ferma les yeux.

« C'est bien, ainsi » murmura sa conscience.

— Mon chéri, questionna Madeleine, couvant son mari d'un long regard affectueux, peut-être suis-je indiscrette, mais tant de choses m'échappent encore dans le dangereux mais passionnant métier que tu as choisi...

Charles Dubreucq plia son journal et considéra sa femme avec tendresse.

— Quoi, mon amour?

— Lorsqu'une femme pratique le stop, sur la route, vous arrêtez-vous? Ou bien, est-ce, pour elle spécialement, interdit par le règlement?...

Dubreucq hésita avant de répondre. Son regard se perdit pendant quelques secondes vers un point imprécis.

Puis, il déclara, presque en confidence, l'esprit encore imprégné de sa récente aventure!

— Cela dépend, Mado chérie. S'il pleut à torrents, la nuit, et que la femme est en détresse...

Il venait de lire, dans son journal, rubrique des faits divers, l'arrestation de Simone à Marseille!

JEAN DAGUENEAU,

Sociétaire des Gens de Lettres de France.

Ce récit est purement imaginé. Les noms des héros de l'action sont du domaine de la fiction. Je pense que Mmes Gaiès et Gaëtaune et que M. Carette, ne m'en voudront pas d'avoir pris la liberté de mentionner leur relais dans le texte. — J. D.

## NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Rossitten est le nom d'un petit village de pêcheurs, en Allemagne, qui est devenu un sanctuaire d'oiseaux migrants. Cette bande de terre qui s'avance entre une lagune et la mer est un pont idéal pour les oiseaux qui le traversent chaque printemps et chaque automne. A certaines époques de l'année, jusqu'à 300,000 oiseaux à l'heure survolent Rossitten.

Un exemplaire d'une Bible datant de 1631 vient d'être mis en vente à Vienne. Chaudement disputé, un amateur entêté l'a finalement acquis pour la somme de vingt mille livres sterling. Cette Bible unique des plus originales, car son imprimeur a oublié, dans le septième commandement, un simple mot de deux lettres: la négation *ne*, et l'on lit: « Bien d'autrui tu prendras ». L'imprimeur paya de sa vie son étourderie; tous les exemplaires de cette Bible furent brûlés sur la place publique. Un seul échappa au bûcher: Les amateurs viennois ont montré quel prix ils lui accordaient.

Aux Etats-Unis, les admirateurs de Victor Hugo ont célébré de façon originale le cent cinquantième anniversaire de la naissance du poète Mlle Madeleine Anstett, représentant la colonie française de New-York, a déposé un pain de dix pieds de long, cuit selon la meilleure tradition, au pied de la statue de la Liberté. Pourquoi un pain? Parce que les lecteurs des *Misérables* ont voulu représenter par ce pain symbolique celui qui vola Jean Valjean.

A Madagascar, l'édification d'un tombeau est bien souvent plus onéreuse que celle d'une maison. L'emplacement en est soigneusement choisi et le fait de posséder un tombeau vaste et bien construit constitue, pour une famille, le signe le plus évident de l'aisance. Pour le Malgache toute tristesse doit être exclue de l'idée de mort le jour de l'enterrement. Aux cérémonies mortuaires, des musiques joyeuses, interprétées par un orchestre, animent les danses d'une assistance, parfois très nombreuse, venue en cortège au chant des *mpilalo* et au rythme des tambours, et en dansant toujours, pour écarter les mauvais esprits, les invités portent le corps au tombeau.

Les nations d'Europe vont pouvoir conjuguer leurs efforts et confronter les résultats déjà acquis en matière de recherches nucléaires. Un centre atomique européen va en effet être édifié. L'emplacement choisi est situé en territoire suisse, dans le canton de Genève, à proximité immédiate de l'aéroport international de Cointrin et de l'importante usine hydro-électrique de Verbois. Est-il besoin de dire que ce centre, installé dans un pays traditionnellement neutre, ne se préoccupera que des utilisations pacifiques de l'énergie atomique?

On vient de forger un nouveau mot pour désigner un autobus transformé en Musée itinérant, qui a commencé, au printemps, un tour de France. Le « *Muséobus* », transportant quelques trésors des grands Musées français, aura pour tâche de les faire connaître, de ville en ville et de village en village, à la jeunesse des écoles.

Lorsque Charles Dickens mourut subitement, en 1870, il écrivait un roman-feuilleton intitulé: « *Le Mystère d'Edwin Drood* ». Les lecteurs, fort intrigués, réclamèrent la fin du roman; il fut terminé par des centaines d'écrivains qui prétendaient avoir trouvé la seule solution logique.

Qu'allez-vous faire maintenant? disait-on au gouverneur Stevenson lorsqu'il fut certain de son échec à la présidence des Etats-Unis. — Relire *Radieuse Aurore* de Jack London! répondit-il. Il n'y a rien que ne puisse faire oublier un livre sincère.

On assure que le général Eisenhower garda pendant tous ses déplacements électoraux une édition française du *Mémorial de Sainte-Hélène* et qu'il l'annota fréquemment. On serait bien curieux de lire ces notes.

Parmi les cent églises que le cardinal-bâtitisseur Verdier fit sortir du sol autour de Paris, dans les dix années qui précédèrent la seconde guerre mondiale beaucoup étaient intéressantes et quelques-unes vraiment belles. Mais c'est au lendemain de cette guerre que le Renouveau de l'Art Sacré est entré en France dans une voie décisive. Les héros en sont les Révérends Pères Dominicains Regamey et Couturier et les héros, les grands artistes modernes qui se sont subitement tournés vers l'Art Religieux.

Lorsqu'un couple nègre, des îles Barbades, divorce, toutes leurs possessions sont divisées de façon si égale que le mari scie leur demeure en deux et prend la moitié qui lui revient. On met ensuite des planches pour fermer le côté exposé et ces maisons s'appellent « *maisons de divorce* ».

La seule industrie, en Lybie, est l'exploitation des épaves abandonnées sur les champs de bataille par les belligérants, et sa source va se tarir. Avec leur fatalisme et une patience caractéristique, les Bédouins sont capables de braver les pires champs de mines, qui couvrent encore d'immenses étendues, pour récolter quelques bouts d'aluminium.

Le Liégeois, Jean Varin devint graveur général des monnaies à Paris sous Louis XIII, c'est-à-dire au temps où l'art de la médaille et de la ciselure a atteint son apogée en France.

On a tort de dire qu'à l'approche du danger l'autruche enfouit sa tête dans le sable; elle s'abat souvent pour se reposer, en étendant son long cou sur le sol et, comme son plumage est couleur de sable et sa tête bien petite, celle-ci semble ensevelie. Mais lorsqu'elle sent le danger, l'autruche, au contraire, s'enfuit avec une rapidité incroyable.

**DETECTIVES.** Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.** C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

# Pourquoi pas un cadeau qui dure?...

Profitez donc des conditions exceptionnelles  
de notre série ABONNEMENTS DE PÂQUES

## LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Un cadeau reste, auprès de celui à qui vous l'offrez, comme un témoin de votre sympathie... à condition qu'il y reste et n'aille pas se perdre dans quelque grenier! Voilà une garantie que vous cherchez trop souvent vainement dans les magasins. Pensez alors aux magazines.

76 fois l'an, sans que vous ayez à intervenir, "Le Samedi", "La Revue Populaire" et "Le Film" apporteront à ceux que vous abonnerez le témoignage vivant de votre amitié.

## LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

VOUS TROUVEREZ EN PAGE  
23 NOTRE COUPON SPECIAL:

*Vous qui voulez que vos amis  
aiment ceux que vous aimez,  
adressez-leur votre vieil ami.  
C'est l'ambassadeur du bon  
goût, un cadeau qui honore.*

